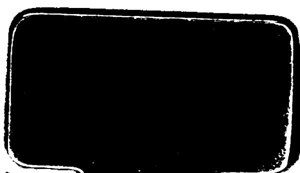


CAMPAGNE

DU

GÉNÉRAL MINA

EN CATALOGNE.

PARIS. — IMPRIMERIE D'AD. MOESSARD, RUE DE FURSTEMBERG, N° 8 BIS.

CAMPAGNE

DU

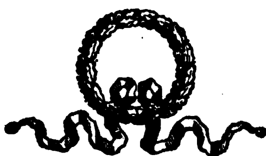
GÉNÉRAL MINA

EN CATALOGNE,

PUBLIÉE

PAR FL. GALLI,

SON AIDE-DE-CAMP.



A PARIS,

CHEZ PHILIPPE, LIBRAIRE,

RUE DAUPHINE, N° 20.

1831.

A

GEORGES ROBERT SMITH.

MONSIEUR,

Cet ouvrage est à vous de droit. C'est vous qui m'en avez inspiré l'idée, et en vous le dédiant, je ne fais que restituer ce qui vous appartient. Quand même vous y auriez été étranger, le souvenir de vos bontés et les nom-

breuses marques de bienveillance dont vous m'avez honoré, me feraient un devoir de saisir cette occasion de vous témoigner ma reconnaissance. Elle sera ineffaçable, et rien ne pourra jamais altérer les sentimens du profond respect,

Monsieur,

De votre très humble et très obéissant serviteur,

FLORENT GALLI.

HISTOIRE

DE

LA DERNIÈRE GUERRE DE CATALOGNE.

LIVRE PREMIER.

DEPUIS LE COMMENCEMENT DE L'INSURRECTION JUSQU'A L'ARRIVÉE DU GÉNÉRAL MINA.

CHAPITRE PREMIER.

Ferdinand et la Constitution.

Lorsque le roi Ferdinand était prisonnier en France, et que l'Espagne était envahie par une armée formidable, on pouvait, avec

quelque apparence de bon sens, dire aux Espagnols : « Pourquoi livrer vos villes aux « flammes, pourquoi courir aux armes avec « tant de fureur? En repoussant les Français, « vous repoussez les bienfaits des lumières et « de la civilisation ; vous vous battez pour les « préjugés, pour l'absolutisme, pour l'inqui- « sition. »

Mais l'orgueil espagnol fut sourd à ces paroles ; il ne voulut voir dans l'armée française qu'une force étrangère qui venait lui dicter des lois.

La dignité nationale descendit dans l'arène : tout en reconnaissant la nécessité d'une réforme, elle ne voulut point accepter des faveurs dont on voulait lui faire présent, l'épée à la main.

Des cortès extraordinaires furent convoquées à Cadix, et là fut proclamée, sous le feu des batteries ennemies, cette constitution devenue si célèbre et dont l'origine ne

pouvait être ni plus noble ni plus sainte.

Elle paraissait telle alors, car elle ne tarda pas à être reconnue par les souverains de l'Europe.

Le cabinet de Saint-Pétersbourg en stipula la reconnaissance en ces termes : « S. M. l'em- « pereur de toutes les Russies reconnaît pour « légitimes les cortès générales et extraordi- « naires assemblées à Cadix, comme aussi la « constitution qu'elles ont décrétée et sanc- « tionnée. »

A l'exemple de la Russie, les hautes puissances de l'Europe firent de cette reconnaissance la base des traités qu'elles conclurent avec l'Espagne depuis 1812 jusqu'à la paix.

A la rentrée de Ferdinand, le général Elio étant allé au-devant de ce prince, lui proposa d'employer l'armée qu'il commandait et forte de trente-six mille hommes, au rétablissement du pouvoir absolu. Ses conseils dangereux, appuyés de la protestation des soixante-neuf

députés désignés chez les Espagnols sous le nom de *Persas*, entraînèrent le souverain à signer, le 14 mai 1814, ce funeste décret qui couvrit la péninsule de deuil pendant six années.

En 1820, sortant enfin du dédale où ces hommes l'avaient égaré, le roi revint à la constitution de Cadix. Il était libre alors! Lorsqu'il la jura, Riégo était battu, Acevedo mort, Mina dans les montagnes, O'donnel immobile à Ocaña: le quart de l'armée seulement avait pris part à l'insurrection; les trois autres quarts étaient restés soumis. Le peuple n'avait pas encore fait de mouvement; pas un constitutionnel n'approchait le roi; le gouvernement était tout entier dans les mains des Eguia, des Mataflorida, des Lorands-Torres; la plupart des capitaines-généraux avaient fait verser le sang des constitutionnels.

Cette résolution spontanée de Ferdinand VII pour le rétablissement de la constitution qui

lui avait conservé sa couronne, cetté amende honorable d'une grande faute, lui rendit le cœur de ses sujets, et sembla lui mériter l'admiration des nations étrangères; car les monarques se plurent à joindre leurs félicitations aux bénédictions des peuples. Dans une lettre que le roi Louis XVIII écrivait à Ferdinand, le 20 avril 1820, sur le serment du 7 mars, il dit: « J'ai pris le plus grand intérêt à cette « résolution, tant par la sincère affection que « je professe pour V. M., que par celle que « m'inspira toujours la nation espagnole. »

Le pape et le roi d'Angleterre, dans des lettres du même mois, joignirent leurs félicitations à celles du roi de France, et les relations de l'Espagne avec les autres puissances restèrent toujours aussi amicales.

Le principe d'affinité qui existe entre la cour de Madrid et celle de Naples, l'analogie des besoins et l'identité des desirs des deux peuples devaient produire les mêmes effets.

Le roi de Naples, d'un cœur généreux, d'un esprit sage et éclairé par une longue expérience, et qui voyait toujours en prince magnanime lorsqu'il voyait par lui-même, le roi de Naples s'empressa de se rendre aux vœux de son peuple, et de lui octroyer la constitution qu'il demandait. Jamais prince n'a porté sa main sur l'Evangile avec plus de religion et de bonne foi que lui, le 13 juillet 1820, jour à jamais mémorable pour les Napolitains.

Mais les mêmes hommes qui avaient tout employé pour persuader au roi d'Espagne de rester absolu, pouvaient-ils voir avec indifférence qu'à son exemple, un autre souverain vînt détruire leur espoir de recouvrer leur ancienne et malheureuse influence? Voyant les rois et les peuples faire cause commune, ces hommes aussi ignorans des véritables intérêts des peuples que de ceux des rois, cherchèrent à répandre l'alarme dans les cours étrangères et à susciter des ennemis au nouvel ordre de

choses. C'est surtout vers Naples qu'ils concertèrent leurs efforts. La faiblesse inséparable de l'âge avancé leur paraissait une chance de succès près de Ferdinand IV. Quelles que soient les impressions fâcheuses qu'ils aient cherché à produire sur son esprit, on ne peut pas douter que ce souverain ne soit parti pour Laybach avec l'intention de consolider le bonheur de son peuple, et d'être fidèle au pacte qu'il avait sanctionné de son propre mouvement. Mais dès qu'il arriva au congrès, sa volonté cessa d'être libre. Les alliés avaient des intérêts opposés à ceux du roi, et prirent contre le royaume des Deux-Siciles de ces résolutions extrêmes qu'après un grand nombre de victoires, on eût à peine prises contre une nation vaincue et avilie.

Séparé, même avant son arrivée à Layback, du seul ministre qu'il avait amené avec lui (1),

(1) Le duc del Gallo.

le roi de Naples ne put le revoir que pour lui apprendre que désormais l'épée autrichienne devait établir l'équilibre entre ses droits et ceux de la nation.

La désunion des partis, le respect pour le prince qui contrebalançait la haine pour l'ennemi, rendit la victoire facile. A peine fut-elle remportée, que les alliés se réunirent de nouveau à Vérone.

Le premier pas était fait; les monarques du nord n'avaient plus comme autrefois besoin des sacrifices de l'Espagne contre un ennemi qui avait fait trembler l'Europe, et l'histoire dira que le prince qui avait été le premier à reconnaître la constitution de Cadix, présida le congrès qui décréta sa perte.

Mais l'Espagne n'offrit pas une victoire si facile que Naples : on sut résister et mourir. C'est l'histoire de cette lutte inégale que j'entreprends d'écrire et que j'offre à la méditation des amis de la justice et de la vérité.

Avant de commencer ce récit, qu'il me soit permis une seule réflexion. Le roi d'Espagne était-il moins libre dans sa capitale, au sein de sa cour, entouré de ministres de son choix, vainqueur de Riégo, maître absolu de son pays, lorsqu'il jura la constitution ; était-il moins libre, dis-je, qu'au port de Santa-Maria, lorsque entouré de cent mille baïonnettes étrangères, il révoqua sa parole royale ?

Le roi de Naples était-il moins libre, partant pour Laybach, accompagné des vœux et des bénédictions de son peuple, que revenant du congrès, précédé par une armée ennemie, souillée du sang de ses sujets ?

Cette histoire se borne aux évènemens de Catalogne, parce que ce sont les seuls dont je puisse parler ou comme acteur ou comme témoin. Aide-de-camp du général Mina, j'ai eu l'honneur de partager ses dangers ; je ne lui ai pas paru indigne d'être du petit nombre de ceux auxquels il accorda sa confiance, et je

crois m'en montrer encore plus digne en ne faisant consister les titres de cette histoire à l'intérêt général, que dans la sincérité des récits et la peinture fidèle des faits.

CHAPITRE II.

Cordon sanitaire devenu corps d'observation. — Commencement de la guerre civile.

A peine la constitution de Cadix fut-elle proscrite par les alliés, que l'exécution de ce funeste décret fut confiée au gouvernement qui, par ses rapports politiques et la position géographique de son territoire, se trouvait le plus en contact avec la péninsule ; mais une guerre franche, ouverte, présentait des chances sur un sol qui fumait encore du sang d'un demi-million d'hommes guidés ce-

pendant par le premier capitaine du siècle. On eut recours à d'autres auxiliaires ; on égara, on séduisit, il n'y eut pas de passions honteuses dont on ne s'appuya.

Le gouvernement français connaissait la situation morale de l'Espagne. Il savait qu'il y avait des mécontens sur tous les points, et que ceux-ci, quoique divisés, contenus par les institutions nouvelles, n'attendaient que l'apparition d'une armée étrangère pour se réunir et lever l'étendard de la révolte. Il ne s'agissait donc que de donner le change aux constitutionnels et d'avoir un prétexte plausible de porter vers les Pyrénées des troupes qui enhardissent les uns sans alarmer les autres. La nature vint au secours de la déception.

Dans le mois d'août 1821, la fièvre jaune se développa subitement dans le port de Barcelone. On voulut en vain l'étouffer dans son origine, elle gagna le faubourg, passa dans

la ville et répandit partout la consternation et la mort. La terreur devint générale, la population déserta ses foyers. Hommes, femmes, enfans, vieillards, tout fut camper hors des remparts.

Le cabinet des Tuileries mit à profit cette circonstance. Il prétexta le danger de la contagion, allégua la nécessité d'en préserver la France, et porta sur les frontières de la Catalogne un corps d'armée dont il déguisa la destination sous le nom de *cordon sanitaire*. On crut d'abord que cette mesure était toute de prévoyance, mais on ne tarda pas à voir combien on s'était mépris. La peste cessa, et le cordon, au lieu de se retirer, prit le nom de *corps d'observation*. De nouvelles troupes le joignirent; la séduction redoubla d'efforts, on dit même que l'or fut répandu à pleines mains pour corrompre ceux que la peste avait épargnés.

Ce n'est pas là néanmoins ce qui compro-

mettait le plus la liberté espagnole. Un ennemi plus redoutable la menaçait. Le clergé qui avait soutenu sept années la guerre de l'indépendance, qui n'avait épargné aucun sacrifice, pour repousser un ennemi formidable, le clergé repoussait avec horreur la constitution de Cadix.

Et quel ascendant ne lui donnaient pas ses richesses et la sainteté de son caractère! Que ne pouvaient l'or et le nom du ciel sur une populace pauvre et superstitieuse! Il l'enflamma, l'excita au meurtre, et couvrit bientôt de ruines un pays où il aurait dû chercher à calmer les esprits. Ce fut en Catalogne que fut donné le premier signal. On y vit les ministres d'un Dieu de paix ensanglanter les marches de l'autel, et lancer de la chaire de vérité les brandons de la discorde. On y vit, l'évêque comme le provincial, le curé comme le moine, également transportés d'une aveugle fureur, rivaliser de zèle dans cette nou-

velle et horrible croisade. Le sanctuaire de la religion devint le foyer du crime. On y prêcha la guerre civile, on arma du poignard homicide la main paisible du cultivateur.

L'esprit guerrier des Catalans, leur patriotisme éprouvé, la nature de leur sol, rendaient leur province plus redoutable aux conspirateurs; ils y dirigèrent leurs efforts, comme on attaque le point le plus important et le mieux défendu. A tous égards, et surtout par sa proximité des frontières, la Catalogne parut le meilleur champ de bataille. On la couvrit de poudre, afin qu'une seule étincelle suffît pour la mettre en feu, et que l'incendie pût ensuite se communiquer au reste du pays. Les habitans ignorans et fanatiques y jugeaient de la colère du ciel par le déchaînement des prêtres. Tous les élémens du mal furent disposés avec l'habileté de l'ange des ténèbres; il ne fallait plus qu'un signal : il ne se fit pas attendre, et cette malheureuse pro-

vince fut accablée du fléau de la guerre civile et menacée de celui d'une invasion étrangère.

CHAPITRE III.

Insurrection. — Chef des insurgés.

Ce fut dans le mois de mars 1822 que fut poussé le premier cri de rébellion.

Montaner de Berga, suivi d'une bande de cinquante fanatiques, ouvrit la scène. Il se porta à Castellar de Nuch, et foula aux pieds tout ce qui rappelait la constitution. Un homme de la lie du peuple, Missas, qui venait de s'évader des prisons de Girone, imita son exemple. Il ramassa des gens méprisables

comme lui, se glissa entre Lampourdan et les Pyrénées, et se présenta à Ox comme le champion de la couronne et de la foi. Le cri de la révolte s'était fait entendre, il fut répété par une foule d'aventuriers. Le Trapiste souleva Mont-Blanc, l'Espluga, toute la côte de Barbará. Romagosa en fit autant. Il insurgea Braffim, Villavella, Abisbal et tout le haut Panadès; Miralles entraîna Cornudella, Povoleda, et presque tout le Priorat, Montagut, Mora d'Ebro et les villages qui l'avoisinent. Chambó s'annonça comme ses dignes émules par le pillage et la dévastation. Il saccagea les villages qui confinent les provinces de Tarragone, Tarrazone et Castellon de la Plana. Gep-Dels-Estans, Mosen Anton, Romanillo, Mosen Ramó, Ballester, Targarona, Caragol, Carnicer, Montó, Malavilla, et beaucoup d'autres coururent aux armes et se signalèrent par d'aussi nobles exploits.

Il n'est pas possible de présenter un tableau

de l'origine et du caractère de cette multitude de chefs d'insurgés qui prirent part aux désordres de cette triste époque. La plupart ne datent que du jour où le sang d'un constitutionnel a coulé. Cependant, pour que le lecteur n'ignore pas tout-à-fait quelle espèce d'hommes fut déchaînée contre les institutions qui devaient régénérer l'Espagne, je crois devoir entrer dans quelques détails sur les principaux d'entre eux.

Missas (Anton Costa), né dans les environs de Figueras, fut long-temps postillon. Lors de la guerre de l'indépendance il s'enrôla dans la bande d'un nommé Pujol, partisan vendu aux ennemis, et parcourut avec lui le cercle de tous les excès. La justice atteignit enfin Pujol qui, à la paix, alla expier ses crimes sur un échafaud.

Missas, craignant d'éprouver le même sort, s'enfonça dans les montagnes où il dévalisait tout ce qui tombait sous ses mains, lorsqu'il

fut arrêté et conduit dans les prisons de Girone d'où il réussit à s'échapper.

Le Trapiste (don Antonio Marañon), natif de Marahon en Navarre, servit avec succès dans la guerre de l'indépendance et fut fait capitaine. Sa passion pour le jeu égalait sa bravoure. Elle l'entraîna à des excès qui lui enlevèrent son état et la considération qu'il avait acquise. Il joua, perdit son argent, l'argent de ses amis, le prêt de la compagnie et les épaulettes de son grade. Il voulut même, dit-on, hasarder son brevet d'officier. La honte, le désespoir s'emparèrent de son esprit; il courut s'ensevelir dans un couvent de la Trappe. Le capitaine Marañon avait été transformé en frère Antonio. Mais, au premier coup de feu qui se fit entendre, le frère Antonio se ressouvint de ses habitudes guerrières.

Romagosa, charbonnier de l'Abisbal. Sa rudesse égale son courage. Rien ne l'arrête

dès que ses passions s'enflamment. C'est cependant de tous les chefs celui qui a montré le plus d'habileté et celui dont les services ont été les mieux récompensés. Il est aujourd'hui général.

Miralles (don Pablo) naquit dans la ville de Cervera. Espèce de machine qui ne pensait, n'agissait que sous l'inspiration des moines. Il servit dans la guerre de l'indépendance, se fit agriculteur à la paix, et reprit les armes dès que l'insurrection commença.

Gep-Dels-Estans (Bosom), né à Vallsevre, se montra dès sa jeunesse, turbulent, inquiet, ennemi de la paix ; il se cantonna pendant la guerre de l'indépendance dans la chaîne de montagnes qui dominent la ville et le territoire de Berga. Egalement impitoyable pour tous les partis, il dévalisait les Français et les Espagnols. Chassé par un bataillon anglo-catalan que le général Lacy avait mis à sa poursuite, il fut atteint et condamné aux galères ;

mais il trouva moyen de s'échapper. Il regagna la montagne, s'y établit de nouveau et y resta jusqu'au moment où fatigué du nom de bandit, il l'échangea contre celui de factieux.

Mosen Anton (Coll), originaire des environs de Vich, contribua beaucoup au commencement de la guerre de l'indépendance à l'insurrection des étudians catalans. Il ne tarda pas à démentir cet acte de patriotisme. Il crut ses services méconnus et saisit la première occasion de se venger. Il a sur la plupart de ses collègues l'avantage de savoir parler sa langue.

Romanillo, né à Castel-Fullit, intempérant et débauché, mais intrépide au milieu des dangers. Il avait eu le talent de se montrer le plus inhumain de ses complices comme il en était le plus indiscipliné.

CHAPITRE IV.

Premières mesures contre les factieux. — Expéditions de Peról, Gali, Ossorno, Van Halen, Giol, Gaya, Haro, Baeza, Bonet et Baiges. — Incendie de Porera.

Le colonel Peról, gouverneur de Manresa, et qui devint plus tard chef politique de Girone, n'eut pas plus tôt appris que Montaner avait levé l'étendard de la révolte qu'il se mit à sa poursuite et le défit.

Le commandant Ramon Gali marcha contre Missas, l'attaqua et le mit en déroute. Celui-ci reparut quelques temps après sur la Muga

sans être plus heureux. Gali rendit bientôt des services plus importans encore. Il secourut Capellades, dégagea Santa-Coloma, donna la chasse au Trapiste qui assiégeait Balbona défendue par des volontaires et des troupes de ligne.

Le lieutenant-colonel Ossorno qui était en garnison à Girone avec une partie de son régiment, les chasseurs de la constitution, ne cessa également de poursuivre les factieux. Leur camp était son champ de manœuvres. Il ne les laissa respirer ni jour ni nuit; malheureusement il avait la vue courte, et cet accident l'exposa à plus d'une méprise. Un jour dans une mêlée, son ardeur l'ayant emporté jusqu'au milieu des ennemis, et se croyant entouré des siens, il cria aux factieux en montrant ses propres soldats : *chargez-moi cette canaille ;* il dut son salut à une ordonnance qui ne l'avait pas quitté et qui l'avertit de sa méprise.

Le lieutenant-colonel Van Halen qui se trouvait en cantonnement à Villa-Franca avec l'autre partie du même régiment, reçut ordre du général Porras d'aller attaquer Romagosa avec quarante-cinq chevaux. Van Halen obéit et obtint pour prix de sa docilité la gloire d'être le premier chef blessé de cette campagne. Le cheval de son trompette tomba dans les mains des factieux. Il fut promené en triomphe dans les rues de Vendrell. Ce fut le premier cheval que monta le chef Romagosa.

Quatre cents miliciens volontaires, commandés par don Joseph Giol, attaquèrent le Trapiste à l'Espluga. Ils furent obligés de se replier sur Barbará, où ils se réunirent aux miliciens de ce village, à ceux de Santa-Coloma de Queralt et de Capellades. Le Trapiste vint à son tour les attaquer deux jours après. Il engagea l'action à la tête de deux mille hommes et fut néanmoins défait.

Sur ces entrefaites don Joseph Gaya avec une colonne d'environ cinq cents miliciens se dirigea sur Braffim qu'occupait Romagosa mais il était trop inférieur en forces, il fut obligé de se retirer avec perte.

Le général Haro et le colonel Baeza, le premier gouverneur, et le second chef politique de Tarragone, se mirent en campagne à la tête de deux cents hommes d'infanterie que soutenaient vingt chevaux et deux cents volontaires. Ils furent rejoints par les miliciens de Vendrell et de Villa-Nova; mais le col de Santa-Christina était à peine occupé qu'ils poussèrent directement à Valls. Le lendemain une colonne de quatre cents soldats de ligne, trente chevaux et quinze cents miliciens de Reus, Vendrell, Villa-Nova, Villa-Rodona, Barbará, Santa-Coloma, Igualada et Capellades aux ordres du général Haro, marcha contre le Trapiste qui avait pris position à Mont-Blanc. Elle engagea aussitôt l'action. Le feu

était à peine commencé que déjà les ennemis avaient disparu. Une partie se replia sur l'Espluga. Elle fut atteinte et taillée en pièces. Pendant que cela se passait, le Trapiste fondait avec le gros de sa troupe sur le général Bellido, qui était sorti avec quatre cents hommes de Lérida, pour se diriger sur Borgas, et le réduisait aux dernières extrémités.

Romagosa, saisissant à son tour le moment où Valls était dépourvue de troupes, essaya de forcer cette place et de la piller. Il échoua contre la bravoure de la milice locale. Il se vengea de cet échec sur Villa-Franca et Villa-Rodona qu'il emporta.

Le succès de l'affaire de Mora-d'Ebro, commandé par le lieutenant-colonel Bonet, adoucit la perte des patriotes. Les avantages que le commandant Baiges remporta à Abisbal, Coll de Forgas, Llorens et Falset la firent oublier, mais un nouveau coup les attendait. Les factieux étaient désormais habitués à tous

les excès; le pillage ne leur suffisait plus. Ils avaient besoin de massacre, d'incendie; ils se satisfirent à Porera; ils mirent le feu au village, et comme si ce n'eût pas été assez de livrer aux flammes des maisons désertes, ils élevèrent une pile de bois sous le clocher dans lequel vingt volontaires s'étaient réfugiés, et les cris d'une joie barbare se firent entendre pendant la durée de cet horrible auto-da-fé.

CHAPITRE V.

Arrivée de renforts en Catalogne. — Entrée de Torrijos à Cervera. — Mouvement de Porras. — Réunion de Cervera. — Expédition de Torrijos, Alboraoz et Santos San Miguel. — Affaire d'Aumeadilla. — Délivrance de Cervera. — Siége de San Ramon.

Soit l'effet d'une sorte de répugnance qu'on éprouve toujours à s'exprimer franchement sur les troubles qui ont lieu chez soi, soit que les autorités de la Catalogne n'eussent pas donné à la faction toute l'importance

qu'elle méritait, le fait est que les rapports officiels qui en parvenaient à Madrid étaient loin d'être de nature à donner une idée exacte de l'état des choses. La vigilance du gouvernement y remédia. Il ne se fit point illusion sur l'étendue du mal; il appela des troupes de l'Andalousie, de Murcie, d'Alicante et d'Aragon, et les envoya au secours de celles qui étaient déjà en Catalogne. Les premières qui arrivèrent étaient sous les ordres du général Torrijos. Elles furent obligées de s'ouvrir un passage l'épée à la main, et ne parvinrent à Cervera qu'après avoir culbuté le Trapiste et les bandes qui le suivaient.

A la nouvelle de son arrivée le général Porras, gouverneur de Barcelone, qui s'était fait une opinion plus juste du véritable état des choses, résolut de tenter un mouvement contre Romagosa, l'obliger à se retirer du côté de Torrijos et le prendre entre deux feux. Il sortit de la place avec deux mille hommes

que soutenaient quatre pièces d'artillerie et se dirigea sur Vendrell. Arrivé à Villa-Franca, il donna ordre à Van Halen de le joindre avec cinquante chevaux. L'aspect imposant de sa colonne suffit pour lui ouvrir le chemin jusqu'à Cervera.

Le chef de la province ne pouvait pas rester éloigné de Barcelone; il ne pouvait pas non plus y retourner avant d'avoir pris quelques mesures capables de remplir l'objet pour lequel il s'était mis en campagne. Il manda le général Bellido, gouverneur de Lérida, le général Torrijos, et arrêta avec eux un petit plan de campagne. Il ne suffisait pas, puisqu'il n'embrassait que le centre de la Catalogne. Mais c'était du moins ce qu'on avait encore fait de mieux. Les troupes qui se trouvaient à Cervera furent partagées en trois colonnes dont la première, commandée par le général Torrijos, devait opérer sur la ligne de Cervera et Solsona. La seconde, dirigée par

le général Carrillo de Albornoz, fut chargée de manœuvrer dans les environs de Cardone. La troisième, aux ordres du colonel Santos San Miguel, dans le Vallès. Ces dispositions prises, les colonnes se séparèrent et le général Porras regagna Barcelone.

Albornoz ne tarda pas à joindre Romanillo. Le tocsin sonnait partout, il fut bientôt enveloppé de paysans dont il réussit néanmoins à contenir les efforts. Il continua son mouvement, atteignit Gep-Dels-Estans devant Berga et le chassa de la ville. Après une vingtaine de courses et de combats, il gagna Cardone que Torrijos venait de secourir. Ils se dirigèrent ensemble à Solsona. C'était le lieu de la province dont l'esprit était le plus mauvais. On peut dire que le soldat y mangeait le pain de son sang. Chaque fois qu'on envoyait du grain au moulin, il fallait le faire escorter par un détachement et se battre tout le temps que durait la mouture.

Ces deux colonnes se proposaient d'aller secourir la place d'Urgel, mais le Trapiste qui en était déjà le maître s'avançait à leur rencontre. Monté sur un cheval blanc, le fouet d'une main, le crucifix de l'autre, la carabine en sautoir sur sa longue robe, il parcourait les villages en courant, criant comme un énergumène, et fit si bien par ses burlesques manœuvres que Torrijos et Albornoz furent obligés de se diriger sur Cardone.

Rappeler le mauvais esprit de Solsona c'est faire l'éloge du lieutenant-colonel Ariño qui en fut nommé gouverneur quelque temps après, et qui parvint à en tirer parti.

Romanillo s'était emparé de Balaguer. Le général Torrijos réunit ses troupes à celles du baron Caron-Delé et marcha contre lui. Mais déjà les rebelles accouraient. Ils l'atteignirent près d'Aumeadilla, et fondirent sur lui avec une impétuosité qu'il eut beaucoup de peine à contenir. Il y réussit enfin,

mais il fut contraint au lieu d'attaquer Balaguer de se replier sur Lérida.

Environ deux mois après, Torrijos apprit que l'université de Cervera qui servait de forteresse à notre garnison, assiégée depuis quelque temps, était aux derniers abois. Il accourut à son secours. Sa bravoure et ses connaissances lui ouvrirent une seconde fois les portes de cette ville. Il eut la consolation de dégager une poignée de braves qui étaient prêts de succomber. Trente artilleurs, sept hommes démontés et cent Suisses, avaient bravé la faim, la fatigue, et résisté plusieurs semaines à trois mille cinq cents factieux, commandés par Miralles.

San Ramon est un couvent situé au milieu d'une vaste plaine à quelques lieues de Cervera. La construction, la solidité de ses murailles en font une forteresse inexpugnable pour une troupe qui manque d'artillerie. Les factieux que le général avait chassés de Cer-

vera, avait choisi cet endroit pour refuge. Il les y enferma, les bloqua, et n'attendait que quelques pièces qu'il avait demandées pour le battre en brèche. Un miquelet, nommé Carlos, donna sur ces entrefaites un rare exemple d'intrépidité. Il voulut mettre le feu à la porte du couvent, les assiégés pour la défendre lui jetaient des grenades de main. Carlos en recueillit trois avec les mèches allumées, et les lança sur les fenêtres d'où elles étaient sorties. A la nouvelle que les constitutionnels assiégeaient San Ramon, les factieux se rassemblèrent et accoururent au nombre de quatre mille pour le dégager. Ils parurent de très bonne heure dans la plaine. Ils étaient parvenus à conserver leur ordonnance. Au bruit de leurs trompettes, aux sons rauques de leurs porte-voix, au roulement de leurs tambours on les eût pris pour une de ces tribus arabes qui cherchent à surprendre les caravanes au milieu du désert.

Le général Torrijos n'avait à leur opposer qu'environ huit cents hommes d'infanterie et quarante chevaux. La mêlée commença. L'inégalité des forces tint quelques instans la fortune incertaine. La discipline finit par l'emporter, et San Ramon ouvrit ses portes.

CHAPITRE VI.

Expédition de Rotten.— Conduite de Manso.

Le général Ferraz venait de remplacer le général Porras dans le gouvernement de Barcelone. Il réunit toutes les troupes dont il pouvait disposer et fit sortir une nouvelle colonne. Le général Rotten fut chargé de la conduire. Il se mit en marche, joignit presque aussitôt les factieux, les attaqua et les mit en déroute. Il parvint ainsi, en renversant, dispersant les partis qui se trouvaient sur son

passage, jusqu'au centre de la Catalogne.

La main occulte qui dirigeait les ravages de la faction avait arrêté la ruine d'une petite ville où s'était conservée l'ancienne industrie catalane. La prospérité d'un peuple laborieux avait excité l'envie de ses ennemis, et Sellent se trouvait assiégé depuis plusieurs jours par trois mille insurgés de la montagne. Cette petite ville est bâtie sur les bords du Llobregat, dont les eaux bienfaisantes font fleurir ses manufactures. La rivière et une muraille en rendent l'accès assez difficile. Néanmoins sa défense principale reposait sur le courage de ses habitans. La milice nationale volontaire avait fait des prodiges de valeur. Quoique peu nombreuse, elle était descendue dans la plaine et avait disputé le terrein pied à pied. Les granges, les maisons de campagne, les fabriques, tout avait été la proie des flammes. La ville restait seule; les ennemis la pressaient vivement. Munitions et défenseurs

étaient également sur le point de manquer. Ce fut dans ces extrémités que parut Rotten. Il rendit l'espérance aux assiégés, fondit sur les assaillans et les tailla en pièces.

Le commandant Gali dont les troupes avaient été incorporées avec celles du général Rotten, devint son chef d'état-major. Les services du lieutenant-colonel Van Halen lui valurent la même distinction auprès du général Torrijos. Le quartier général de Rotten était fixé à Manresa.

Pendant que les autres généraux ne pouvaient pas faire un pas sans être attaqués par les factieux, le général Manso se promenait paisiblement au milieu de leurs bandes. Quoiqu'il fût au service de la constitution, les insurgés qui le désignaient de préférence par son nom de baptême, n'avaient pas moins d'égards pour lui qu'il en avait pour eux. Don José pouvait bien être leur ami; mais le général Manso était constitutionnel. Il

était gouverneur d'Ostalrich. L'opinion publique ne lui attribuait pas un mauvais caractère. On se bornait à craindre qu'ainsi que sa modération tenait de la faiblesse, sa philosophie ne touchât à l'infidélité. Peut-être aussi voulait-il faire oublier les excès auxquels il s'était porté. Il était en effet difficile de reconnaître dans ce général Manso l'homme qui, pour venger une insulte, avait comblé les puits avec des cadavres.

Le lecteur ne sera pas fâché de trouver ici les détails d'un fait qui prouve à quelles circonstances tient souvent le développement d'un grand caractère. Au commencement de la guerre de l'indépendance, le général Manso était garçon meunier dans les environs de Barcelone. Un cuirassier français lui demandant quelque service avec hauteur, n'en obtint qu'une réponse dédaigneuse. Cette fierté attira un soufflet au Catalan, et ce soufflet coûta des milliers d'hommes à la France. « Ils

« le payeront cher, s'écria Manso, plein de « rage ». Il s'éloigne aussitôt, rassemble ses camarades, leur fait partager l'indignation qui le transporte, et fait une guerre implacable aux Français.

Audacieux, robuste, infatigable, maître de son terrein par la longue connaissance qu'il en avait, il profita avec habileté de ses avantages. Présenté au roi, lorsque ce prince rentra dans ses états, il fut élevé au grade de général de brigade, pourvu de lettres de noblesse, et confirmé dans le commandement d'un régiment qu'il avait créé. Ce régiment qui porte le nom de la place dont il était gouverneur, était encore à ses ordres à l'époque de la guerre qui fait le sujet de cet ouvrage.

CHAPITRE VII.

Armement des proscrits italiens. — Expédition de Lloberas, Blanco et Olini. — Contraste de fortune entre Lloberas et Olini.

Je dois faire mention d'un corps d'Italiens qui, après avoir sacrifié leur carrière pour le bien du sol qui les avait vus naître, n'ont pas été plus avares de leur sang pour celui sur lequel ils avaient trouvé un asile. La reconnaissance seule et l'honneur réunirent à Mataró et à Girone ces deux colonnes de proscrits,

qui, dès le commencement de l'insurrection et jusqu'à la fin de la guerre, ne cessèrent de coopérer au salut public; nous disons la seule reconnaissance et l'honneur, car la plupart était loin d'approuver dans tous les points les doctrines qu'ils défendaient. Il est vrai qu'on avait proclamé à Naples et à Turin la constitution espagnole; mais ce ne fut que dans un moment de hâte, et dans le dessein d'adopter plus tard quelque chose de plus conforme aux mœurs, aux besoins et aux circonstances de la patrie. Les Italiens réunis à Girone sous les ordres du colonel Olini, faisaient partie de la brigade Lloberas. Ceux de Mataró, commandés par le lieutenant-colonel Pacchierotti, étaient attachés à la division Milans. Les premiers comptaient soixante hommes d'infanterie et vingt de cavalerie. Les derniers s'élevaient à deux cents hommes, cavaliers et fantassins compris. Le cercle d'opérations du général Lloberas s'étendait de Gi-

rone à Figuères. Le brigadier Blanco, commandant du régiment de Navarra, lui servait de lieutenant. C'est lui qui dirigea l'action de Besalu contre Missas et Malavilla. Les factieux étaient au nombre de deux mille et les constitutionnels de quatre cents. Blanco fut deux jours à forcer la fortune à se ranger de son côté. Les insurgés renaissaient de leurs défaites. Missas reparut à Olot avec une bande presque aussi nombreuse que celle qu'il avait à Besalu. Il s'empara de la ville et la traita durement. Lloberas et Blanco accoururent avec sept cents hommes qu'ils parvinrent à rassembler. Ils tombèrent brusquement sur ses avant-postes, entrèrent dans les rues, l'arrachèrent des maisons et le chassèrent après lui avoir fait essuyer une perte considérable. Lloberas était déjà de retour à Girone lorsque Olini se trouva compromis dans une affaire qui mérite d'être rapportée. Il était parti de cette ville pour escorter la correspondance de Barce-

lone. A son arrivée à Casa de la Selva, il se vit enveloppé par huit cents factieux guidés par Carnicer ; hors d'état de leur résister avec son faible détachement, il se jeta dans l'église, tint tête toute la nuit aux insurgés et fut dégagé au point du jour par une partie de la garnison de Girone que secondaient les miliciens volontaires de San Feliu de Guisols. Cette affaire coûta aux Italiens quatre ou cinq morts, perte légère, si on n'a égard qu'au nombre, mais plus sensible, si on considère que les soldats d'Olini étaient presque tous d'anciens officiers.

Le général Lloberas avait déployé la plus grande activité dans la guerre de l'indépendance. Il en montra encore beaucoup dans les excursions qui nous occupent. Néanmoins diverses personnes en attendaient davantage. La position d'Olini et de Lloberas présentait un singulier contraste. Lloberas commandait en 1809 au siège de Girone un des postes prin-

cipaux du fort Mont-Joui, quand les Français en tentèrent l'assaut dans la nuit du 8 au 9 juillet. En vain le terrein était partout d'un accès très difficile et la brèche réputée impraticable; l'intrépidité des troupes françaises et des vélites italiens avait tout surmonté. Déjà les assaillans arboraient leurs drapeaux sur les murs dont ils s'étaient rendus maîtres; la garnison ne songeait qu'à se réfugier dans la cité. Lloberas qu'anime l'importance du poste la force de retourner au combat. La porte qui lui était confiée était la seule issue du fort. Il la ferme devant les fuyards et les contraint de chercher leur salut dans leur courage. Ils reviennent à la charge, obligent après de longs efforts les Français et les Italiens de se retirer, et reprennent le poste qu'ils ne cédèrent enfin aux assaillans qu'après qu'il leur eût coûté bien des peines et des sacrifices.

Olini commandait à cet assaut qui fut l'origine de la fortune de Lloberas. Quel avantage

en tira-t-il? il fut blessé, envié, persécuté, obligé enfin de venir solliciter un morceau de pain de munition de celui avec lequel il avait si noblement combattu.

Le général de brigade Blanco est un homme d'un mérite rare. Malheureusement un vice de constitution le rend moins propre au champ qu'au cabinet. Aussi depuis l'affaire d'Olot est-il presque toujours resté à Girone, où il tâchait de compenser par ses conseils et sa plume les services qu'il ne pouvait pas rendre avec son épée.

De toutes les populations de quelque importance qui couvrent la Catalogne, celle de Girone était la moins favorable au nouvel ordre de choses. La politique n'entrevoit rien qui la justifie; mais la philosophie est plus indulgente. Peu de villes en Europe ont fait plus de sacrifices pour leur roi que Girone en a fait pour le sien au commencement de la guerre de l'indépendance. Chaque pas pré-

sente encore les traces désolantes de son dévoûment sans exemple pour la personne de Ferdinand VII... Et Ferdinand VII alors n'était pas encore constitutionnel !

CHAPITRE VIII.

Expédition de Milans. — Affaires d'Olot et d'Arbucias. — Attaque des positions de Pujol et Gouet. — Affaire de San Marcos. — Surprise de Parafurgel. — Introduction du convoi à Vich. — Surprise de Granollers. — Affaires de San Feliú del Pinó et de Breda. — Introduction du convoi à Cardone. — Affaire de Turdera. — Surprise de Pineda. — Défense de Santa-Coloma de Farnès.

DANS le mois de juin 1822, le général Milans prit le commandement des Italiens aux ordres de Pacchierotti, de la milice nationale de Mataró et de quelques autres villages des environs. Il

se dirigea d'abord vers l'intérieur de la Catalogne, et après être passé à Vich pour prendre un bataillon de troupes de ligne commandé par le lieutenant-colonel Pingarron, il fut attaquer Mosen Anton à Olost. La bande de ce partisan qui comptait environ douze cents hommes en eut à-peu-près cent cinquante hors de combat, et fut dispersée. Ce succès fut bientôt suivi d'autres d'une plus grande importance. Le 2 juillet, Milans partit de Vich avec trois cents hommes, se dirigea sur Arbucias, en passant par San Hilario. Mosen Anton qui n'était pas encore remis de sa défaite, osa néanmoins l'attaquer, et fut une seconde fois culbuté. Mais le feu finissait à peine que le toscin se fit entendre de tous côtés; les villages accoururent et la troupe victorieuse se vit tout-à-coup entourée d'une masse considérable de paysans. Loin de décourager le général, l'apparition de cette multitude ne fit que l'irriter; il chargea et enfonça tout ce qui se présentait devant lui

et arriva le 4 à Ostalrich. Il n'eut plus d'obstacles pour rentrer à Vich. Le 18 il fit une nouvelle sortie; il attaqua seize cents factieux dans les fortes positions de Pujol et Gouet, et les défit complètement. De retour à Vich, sans même laisser reposer ses troupes, il en détacha une partie contre Mosen Anton qui, de la route de Faradell, s'était porté sur l'ermitage de San Marcos et menaçait Vich avec deux pièces de canon. Mosen Anton reçut l'attaque sans s'ébranler; mais enfin il fut obligé de prendre la fuite après avoir perdu une partie des siens. Le général, peu de temps après, résolut de tenter un nouveau coup; il sortit pendant la nuit et marcha sur Parafurgel où il espérait surprendre les factieux. La distance est de trente-sept lieues; il la parcourut en deux jours, et son dessein fut accompli. Il descendit en suite à Granollers où il défit Malavilla. Milans ne pouvait sortir de Vich sans que la place ne fût menacée. Une autre

circonstance la compromettait encore, elle manquait de munitions; heureusement il en arrivait un convoi de Barcelone; le général fut chargé de l'introduire : il battit les factieux qui s'étaient groupés le long du Pla de la Calma et de Coll Formich pour empêcher l'opération, et réussit à la mener à fin. Vich était à peine secouru que la marine courait de nouveaux dangers. Malavilla s'était porté une seconde fois sur Granollers et s'était fait soutenir par Mosen Anton. Milans revint sur ses pas et fondit si brusquement sur le village que tout ce qui l'occupait fut dispersé; Mosen Anton lui-même fut obligé de s'enfuir sans cravate et avec la barbe à moitié faite. Il joignit encore les insurgés à San Feliú del Pinó, à Breda, et les tailla en pièces.

Ces succès avaient un peu calmé l'effervescence de la montagne; il en profita pour ravitailler Cardone où il introduisit un convoi comme il avait fait à Vich.

Pendant que Milans poussait cette expédition, Pacchierotti allait chercher les insurgés à Turdera. Il les battit, mais le succès faillit lui coûter la vie; il fut atteint d'un coup de feu qui lui perça le sein.

Milans se mit de nouveau en route: ayant appris que les factieux au nombre de six cents étaient stationnés à Pineda, il sortit de Canet à la nuit, prit, afin de donner le change aux espions, un chemin opposé à la direction qu'il voulait suivre, et faisant tout-à-coup volte-face, il arriva avec le lever du soleil au village où la plupart des factieux étaient encore au lit. La surprise est complète; tout fuit, tout se disperse; les uns se cachant dans les maisons, les autres sur les toits; un grand nombre en cherchant à se sauver se précipitent par les fenêtres ou vont périr dans la mer. Milans néanmoins fit deux cents prisonniers; il eût desiré sauver le reste des insurgés, mais la frayeur les avait emportés, la plu-

part n'existaient plus. Ils s'étaient entassés dans de frêles embarcations; elles ne purent supporter le poids : hommes et esquifs, tout disparut. Parvenu à Santa-Coloma de Farnès, Milans fut attaqué à son tour; il éprouva d'abord quelque embarras, mais il finit par repousser l'ennemi et le mit en déroute. Ce résultat fut en partie dû au dévoûment de deux Italiens, le chevalier Ceppi et le jeune Gaddi. Ils donnèrent tête baissée au milieu de l'ennemi et entraînèrent la colonne sur leurs pas. Victimes généreuses! vos compagnons d'infortune ne prononcent jamais vos noms sans qu'un soupir ne leur échappe !

CHAPITRE IX.

Prise d'Urgel par le Trapiste, Romagosa et Miralles. — Affaire de Tabuenca. — Apparition d'Eroles. — Etablissement de la régence d'Urgel.

Les insurgés ne tardèrent pas à revenir à la charge. Leurs bandes s'étaient grossies; ils se portèrent sur Vich qu'ils ne purent enlever et se rabattirent sur Cardone où ils ne furent pas plus heureux. Cet échec néanmoins ne les rebuta pas. Le chapitre d'Urgel s'était mis en rapport avec le baron d'Eroles. Celui-ci s'était décidé à se mettre à la tête de l'in-

surrection. Il se déguisa en prêtre et s'introduisit dans la ville. Les approches en sont difficiles; on ne peut, faute de chemins, amener qu'avec des peines infinies du canon sous les forts qui la commandent. Elle offrait en un mot toute la sécurité nécessaire au nouveau gouvernement qu'on voulait établir. On résolut de tenter de s'emparer des ouvrages qui la dominent. La chose n'était pas difficile. Ils n'étaient occupés que par cinquante-cinq soldats et quatre artilleurs. Tout ce que put faire le gouvernement de Barcelone fut d'envoyer le colonel Casas et le lieutenant-colonel Comas pour aviser aux moyens de défense que les ressources locales pouvaient fournir. Le premier alla en Cerdagne stimuler les dispositions constitutionnelles de ses habitans. Le second s'établit dans la place en qualité de gouverneur extraordinaire.

Les factieux, sous la conduite du Trapiste, de Romagosa et de Miralles, parurent presque

aussitôt devant les forts où s'enfermèrent le peu de miliciens volontaires de la ville d'Urgel. Les assiégeans étaient près de cinq mille; les assiégés ne comptaient pas quatre-vingts combattans.

A la nouvelle que la place d'Urgel était pressée, le comte Linati, italien, propriétaire en Cerdagne, et le colonel Casas, mirent tout en œuvre pour réunir les constitutionnels du Haut-Sègre et les soldats du nouveau resguardo (*douaniers*). Ils parvinrent à rassembler trois cents hommes avec lesquels ils se portèrent sur les forts dans l'intention d'y pénétrer et de renforcer la trop faible garnison. Mais le capitaine Calpe du resguardo, refusa de marcher la nuit avec les siens, comme de franchir la ligne des assiégeans et fit ainsi manquer l'expédition qui se borna à surprendre les avant-postes des insurgés et à leur enlever une vingtaine d'hommes. Les assiégés harassés de fatigues, effrayés de leur petit

nombre, et n'ayant plus d'espoir d'être secourus, consentirent à traiter. Il fut convenu d'honneur avec les factieux que la vie des assiégés serait sauve, que leur liberté et leurs fortunes seraient respectées.

La garnison crut à la bonne foi des assiégeans et rendit la place; mais elle avait à peine déposé les armes que la capitulation fut indignement violée. Les hommes furent chargés de fers, les femmes outragées, les enfans même ne furent rendus à leurs parens qu'au prix de l'or.

Pendant tout le temps que dura leur captivité, des propriétaires aisés, des hommes de loi, des gens de lettres furent obligés de travailler aux fortifications que faisaient élever les insurgés. Ce ne fut pas assez. Trois d'entre eux que leurs opinions, leur fermeté rendaient plus odieux aux chanoines d'Urgel qui dominaient dans les conseils, furent fusillés.

Linati et Casas après avoir protesté contre

la conduite de Calpe, se replièrent sur la Cerdagne et trouvèrent le pays dans le découragement. Refusant d'écouter les propositions du chapitre d'Urgel et des chefs Romagosa et Miralles, qui lui offrirent le commandement de leur cavalerie s'il voulait abandonner la cause constitutionnelle, Linati fut contraint de se réfugier sur le territoire français. Après beaucoup de dangers, Casas parvint à gagner Vich d'où il se rendit à Barcelone.

Tels étaient les progrès de l'insurrection que les factions des différentes provinces commençaient à se croiser. Celle de Navarre s'était portée en Catalogne. A son passage en Aragon, le colonel Tabuenca s'était mis à sa poursuite et ne l'avait plus abandonnée. Mais les Navarrais ayant été renforcés par le Trapiste et autres chefs, marchèrent à sa rencontre et l'attaquèrent avec vivacité. Tabuenca qui ne comptait que huit cents hommes en eut tout-à-coup plus de deux mille sur les bras.

Il les contint néanmoins plusieurs heures mais à la fin il succomba sous le nombre, et fut obligé de mettre bas les armes. Sa troupe fut abreuvée d'outrages, et lui-même lâchement assassiné par un capitaine navarrais qui le perça d'un coup d'épée.

Cette victoire enhardit le baron d'Eroles; il leva tout-à-fait le masque, prit le titre de capitaine-général et fut reçu à Urgel au milieu des acclamations. La régence d'Urgel que présida don Bernardo Mozo Rozalès, marquis de Mataflorida, fut installée immédiatement après cette entrée triomphale.

CHAPITRE X.

Nomination du général Mina au gouvernement de la Catalogne.

Plusieurs gouverneurs s'étaient succédés dans le commandement de la ville principale de la Catalogne. Ils n'avaient assurément pas fait tout ce qu'exigeait la gravité des circonstances; mais tous avaient à-peu-près employé l'énergie que comportaient les faibles moyens dont ils disposaient. Les autorités civiles et les généraux en campagne, les troupes de ligne et la milice nationale ri-

valisaient d'efforts pour mettre fin aux troubles et arrêter la guerre civile dans sa source. Malheureusement leur zèle ne pouvait balancer l'or ni les prédications. L'insurrection augmentait toujours, et l'Espagne entière aurait peut-être suivi le mouvement qui emportait la Catalogne, si les cortès ouvrant enfin les yeux, n'avaient pas cherché à apporter des remèdes à un mal qui était déjà presque incurable. De nouveaux renforts et de nouveaux généraux furent envoyés sur des points différens pour calmer ces désordres croissans, et le général Mina fut destiné à pacifier la Catalogne.

LIVRE II.

DEPUIS L'ARRIVÉE DU GÉNÉRAL MINA EN CATALOGNE JUSQU'A L'ENTRÉE DES FRANÇAIS EN ESPAGNE.

CHAPITRE PREMIER.

Arrivée du général Mina. — Dispositions de Calaf.

Le 9 septembre 1822, le général Mina entra sur le territoire catalan à la tête de huit cents hommes d'infanterie et deux cent

soixante-quinze chevaux, seules forces qu'il eût à opposer à trente mille factieux, organisés, maîtres de plusieurs places fortes et protégés par un grand nombre de villages et de défilés. Ses ressources financières étaient presque nulles. Il n'avait à sa disposition que des mandats et des lettres de change dont il ne pouvait exiger le remboursement. La régence d'Urgel au contraire tirait à vue sur une maison de Paris. Tant d'obstacles n'étonnèrent point le général Mina. Il avait déjà adressé de Sarragosse au gouvernement, pour lui exposer le véritable état des choses en Catalogne, un rapport qu'il terminait ainsi : « Je devrais dès « aujourd'hui renoncer au commandement; « mais je l'accepte par cela même qu'il offre « des périls. »

Le jour suivant il prit à Lérida le commandement de l'armée qui formait un total de mille sept cent soixante hommes d'infan-

terie et quelques centaines de chevaux, et le 13 il commença ses opérations. Il marcha d'abord sur Cervera qui était inondée de factieux; sa renommée le devançait, ils n'osèrent attendre son approche. Castel-Fullit semblait promettre d'opposer plus de résistance. Romanillo l'avait fortifiée avec soin, Eroles la protégeait avec toute son armée. Nous en étions séparés par une courte distance; le général voulut l'abréger encore; il avança son quartier général jusqu'à Calaf. De ce point il pouvait observer l'ennemi d'un côté, et protéger de l'autre la communication avec la Basse-Catalogne. Il connaissait l'importance de sa position et sut en tirer tout le parti possible. Il fit en quelque sorte de Calaf le point d'appui du levier avec lequel il se proposait de renverser la régence et de la pousser au-delà des Pyrénées.

Son premier soin fut d'organiser l'armée, d'étudier le terrein et de former son plan de

campagne. Il envoya sur tous les points de la Catalogne des officiers chargés de s'assurer de la force des troupes, de l'état des places, de l'esprit des villes, des ressources et des difficultés du pays. Il fit venir le général Rotten auprès de lui, et manda également le général Manso. L'influence que celui-ci exerçait sur les insurgés fut le motif qui le détermina à cette mesure, bien qu'on ne fût pas sans crainte sur la conduite qu'il pouvait tenir; mais la prudence commandait de le ménager et de tâcher même de lui rendre son énergie. Mina crut que le meilleur moyen était de l'employer; il le fit, et jusqu'à un certain point il eut à s'en féliciter. Le général Milans dont la présence était nécessaire du côté de la mer resta à Mataró. Le général Torrijos passa dans une autre province, laissant après lui le double souvenir de la gloire qu'il avait acquise et du sacrifice d'amour-propre qu'il venait de faire. Sa division passa successivement sous le

commandement du général Piquero, et des colonels Miranda et Peon (1), sans cesser néanmoins de rester sous les ordres immédiats du général en chef. Le reste de l'armée fut partagé en quatre divisions commandées par les généraux Milans, Manso, Rotten et le colonel Gurrea. La division Milans se composait de deux brigades dont une était dirigée par le général Lloberas. Aucune de ces divisions n'était cependant au complet.

La configuration du terrein sur lequel on avait à manœuvrer, l'espèce d'ennemis qu'on avait à combattre, n'admettaient pas un genre de guerre ordinaire. On arrêta en conséquence un plan de campagne, dont le but était de rejeter au-delà des frontières tous les factieux qui n'avaient pas profité de l'amnistie et avaient encore les armes à la main. Le géné-

(1) Les services du colonel Peon furent plus tard récompensé par le grade de maréchal-de-camp.

ral en chef marcha sur le corps principal de l'armée de la Foi que le baron d'Eroles commandait dans la Haute-Catalogne.

Le général Milans et le général Lloberas tinrent en échec les factieux de la Basse-Catalogne depuis Barcelone jusqu'à Lampourdan. Le général Rotten fut chargé de lier les deux corps et d'empêcher les ennemis de menacer les derrières. Le général Manso eut ordre de former la réserve de l'armée et de contenir en respect le camp de Tarragone. Enfin la division Gurrea fut attachée au quartier général.

Ces dispositions arrêtées, il s'occupa de la grande conspiration d'état qui embrassait la Catalogne et les îles Baléares. Il prit aussitôt les mesures pour en poursuivre les auteurs. Il consulta l'auditeur de guerre de l'armée, nomma un fiscal général auquel il transmit les charges qui pesaient sur les accusés, avec ordre de commencer le procès. Le lieutenant-colonel don Antonio Gil, homme d'une pro-

bité à toute épreuve, docteur en droit et avocat des plus versés dans la jurisprudence militaire, fut chargé de diriger l'instruction.

Quelque graves que fussent ces embarras, notre position financière l'était encore plus. La campagne allait s'ouvrir; la caisse était vide. Il fallait des fonds pour assurer la solde, entretenir les vêtemens et nourrir le soldat. On ne savait où prendre les moyens de faire face aux besoins qui nous pressaient. On réussit néanmoins, à l'aide de quelques mesures qui furent concertées entre l'intendant de l'armée et les autorités de Barcelone, à se procurer les fonds nécessaires aux premières opérations. On fit arriver l'artillerie pour commencer le siège de Castel-Fullit.

La promptitude avec laquelle on posa les bases qui devaient assurer le succès de la campagne n'empêcha pas néanmoins ceux qui ne voyaient Calaf qu'à l'aide de leur imagina-

tion, ou se bornaient à guerroyer sur la carte, de se plaindre de l'inaction du nouveau général en chef. Ils remarquaient qu'Eroles n'était pas un Annibal, et reprochaient à Mina d'imiter la lenteur de Fabius.

CHAPITRE II.

Siège de Castel-Fullit.

L'ARTILLERIE était arrivée; toutes les forces dont le général pouvait disposer s'ébranlèrent à-la-fois, et, suivant des chemins différens, allèrent s'établir sur les hauteurs de Castel-Fullit. Elles s'élevaient à environ sept mille hommes de toutes armes. Mais il ne s'agissait pas non plus d'emporter une place de premier ordre. Loin de là, elle ne consistait qu'en un vieux réduit en forme de parallélo-

gramme protégé de trois côtés par des tours moresques qui couronnaient différentes hauteurs. Le village qui est situé au pied de la colline se liait par un mur à la fortification centrale. La place assurément n'était pas inexpugnable; mais elle était couverte par des ravins, des abîmes, derrière lesquels on pouvait se croire en sûreté.

Au moment où nous parûmes, c'était Romanillo qui commandait Castel-Fullit. Le baron d'Eroles s'était porté à la hauteur de Torá pour observer nos mouvemens.

Le canon ne se fut pas plus tôt fait entendre que nous aperçûmes que les défenseurs de Castel-Fullit n'étaient plus les bandes de Cervera. Ce n'étaient plus des factieux, c'étaient des braves.

Comme on ne pouvait approcher de la place sans s'emparer des tours, nous commençâmes nos opérations par l'attaque de celle qui présentait le moins d'obstacles et le plus d'avan-

tages. Elle fut ébranlée par une pièce d'artillerie et ensuite minée. La courtine qui en couronnait le sommet était tombée; une mine avait même éclaté; mais des coups de feu sortaient encore par les trous qu'avaient ouverts nos boulets. On pratiqua une seconde mine et les défenseurs de la tour disparurent avec elle. Le sort de celle-ci n'empêcha pas les autres de déployer le même courage, de faire la même résistance et de courir la même destinée. Ce ne fut qu'après six jours de combat, après avoir vu toutes ses pièces démontées, ses munitions de guerre consommées et la brèche ouverte de toutes parts, que Romanillo résolut de l'évacuer. La disposition du terrein rendait son évasion facile, il en profita.

Quelle funeste combinaison peut allier la bravoure ordinairement si noble et si généreuse avec des sentimens bas et serviles? L'admiration que nous causa le courage des dé-

fenseurs de Castel-Fullit fut bientôt détruite par les traces d'inhumanité qu'ils avaient laissées derrière eux. A peine entrés dans le village, nous aperçûmes une multitude de paysans de tout âge, entassés dans le fond d'une église où ils achevaient les restes d'une existence qu'ils avaient cependant été obligés d'acheter au prix de l'or. C'étaient des riches habitans de la campagne auxquels les factieux avaient imaginé de donner le nom de constitutionnels.

Un spectacle plus déchirant encore fut celui que présentait un de nos mineurs. Renversé au pied d'une tour sous une grêle de pierres, il fut pris par les factieux, porté dans un lit et couvert de coups de poignards. On les avait mesurés avec une barbare industrie. Tous assuraient sa fin, mais lui laissaient encore un reste de forces qui devaient s'épuiser dans les souffrances d'une terrible agonie.

Des outrages de cette nature méritaient une

punition. Ce n'était pas néanmoins le seul grief que nous eussions contre ce malheureux village. Le général en chef lui avait offert une amnistie. Il l'avait, à diverses reprises, invité à ouvrir ses portes; il l'avait même fait sommer plusieurs fois et n'avait jamais reçu que des réponses dénuées de toute espèce de convenance. Deux prêtres disposaient des habitans, mais au lieu de prêcher la concorde et l'obéissance aux lois, ils ne leur inspiraient que la fureur, et avaient pris poste près des pièces dont eux-mêmes dirigeaient les coups.

Dans cet état de choses, le général Mina ne crut pas pouvoir se dispenser de sévir. Il avait besoin d'imposer, de soutenir le prestige de son nom, de contenir par la crainte ceux qui inclinaient encore à s'engager dans l'insurrection. Castel-Fullit était d'ailleurs peu considérable, il ne contenait qu'un petit nombre d'habitans; l'effroi devait courir au loin sans coûter beaucoup de sang. On rasa le vil-

lage, on fusilla les deux prêtres, on décima la population qui avait pris les armes, et on éleva au milieu de ces ruines un monument avec cette inscription :

AQUI EXISTIÓ CASTEL-FULLIT :
PUEBLOS,
TOMAD EJEMPLO ;
NO ABRIGUEIS A LOS ENEMIGOS DE LA PATRIA.

ICI FUT CASTEL-FULLIT :
VILLES,
PRENEZ EXEMPLE ;
N'ABRITEZ PAS LES ENNEMIS DE LA PATRIE.

Les pertes que nous fîmes à ce siège ne furent pas considérables. La plupart des officiers d'état-major furent néanmoins blessés. Des quatre aides-de-camp du général Mina, trois furent mis hors de combat, entre autres le capitaine Fermin-Noguez, qui déjà tout mutilé, reçut encore trois coups de feu.

Le village enlevé, le général en chef retourna à Calaf et emmena avec lui les troupes qui l'avaient accompagné dans cette expédition.

Castel-Fullit était détruit. Ce fait n'était rien en lui-même ; mais il frappait l'imagination des campagnes. Son importance morale devait contribuer à la pacification du pays. Mina avait été à même d'apprécier ses troupes et de juger ce qu'il pouvait en attendre.

CHAPITRE III.

Affaire de Torá. — Prise de Balaguer. — Affaire d'Artésa. — Empoisonnement de l'état-major.

Le général en chef ne faisait qu'arriver à Calaf, lorsqu'il reçut avis qu'Eroles se renforçait dans les environs de Torá. Il résolut d'aller le chercher à l'instant même. Il donna ordre aux corps qui devaient le suivre de se mettre en mouvement au milieu de la nuit, et tombant dès le lendemain sur les rebelles, il les dispersa.

Frapper fort, juste et vite, est le moyen de finir promptement la guerre. Ce qui se passait sous nos yeux en fournissait la preuve. Mina ne faisait qu'ouvrir la campagne, et l'effet qu'avait produit son premier coup l'avait déjà moralement terminée.

Pour se consoler de la perte de Castel-Fullit, les factieux renchérissaient sur le fort de Balaguer. Le Sègre qui baigne cette place, une vieille muraille qui l'environne, la colline qui la domine, et quelques mauvaises pièces de canon en fer étaient peu propres à inspirer de la confiance à des hommes tels que ceux qui la défendaient. D'un autre côté, elle est peu éloignée de Lérida; les routes qui l'en séparent sont bonnes, propres aux transports. Cette circonstance aurait dû les rendre circonspects. Mais ils ne se reposaient pas exclusivement sur la force de la place du soin de les sauver. La jactance ne les empêchait pas de songer eux-

mêmes à d'autres moyens de se mettre en sûreté.

Soit desir de masquer leur véritable dessein, soit besoin de se faire illusion à eux-mêmes, les insurgés annonçaient l'intention de se défendre. Ils se vantaient de ne rien craindre et d'avoir des munitions, de l'artillerie et des forces qui les mettaient en état de repousser toute espèce d'attaque. Le général Zorraquin voulut s'en convaincre. Il profita du moment où le général en chef s'avançait sur un petit village peu éloigné des ennemis et courut à Lérida; il fit construire des chevalets qu'il destinait à soutenir un pont volant qu'il voulait jeter sur le fleuve, vis-à-vis le quartier général. Il répandit à son tour le bruit qu'il était décidé à battre Balaguer en brèche, et qu'il avait résolu de le prendre d'assaut; mais ces menaces étaient superflues, Mina était déjà dans la place.

Ces coups de vigueur avaient jeté l'effroi

parmi les factieux. Il devint difficile de les joindre, et plus encore de leur faire accepter un engagement. On eut recours aux stratagèmes.

Mina, informé qu'il y avait à Artésa une colonne de l'armée d'Eroles, lui détacha deux paysans qui, tout en engageant la discussion sur des affaires étrangères à la guerre, devaient laisser échapper qu'ils avaient rencontré les insurgés et que le baron s'avançait sur le village. La déception fut complète. Les factieux nous prirent pour les leurs. Toutes les cloches furent aussitôt en mouvement, et les cris de *Vive le Roi absolu! meure la constitution!* nous accueillirent de toutes parts.

Les insurgés étaient rangés en bataille sur le sommet d'une colline qui fait le prolongement du village. Notre avant-garde se porta sur leurs avant-postes, et tâchait de les confirmer dans leur méprise, pendant que le reste de la division, la cavalerie en tête, dé-

filait au pied de la colline et des deux côtés du village. Pour mieux assurer le succès de l'opération, un de nos officiers demanda à communiquer avec le chef de la troupe ennemie. Il ne se fit pas attendre. Un gros chevalier à plumes rouges, monté sur un petit cheval et un tromblon à la main, se détacha de la colonne et accourut à sa rencontre. M. le commandant, sans même détourner son arme, fit pour tout salut, un mouvement de tête, qui indiquait un manque d'usage plutôt que de la méfiance. Il allait engager la conversation, mais la fusillade qui s'ouvrait sur ses ailes lui fit comprendre dans quel piège sa troupe avait donné. Il tourna bride aussitôt et parvint à gagner la montagne; mais une grande partie de sa colonne tomba entre les mains de Gurrea.

La division victorieuse s'établit dans le village et y passa la nuit. Le lendemain matin le départ fut sonné de bonne heure, mais l'état-

major général se trouva hors d'état de monter à cheval. On lui avait servi du vin empoisonné. Heureusement on en avait peu bu; à l'aide d'un contre-poison pris à temps on en fut quitte pour des souffrances; on n'eut aucune perte à déplorer.

CHAPITRE IV.

Affaire d'Orcau. — Rapt de Missas. — Combat de la Puebla.

Les hommes qui à Castel-Fullit avaient déployé la bravoure des défenseurs de Sarragosse, ne pouvaient plus tenir devant le général Mina. D'Eroles essaya de relever le courage de ses troupes. Il se retira sur la Conque de Tremp, pays qui l'avait vu naître et qui était plein d'enthousiasme pour sa cause; mais il n'avait pas atteint ses foyers que le général Mina, qui était toujours sur ses traces, entrait

déjà à la Conque. Une épaisse fumée qui s'élevait des hauteurs d'Orcau lui servait de point de direction. Il fit avancer ses troupes, donna ordre à un bataillon de prendre les insurgés en flanc, et de s'emparer d'un petit château qu'ils occupaient au sommet de la montagne. Le reste fut déployé devant le front du village. Les insurgés ne purent tenir et le château fut enlevé. La prise d'Orcau nous rendit maîtres de Tremp. Au commencement de l'attaque, un officier d'état-major (1), qui avait traversé la ville, était déjà tout près du château, lorsqu'il éprouva le feu d'une compagnie entière qui, surprise de le voir déboucher à cette hauteur, l'avait pris pour un des chefs des insurgés. Le bonheur voulut qu'il ne fût pas atteint; et il entra encore un des premiers dans la place.

Une sorte de prestige s'attachait au baron

(1) L'auteur de cet ouvrage.

d'Eroles. Né dans la Conque, les habitans liaient à son nom des idées de puissance et d'habileté qu'il nous importait de détruire. Il fallait les convaincre de la faiblesse d'un homme qui les mettait tous en mouvement. Nous fîmes abattre la maison qu'il avait à Talarn, persuadés qu'ils remarqueraient eux-mêmes que s'il avait eu une force réelle, il l'eût employée à la défense de sa propriété. Nous ne nous étions pas trompés, ainsi que nous eûmes plus tard occasion de nous en assurer.

Après l'affaire de Torá, le baron d'Eroles resta quelque temps sans se montrer. Honteux à la fin de sa longue inaction, pressé par les ordres de la régence d'Urgel, et enhardi par quelques avantages qu'il avait obtenus dans les fortes positions de la Puebla, à l'époque de la guerre de l'indépendance, il résolut d'aller de nouveau y tenter la fortune. Il concentra toutes les forces dont il pouvait disposer, se fit soutenir par quelques pièces d'artillerie, et

annonça le dessein où il était de nous attendre. Nous ne tardâmes pas à l'aller chercher.

Nous étions en route et nous approchions du village de N*** lorsque nous fûmes arrêtés par un incident qui nous toucha, et dont les guerres civiles ne sont malheureusement que trop fécondes. Celui-ci peint les hommes qui se disaient armés pour la foi.

Lorsque le général en chef passait quelque part, les corporations municipales se faisaient un devoir de lui rendre leurs hommages. Celle de ce village, sachant qu'il devait arriver, accourut au-devant de lui à une assez grande distance. Tout-à-coup l'alcade qui la préside, apercevant le général, se détache de ses confrères, et vient se jeter à ses pieds; il essaie de lui adresser la parole, mais ses lèvres tremblent, ses joues pâlissent, il respire à peine. Etonnés de son émotion, nous nous pressions autour de lui; nous cherchons à le

ranimer; il reprend enfin ses sens. « Pour-
« quoi, mon général, s'écrie-t-il, n'êtes-vous
« pas arrivé un jour plus tôt? hier j'étais le
« plus heureux des pères, aujourd'hui j'en
« suis le plus infortuné ». Le général veut connaître sa peine et l'accable de questions. Il ne peut prononcer un seul mot et ne répond que par des torrens de larmes. Nous nous adressâmes à ceux qui l'accompagnaient, et nous apprîmes que sa fille unique dont la beauté était célèbre dans le canton, venait de lui être enlevée par Missas, qui avait passé à cheval à la tête d'une douzaine d'aventuriers.

Nous arrivons devant Eroles. Ses troupes occupent plus d'une demi-lieue d'étendue, sur la grande chaîne de montagnes, qui part de l'angle formé par le Flantisel et le Paliaressa, remonte vers la source du dernier, court dans la direction des Pyrénées, et constitue les célèbres positions de la Puebla. L'action ne

tarde pas à s'engager. Un feu roulant se fait bientôt entendre. C'est Gurrea qui, avec une partie de la division, s'est porté sur l'extrémité de l'aile droite de la ligne ennemie et commence le combat. Eroles ne fait pas d'abord grande attention à cette attaque; mais peu-à-peu elle s'étend et s'anime de telle manière qu'il est obligé de faire marcher au secours des siens. Le général en chef s'en aperçoit et détache sur-le-champ un bataillon qui se porte sur l'aile gauche, avec ordre de se glisser insensiblement sur l'arrière-garde. Eroles persistait à regarder le premier engagement comme une fausse attaque. Aussitôt qu'il entend le feu qui s'ouvre sur le côté opposé, il s'ébranle dans cette direction avec ses masses; c'était une nouvelle méprise. La véritable attaque devait se faire sur le point qu'il avait le plus affaibli. La partie de la division qui restait encore disponible, s'élance en effet sur le centre, le joint, le culbute et décide la journée.

être secourue; le baron pouvait s'y appuyer et prolonger une lutte qui durait depuis trop long-temps. Il fallait l'éloigner, le serrer de près, ne pas lâcher prise, que ses troupes ne fussent complètement dispersées. Nous nous portâmes sur Adrall où nous recueillîmes quelques informations; nous reprîmes ensuite le mouvement avec tant de célérité que nous étions déjà à Montallá que l'ennemi nous croyait encore à la Seu-d'Urgel.

A peu de distance de Montallá et comme nous venions de traverser un petit plateau qui se termine par une descente assez escarpée du côté de Bellber, une colonne de cinq à six cents hommes, appuyée par un escadron de lanciers, se présente pour nous disputer le passage du ravin; elle commence le feu du plus loin qu'elle nous aperçoit, mais se disperse aussitôt. L'infanterie se jette dans les bois, la cavalerie se replie en toute hâte sur Bellber.

Cette ville où se ralliaient les débris de l'armée d'Eroles n'était qu'à une petite lieue. Notre cavalerie, l'état-major en tête, se porte en avant. Nous entrons d'un côté pendant que les factieux s'échappent de l'autre. Nous marchons à eux, on se presse, on se confond; l'arrière-garde est mise en pièces; le corps de lanciers atteint au passage de la rivière, est anéanti. Le reste est détruit dans la plaine. A peine quelques centaines de ces malheureux échappent-ils au tranchant du sabre pour porter la nouvelle de leur désastre à Puycerda.

Nous nous mîmes à leur poursuite. Dès le lendemain nous parûmes à la vue de Puycerda. Ils avaient évacué la place. Nous les trouvâmes en position; nous battîmes aussitôt la charge; mais consternés, abattus, ils ne nous opposèrent qu'une faible résistance et prirent la fuite. La victoire nous avait trop peu coûté pour avoir du prix à nos yeux, mais le spectacle qui la suivit était trop humiliant pour ne pas faire

sur nous une forte impression. Nous vîmes ces superbes vengeurs de la foi qui ne pouvaient tolérer le mot de constitution, livrer humblement leurs armes et souffrir que des étrangers les foulassent aux pieds. Nous les vîmes chercher un refuge sur le territoire français, comme des malheureux qui avaient tout perdu. La régence était pêle-mêle avec les fuyards; le baron errait dans les montagnes.

L'insurrection était battue, hors d'état de nuire. Nous n'aperçûmes pas sans éprouver un sentiment pénible les factieux groupés sur le penchant d'une colline où ils semblaient déplorer leur misère; nous ne les considérions plus comme des ennemis, mais comme des compatriotes, comme des infortunés dont la chute n'avait pas été sans gloire; si toutefois on peut attacher ce mot à des hommes qui déchirent leur patrie: nous étions émus; les réflexions venaient en foule.

Que se propose-t-on? qu'attend-on du sa-

crifice de tant de victimes? Est-ce la modification de nos institutions que demandent ceux qui les ont poussées sur les champs de bataille? Mais alors pourquoi nous mettre aux prises avec des paysans? pourquoi charger de pauvres cultivateurs de discuter l'acte constitutionnel? pourquoi enfin nous forcer à recourir aux armes? Est-ce au contraire nos provinces que l'on convoite, l'Espagne que l'on veut conquérir? Mais alors quel machiavélisme odieux de se faire précéder de la guerre civile, de nous faire égorger par la main les uns des autres? Sans doute ce n'est pas la première fois qu'on a dépouillé nos montagnes de leurs défenseurs afin de les envahir. Mais quels artifices, quelles séductions ont tout-à-coup transformé le Catalan si fier, si laborieux, en un fougueux ennemi de la liberté? Comment a pu se propager si rapidement l'insurrection? Est-ce la ruine de son industrie qui a égaré la population? Cet état d'anxiété, cette disposi-

tion à courir aux armes, ce desir de changemens, dénotent une surabondance d'activité qui, faute d'être mieux dirigée, finira par se noyer dans des flots de sang. Si cela arrive jamais, disions-nous avec douleur, pourquoi l'attribuer à la constitution qui a déjà fait fleurir la Catalogne et la ferait fleurir encore si une funeste influence ne paralysait ses bienfaits !

CHAPITRE VI.

Opérations de Manso. — Prise de Mora-d'Ebro.— Opérations de Rotten.—Incendie de San-Llorens-dels-Piteus. — Opérations de Lloberas.—Affaires de Castellon d'Ampurias et de Bañolès. — Opérations de Milans.—Arrêt de l'évêque de Vich. — Elans de Pacchierotti.

Les généraux qui commandaient les diverses parties de notre armée avaient efficacement contribué au succès de la division qui opérait sous les ordres immédiats du général en chef. Chacun d'eux s'était parfaitement acquitté de son devoir.

Le général Manso, par exemple, était spé-

cialement chargé de contenir le champ de Tarragone et d'empêcher les factieux des provinces limitrophes d'entamer le territoire catalan. Il remplit exactement sa mission. On lui reproche, il est vrai, d'avoir plutôt couvert qu'éteint le feu de l'insurrection dans le département qui lui était confié. Il se conduisit plutôt en politique qu'en militaire dans les divers engagemens qu'il eut avec l'ennemi; mais peu importe le moyen, il n'en arriva pas moins à son but et fit régner la paix dans la partie de la Catalogne qu'il devait protéger. La prise de Mora-d'Ebro pourra donner la mesure de sa tactique.

Un corps nombreux d'insurgés s'étant retranché à Mora-d'Ebro, le général Manso se porta sur lui avec une partie de sa division, pendant qu'une colonne venant de Valence avec deux pièces d'artillerie arrivait à elle par une autre voie. Le colonel Vigo ayant passé la rivière à gué avec un bataillon, le général

disposa aussitôt ses troupes et engagea l'action. Le lendemain il monte seul sur le toit d'une maison qui domine les murailles de la ville, et de là il se met à haranguer les factieux. Les chefs ennemis prient, conjurent leurs soldats de ne pas prêter l'oreille; mais ceux-ci laissent tomber leurs armes, et Manso continue à leur faire sentir les funestes conséquences des dissensions civiles. Il leur rappelle ce qu'ils avaient fait pour lui, ce qu'il avait fait pour eux dans la guerre de l'indépendance, et les adjure de ne pas tremper leurs mains dans le sang catalan. Il leur parle, les touche si bien que la troupe entière, qui s'élevait à plus de deux mille hommes, franchit les murailles et vient se jeter à ses pieds. Leur empressement néanmoins ne satisfit pas Manso : il les accueillit avec froideur, et leur dit qu'ils n'avaient rien fait s'ils ne lui amenaient pas leurs chefs. Les factieux rentrent aussitôt dans la place; mais les chefs préve-

nus s'étaient jetés dans la tour et échappèrent aux soldats. Cependant comme ils étaient assiégés par les troupes qui devaient les défendre, ils furent obligés de capituler aussitôt et de s'en remettre à la générosité de Manso qui les amnistia sans restriction.

Le général Rotten dont le caractère contraste singulièrement avec celui du général Manso, arrivait par des moyens différens aux mêmes résultats; aussi franc que brave, il contenait par la vigueur de son administration tout le centre de la Catalogne. Les insurgés de la montagne cherchaient à former un noyau à San-Llorens-dels-Piteus. Il les dispersa une première fois; mais leurs rassemblemens continuant, il marcha à eux et réduisit leur village en cendres. Cette exécution suffit, on n'aperçut plus de factieux.

A Castellon d'Ampurias Lloberas trouva et battit de nouveaux adversaires; le commandant de l'infanterie était un transfuge de l'ar-

mée espagnole, le major de Rosas; celui de la cavalerie un officier français en retraite. La colonne entière se composait d'un ramas d'aventuriers des deux nations.

Les ennemis qui suivaient avec le plus de constance la première division était Missas, et Mosen Anton qui, par exception, n'obéissait au baron d'Eroles qu'autant qu'il le trouvait bon. Lloberas les rencontra à Bañolès, et quoiqu'il n'eût que huit cents hommes contre trois mille, il les attaqua et les défit.

Depuis le commencement de l'insurrection jusqu'à l'arrivée du général Mina, Milans avait presque toujours agi de son chef. Il ne tarda pas néanmoins à faire preuve d'obéissance, et montra par la déférence avec laquelle il exécutait les ordres qu'il recevait, combien il était digne de commander.

Pendant que le général en chef, comme nous l'avons vu plus haut, était à Calaf, les autorités de Barcelone lui avaient trans-

mis une dénonciation de Pol de Quimbert qui signalait ceux qui suscitaient les troubles de la Catalogne. Cet homme avait été initié aux secrets des meneurs; il les connaissait et produisait des preuves à l'appui des faits qu'il signalait. Les municipalités constitutionnelles, les tribunaux de première instance, les secrétaires des chefs politiques avaient en outre réuni diverses charges contre plusieurs des prévenus. Les données étaient trop graves; le général en chef ne put se dispenser de les mettre en jugement, et chargea le fiscal de les poursuivre. Au nombre des prévenus était monseigneur Strauch, évêque de Vich. Le général Milans fut chargé de l'arrêter et de le conduire à Barcelone. Il ne discuta ni sur la nature de l'ordre ni sur les difficultés de l'entreprise; il ne pensa qu'à obéir. Il partit de Granollers, et passant par San-Celoni, il arriva à Santa-Coloma de Farnès. Une chose inconcevable, c'est que dans une affaire aussi secrète, aussi

délicate, les factieux aient pu pénétrer et connaître sitôt l'objet de son expédition. La résistance vigoureuse et non interrompue qu'ils lui opposèrent depuis Santa-Coloma jusqu'au terme de son voyage prouve qu'ils ne l'ignoraient pas. Ils le harcelèrent tout un jour et toute une nuit. Voyant alors qu'ils ne pouvaient l'arrêter, ils allèrent s'emparer d'un défilé par lequel il devait passer, et le retranchèrent de manière à le rendre inattaquable. Le général Milans ne se laisse pas imposer par ces obstacles. Il fait face en arrière, prend un chemin de traverse, et arrive à Vich à deux heures après midi. Le lendemain toutes les collines qui environnent la place se couvrent d'insurgés que conduisent Missas et Mosen Anton. Le général Milans ne se fait pas attendre; mais les ennemis effrayés de sa résolution jugent prudent de s'éloigner. Deux compagnies d'élite de la bande de Missas osent seules faire tête à l'orage et attendent de pied

ferme. Le général met à profit cette bravoure irréfléchie; il les fait amuser par ses tirailleurs pendant qu'il porte sa cavalerie sur leurs derrières. Quand les dispositions sont faites, que la retraite est interceptée, il les fait charger et les met en déroute. Ce qui avait échappé à la baïonnette eût tombé sous le tranchant du sabre, si le terrein eût été moins difficile pour la cavalerie. Les plis du sol, les ravins en sauvèrent une partie qui se dispersa dans les bois.

Ceux qui ont gémi dans l'exil, et qui savent combien la vie a d'amertume pour l'homme sans patrie, n'auront pas de peine à s'expliquer les petites dissensions qui éclataient de temps à autre parmi les Italiens qui, après la révolution de leur pays, avaient été obligés de le quitter, et soutenaient la cause constitutionnelle dans la guerre de Catalogne. Une altercation des plus vives eut lieu à cette époque.

La blessure que Pacchierotti avait reçue

l'avait rendu encore plus ardent pour la gloire. Proscrit, il avait des accès d'humeur. Si dans ces momens quelqu'un venait à le contredire, il s'emportait, commandait, parlait plus en chef qu'en compagnon d'infortune. M. Gambolo et M. Frascini n'ayant pas tout-à-fait rempli ses intentions dans quelque affaire de détail furent repris d'une manière si dure qu'ils se virent obligés de lui rappeler que, quoiqu'ils servissent sous ses ordres comme simples soldats, ils étaient officiers aussi anciens que lui, et qu'ils ne souffriraient pas qu'il oubliât les égards qu'ils se devaient mutuellement. Pacchierotti, trop irascible, prend ce langage pour un acte d'insubordination et les renvoie du corps. Ils se retirent, vont exposer l'état des choses au général Milans qui, moins emporté, approuve ce qu'ils ont fait, et ordonne au commandant en second des Italiens, M. Brescia, de les recevoir dans sa compagnie, laquelle, quoique sous la direction du même chef, était

cependant indépendante de celle qu'ils venaient de quitter. Brescia, aussi docile aux ordres de son général que jaloux de voir régner la bonne harmonie parmi ses compatriotes, informe Pacchierotti de l'ordre qu'il avait reçu, tâche de l'amener à une conciliation avec les deux officiers volontaires, et le prévient qu'en cas d'obstination, il ne pourra se dispenser d'obéir. Cette communication, au lieu de calmer l'exaspération de Pacchierotti la porte au dernier point. Il forme sa troupe en bataille sur une place voisine de celle de la Constitution, lui donne connaissance de l'ordre du général, de l'intention que lui annonçait son lieutenant, se plaint de voir son autorité méconnue, avilie, engage en un mot ses soldats à soutenir ce qu'il avait fait. Brescia arrive sur ces entrefaites; à sa vue les partisans de Pacchierotti ne se contiennent plus. On le menace des yeux, de la voix, on va même jusqu'à le coucher en joue. Le général accourt sans

pouvoir apaiser le désordre. A force de représentations, cependant, il commençait à ébranler cette multitude égarée lorsque, par un de ces élans qui ne sont que trop dans les mœurs du peuple qui vit sur les bords du Pô, Pacchierotti s'écrie : « Qui est Italien me suive ». Tous, à l'exception de la compagnie de Brescia, le suivent jusqu'à Barcelone !

Vich était elle-même en proie à de violentes dissensions. Les uns applaudissaient au transfert de l'évêque, les autres le blâmaient. L'autorité civile s'était mise en conflit avec les pouvoirs militaires. Personne ne s'entendait plus. Le général néanmoins parvint encore à vaincre l'opposition. Le prélat sortit de la place en habit de simple conventuel et suivit la division. Les factieux étaient tous en mouvement. Le général jugea convenable de se mettre en mesure contre un coup de main. Il fit publier, avant de quitter la place, qu'on se gardât de toute tentative, de toute agression :

que le premier coup de feu tiré sur sa troupe serait l'arrêt de mort du prélat qu'on cherchait à délivrer. Cette admonition produisit son effet : monseigneur arriva le lendemain à Barcelone et fut déposé à la citadelle.

CHAPITRE VII.

Réception de Puycerdá. — Prise de la ville d'Urgel. — Expédition de Bagá. — Marche du procès de l'évêque de Vich.

Après avoir fait une excursion jusqu'à Livia, nous retournâmes le même jour à Puycerdá. Qu'il est doux après une scène de tristesse, de reposer la vue sur des objets de gaîté! Quel contraste entre les infortunés qui nous fuyaient le matin et les habitans qui venaient le soir au-devant de nous! Les airs retentissent de cris de joie, la musique mêle ses accords aux chants de la popu-

lation ; les âmes s'élèvent, les cœurs s'enflamment, chacun cède à l'enthousiasme qui l'emporte. Une illumination soudaine dissipe les ténèbres ; on se répand, on danse sur toutes les places ; la nuit s'écoule au milieu des acclamations et des réjouissances.

Le général Mina reprit le 4 décembre le chemin de la Seu d'Urgel et porta son quartier général à Arfa, petit village sur la rive gauche du Sègre, qui n'est éloigné que d'un mille du dernier boulevard que conservaient les factieux. On avait résolu de l'enlever. Le général Zorraquin et le commandant général Gurrea attaquent la ville dans la nuit du 7 au 8, et en sont maîtres avant le jour ; mais le soleil était à peine sur l'horizon que les factieux reviennent à la charge. L'artillerie ouvre le feu, l'infanterie marche à nous, l'action s'engage et se soutient vivement jusqu'à la nuit. L'auteur de cet écrit par ordre du général Zorraquin était venu prendre deux com-

pagnies de chasseurs pour les porter sur un point indiqué. Elles y étaient à peine qu'une décharge terrible en couche une partie dans la poussière. Gurrea, accourt à toute bride, et prenant sur lui de changer les dispositions du chef d'état-major général, il sauve le reste de la mort.

Malgré l'opposition de Romagosa, le général Zorraquin se logea le soir dans le palais de l'évêque où il resta jusqu'à la fin du siége, c'est-à-dire soixante-quatorze jours.

Dès qu'il fut maître de la ville d'Urgel, le général en chef reprit le chemin de la Cerdagne à la tête d'une colonne qui, infanterie et cavalerie, s'élevait à cinq cent quatre-vingts hommes. Il établit son quartier général à Bellber, et parvint avec sa petite troupe à en imposer aux factieux de la Basse-Catalogne, qui se préparaient à venir troubler le siége de la place d'Urgel.

Les neiges avaient rendu les chemins im-

praticables. Les munitions de guerre étaient sur le point de manquer aux assiégeans. Cette pénurie pouvait avoir des suites désastreuses. Le général en chef résolut de tout tenter pour y mettre fin. Il fait passer au général Rotten l'ordre de réunir les munitions que réclament les besoins du siégé, de s'ouvrir un passage et de les conduire à moitié chemin de Bagá à Bellber. Le jour fixé, il prend soixante-dix soldats d'élite, quarante paysans et part avec ses aides-de-camp pour aller à sa rencontre. Il gravit des montagnes presque inaccessibles, se hasarde au milieu des neiges, franchit d'immenses amas de glaces, brave tout, et après s'être vu mille fois sur le point d'être englouti avec son escorte, il rentre à Bellber avec le convoi.

L'épée du général en chef n'allait jamais sans la justice. C'est dans cette entrevue que Mina remit au général Rotten la *sumaria* (le procès) de l'évêque de Vich. Cette pièce qui

était la cinquième de l'affaire de la conspiration, avait été, suivant la disposition du décret de Calaf, renvoyée au quartier général avec une information très détaillée qu'avait faite le fiscal. Celui-ci pensait que la connaissance de cette cause appartenait au suprême tribunal de justice. L'auditeur général de guerre, M. Saez Castellano, estimait au contraire qu'elle devait être portée devant un conseil de guerre. M. l'auditeur après avoir pesé les charges et motivé son opinion remit les documens au général en chef, en lui disant : « Que leur honneur à l'un « et à l'autre exigeait qu'ils ne fussent pas « égarés. Beaucoup de monde, ajouta-t-il, a « intérêt à censurer notre conduite dans cette « affaire. Ces papiers contiennent les motifs et « les données qui nous ont fait agir. Ils nous « serviront de réponse ». Pour concilier la sûreté avec l'activité du procès, le général en chef ne pouvait pas les déposer mieux que dans les mains du général Rotten, qui ne

tarda pas à les faire passer dans celles de l'autorité compétente établie à Barcelone.

Le siège était fort avancé et la présence du général en chef moins nécessaire en Cerdagne. Le quartier général descendit à Adrall, petit village à moins d'une lieue de la place d'Urgel.

CHAPITRE VIII.

Surprise de Camprubi, à la Puebla de Lillet. — Arrêt de Blasi. — Surprise du convoi à Oliana. — Horreurs des factieux contre les dames. — Surprise et mort de Miralles.

La jeunesse de la Cerdagne constituait ce qu'il y avait de mieux parmi les guérilles qui secondaient les mouvemens de notre armée. Elle était partagée en deux petits corps, l'un aux ordres du comte Linati, l'autre à ceux du capitaine Camprubi. Ce dernier était à la Puebla de Lillet lorsqu'il fut surpris par une

bande de factieux très supérieure en nombre, guidée par Mosen Ramó, prêtre de la montagne. Hors d'état de résister dans la plaine, Camprubi se jette dans l'église et oppose une longue résistance. Les factieux irrités qu'une poignée de constitutionnels rende inutiles tous leurs efforts, mettent le feu aux maisons contiguës à l'église et apportent du bois de tous côtés pour augmenter l'effet de l'incendie. Les assiégés à moitié suffoqués se battent encore. A la fin les flammes gagnent la porte du temple de l'église, et Camprubi est obligé de se rendre. Quelques morts, quelques blessés, une centaine de prisonniers ne sont pas une perte bien considérable pour une armée. L'or l'atténua encore : moyennant cent onces de ce métal, Camprubi obtint sa liberté. Quelques autres réussirent à s'échapper. Le mal ne paraît donc pas bien grand; mais l'atrocité des factieux suppléa au nombre des victimes. Quatre-vingt-dix jeunes gens, l'espoir et la gloire

de la Cerdagne, sont attachés l'un à l'autre, on les conduit au bord d'un abîme, et à un signal donné on a l'affreux courage de les y précipiter.

Le général Zorraquin savait que, malgré toute sa vigilance, on introduisait à la faveur de la nuit dans la place d'Urgel des vivres qui venaient de la vallée d'Andorre (1). Celui qui les faisait passer était un certain *Blasi de Castel-Bó*, agent du baron d'Eroles. Il était allé s'établir à Andorre qui lui offrait, comme pays neutre et point intermédiaire entre la France et la Catalogne, toute espèce de facilité pour recevoir les secours de son mandataire et les faire parvenir aux factieux qui défendaient la place. A Orgañá, village à quelque distance d'Urgel, il y avait un chef de partisans nommé Eroles (2) qui passait pour

(1) La vallée d'Andorre en Espagne a quelque ressemblance avec la république de San-Marino en Italie.

(2) Il n'est pas parent du baron.

l'homme le plus hardi et le plus entreprenant de cette partie de la Catalogne. Le général Zorraquin le fit appeler et lui demanda s'il se sentait capable d'aller prendre Blasi et de l'amener à Urgel. Blasi passait pour un homme déterminé. Il avait avec lui un frère qui ne manquait pas de courage. Ils étaient munis d'armes de toute espèce. Il fallait s'attendre qu'ils opposeraient une vive résistance. Eroles n'ignorait rien de tout cela, et n'en accepta qu'avec plus d'empressement la mission. Il se mit en marche la nuit même avec sa guérille qui se composait d'une vingtaine d'hommes. Il suivit des chemins de traverse et arriva à Andorre sans avoir été aperçu. L'heure était peu avancée. Il distribue de suite deux ou trois hommes à l'entrée de chaque rue, afin d'empêcher qui que ce soit de venir au secours, et s'armant d'une échelle, il escalade lui-même la fenêtre de Blasi. L'enfoncer d'un coup de poing, recevoir une balle dans

son bonnet, sauter dans la chambre, jeter un des frères sous ses pieds, clouer l'autre au mur avec la pointe de son épée, est l'affaire d'un instant. Il donne alors un signal, ses gens arrivent, et les deux frères Blasi prennent la route d'Urgel.

On était au cœur de l'hiver, dans le pays le plus froid de l'Espagne, et les troupes n'avaient encore que des vêtemens d'été qui même se trouvaient en fort mauvais état. Les finances de l'armée n'étaient pas dans une situation plus prospère. La caisse n'était rafraîchie que par le patriotisme des grandes villes. Les instances du général en chef avaient enfin obtenu un convoi considérable d'habillemens de toute espèce qu'on nous avait expédiés de Barcelone. Il n'était plus qu'à deux petites journées du quartier général lorsque nous apprîmes qu'il avait été enlevé à la sortie d'Oliana. La troupe qui l'escortait avait fait tout ce qu'on pouvait attendre de son courage, mais elle était trop

peu nombreuse, pour résister au choc. Le coup de main avait été exécuté par Miralles dont il n'était plus question depuis l'arrivée du général Mina. Il avait dispersé sa bande et s'était tenu caché pendant tout l'intervalle. Lié comme il était avec tous les chefs d'insurgés, il n'avait pas eu beaucoup de peine à réunir assez de monde pour accabler quelques compagnies qui protégeaient le convoi.

Il est triste pour l'humanité de remarquer que presque toutes les entreprises des factieux étaient accompagnées d'actions qui n'effaçaient pas seulement le mérite de la bravoure personnelle, mais qui rendaient leur courage odieux, et faisaient frémir la nature. Plusieurs dames appartenant à des officiers de la garnison d'Urgel suivaient le convoi. Ces misérables ne se contentèrent pas de les outrager de toutes les manières possibles, ils leur donnèrent la mort d'une manière horrible et qui nous répugne à raconter.

Des forfaits de cette nature ne peuvent rester impunis. Miralles encouragé par les succès qu'il avait obtenus recommença ses courses et s'empara même de Cervera. Il se croyait désormais invincible, lorsque la main de la vengeance tomba sur lui. Il fut surpris avec toute sa bande dans la même ville par une partie de notre cavalerie, et eut lė tête fendue par un dragon qui le reconnut fuyant dans les rues en habit de prêtre. Il réclamait les prérogatives de son habit, mais il n'en expia pas moins ses crimes.

CHAPITRE IX.

Continuation du procès de l'évêque de Vich. — Prise de la place d'Urgel.

Le siège d'Urgel continuait; le général en chef avait pris ses mesures pour remédier à la perte du convoi : il n'attendait que la chute de la place pour déployer sur une plus grande échelle les ressources de son esprit. Sur ces entrefaites le procès de monseigneur Strauch revint dans ses mains. Aussitôt que sa seigneurie fut informée de la résolution de M. l'auditeur général, elle demanda que la connaissance de

son affaire fût déférée au suprême tribunal de justice. Elle ajoutait que si sa demande n'était pas accueillie, elle appelait dès à présent de la décision. M. l'auditeur persista dans les conclusions qu'il avait prises. Néanmoins pour éloigner tout soupçon qu'il procédait par obstination ou par esprit de parti, il termina en énonçant le vœu qu'on s'adressât aux cortès pour savoir la marche qu'on devait suivre, quelle était celle des lois martiales du 17 avril qui était applicable; si c'était celle qui avait été rendue sur les infractions de la constitution, ou celle qui avait été promulguée sur l'instruction de causes d'état. Le général en chef desirait que la procédure fût adressée au suprême tribunal de justice comme le demandait monseigneur l'évêque. Il renvoya de nouveau les pièces à M. l'auditeur; mais celui-ci persista toujours dans l'intention de demander un éclaircissement aux cortès. Cette différence d'opinion entre le général en chef et l'auditeur

de l'armée sur une matière si délicate amena entre eux du refroidissement. Le second ne dissimula pas au général en chef qu'il le verrait sans peine consulter les conseillers qui lui feraient plaisir, mais que pour lui il ne pouvait se dispenser, si l'avis de ceux-ci n'était pas conforme au sien, d'en référer au suprême tribunal de guerre et marine pour qu'il décidât sur cette diversité d'opinion.

Le général Mina voit les choses trop en grand pour entrer dans des discussions scolastiques, et son caractère est trop ouvert pour hasarder des démarches dont il ne prévoit pas l'issue. Il laissa l'auditeur sans réponse. Quelle réponse en effet aurait-il pu faire, puisque, lorsque le fiscal pensait qu'on devait envoyer cette affaire au suprême tribunal de justice, l'auditeur voulait la faire juger par un conseil de guerre, et quand les circonstances exigeaient de la décider le plus tôt possible, il soulevait une question préliminaire qu'il

voulait faire résoudre par le tribunal suprême de guerre et marine? Qu'on ne croie pas qu'en s'exprimant de cette manière l'on ait la moindre intention de porter atteinte au caractère de M. Saez Castellano. L'auteur l'admira, au contraire, il y a peu de temps, dans la ville la plus malsaine du nouveau monde, à la Vera-Crux, où conservant toute sa fierté dans le malheur, et digne du nom qu'il porte, il cherche à gagner honorablement de quoi soutenir son existence, en attendant que sa patrie ait recouvré la liberté.

Le canon tonne dans la direction d'Urgel; voyons ce qui se passe devant cette place. Elle est tombée; le canon qu'on vient d'entendre n'est qu'un stratagème de Romagosa qui cherche à tromper la vigilance de nos troupes. Au moment de s'évader, il avait fait mettre à cinq pièces d'artillerie une mèche allumée qui devait durer le temps qu'il supposait nécessaire pour se porter à une assez

grande distance de la place. Il imaginait sans doute que nos soldats ne faisaient la garde que des oreilles. Mais quoiqu'il fût nuit, la la tête de sa colonne fut aperçue dès qu'elle déboucha dans la plaine, et si on la laissa passer, ce ne fut que par suite du vieil adage espagnol. *Al enemigo que huye puente de plata.* Elle n'avait pas achevé de défiler que déjà Gurrea était sur sa trace. Il culbuta leur arrière-garde et les poursuivit jusque bien avant dans la journée du lendemain. La poursuite ne cessa que lorsque les factieux entrèrent sur le territoire français. Ils avaient alors fait une perte de huit cents hommes dont deux cents environ étaient prisonniers.

Le premier ordre que le général Zorraquin donna aux troupes qui remplacèrent les factieux, fut de respecter les habitans de Castel-Ciudad, petit village entre le village et la citadelle, dont la destinée est inséparable de celle de la place. Il menaça des peines les plus sévères

quiconque oserait se permettre la moindre liberté avec les femmes. L'intérieur de la place était d'une malpropreté qui allait jusqu'au dégoût. Nous n'en sortirons pas néanmoins sans faire hommage d'un soupir à l'humanité souffrante. L'hôpital se composait de deux écuries, et les lits d'une poignée de paille jetée par terre comme la litière des chevaux. Au milieu de la peine que nous causaient les gémissemens des uns, nous n'avons pas éprouvé peu de consolation à entendre les bénédictions que nous prodiguaient les autres. C'étaient des infortunés qui, ayant été coupés de la place dans une sortie, s'étaient enfoncés dans les neiges pour ne pas rendre leurs armes, et n'en étaient sortis qu'avec les pieds gelés. Le général Zorraquin, prenant pitié de leur état, les avait fait panser et leur avait donné la liberté de s'en retourner dans la place. C'était peut-être là tous les secours qui leur avaient été administrés.

Si on fait attention à la rigueur de la saison, à l'état de dénûment où étaient nos soldats, aux forces des assiégés qui égalaient celles des assiégeans, à la masse d'artillerie qui tonnait sans cesse sur nous sans que nous eussions une seule pièce à opposer, trouvera-t-on que la prise d'Urgel n'était pas sans gloire. Le mérite de ce siège cependant n'appartient pas tout entier au général Zorraquin; Romagosa peut en réclamer sa part: nous nous faisons un devoir de le reconnaître.

CHAPITRE X.

Excursion du général en chef à Barcelone. — Affaire de Calella et Arens de Mar. — Attaque de Granollers. — Surprises d'Olot et de Verges. — Expulsion définitive de la faction. — Revue générale de Figuères.

Le général Mina ne se vit pas plus tôt maître de la place d'Urgel qu'il fit une excursion à Barcelone où il arriva le 10 février. Il se hâta de rassembler quelques fonds qui lui étaient indispensables et rejoignit aussitôt les troupes. Le 15 il était déjà de retour à Cervera.

Pendant que le général en chef était occupé du siège d'Urgel, les autres généraux n'étaient pas restés dans l'inaction.

Le 21 décembre, une partie de la division Milans avait eu une affaire très sérieuse entre Calella et Arens de Mar. La bravoure téméraire du major Ferrero faillit entraîner la perte de tous les Italiens qui combattaient avec lui. Il influença le major Brescia, arracha en quelque sorte à cet officier de se porter en avant et se vit bientôt entouré par trois mille insurgés. La troupe néanmoins fit bonne contenance; elle tint tête aux masses ennemies, fusilla depuis neuf heures du matin jusqu'à la nuit qu'elle rentra à Arens. Elle y fut attaquée le lendemain ainsi que la garnison par cinq mille factieux que commandaient Missas et Mosen Anton, et ne se soutint qu'à la faveur de deux maisons qu'on avait crénelées quelque temps avant à la sortie de la ville du côté de Barcelone.

Les factieux occupaient souvent Granollers où ils se réunissaient quelquefois en assez grand nombre; le colonel Costa et le général Butron, chef politique de Barcelone, résolurent de profiter de la circonstance pour les enlever. Ils concertèrent ensemble leur plan d'attaque. Les troupes de Costa avec les Italiens que Pacchierotti avait amenés de Vich, passant à gué une rivière à demi gelée, se portent brusquement sur le village, enfoncent la porte, croisent la baïonnette et balayent en un instant tout ce qu'il renferme d'ennemis. Les factieux se retirent sur les collines du voisinage où ils prennent position. Costa et Pacchierotti les débusquent encore. Le général Butron qui s'était porté à Cara de Deu pour leur couper la retraite, devait faire un mouvement simultané et les prendre entre deux feux. Croyant mieux faire, il tarde à se mettre en mouvement et arrive lorsque tout est décidé.

La députation provinciale de Barcelone

destinait un sabre d'honneur au bataillon des réfugiés italiens. Cette affaire le décerna. Il fut le prix de la bravoure de l'ex-aide-major Sormani, qui avait eu un bras fracassé à l'entrée de Granollers.

Nous ne passerons pas sous silence le coup de main que le général Milans exécuta sur Olot. Ce général marcha sur Missas et Mosen Anton qui s'en étaient emparés; les en chassa et leur fit essuyer une perte assez considérable.

Environ un mois après et précisément le même jour qu'il reçut la nouvelle de la chute d'Urgel, le général Milans, conjointement avec le général Lloberas, réussit dans une surprise plus brillante. Il se porta sur Verges, culbuta les factieux, leur coucha cinquante hommes dans la poussière, et en enleva six cents, au nombre desquels se trouvait le colonel insurgé Anton Coll qui fut conduit à Barcelone et fusillé.

La position centrale de Cervera était celle qui se prêtait le mieux aux communications des différens corps. Le général en chef s'y établit dans l'intention de préparer un mouvement général contre les factieux, de les embrasser tous dans le même système et les chasser définitivement de la Catalogne. Les troupes en effet ne tardèrent pas à s'ébranler, mais les insurgés prirent la fuite. En peu de temps on forma une ligne qui, courant de Campredon jusqu'à Figuères, leur coupa toute espèce de retraite et les obligea de vider le territoire espagnol. Ils entrèrent tous en France le 17 mars 1823.

L'insurrection était vaincue. L'armée alla s'établir à Figuères où elle fut passée en revue par le général en chef. Il félicita les corps de la bravoure qu'ils avaient déployée, de la constance, du dévoûment dont ils avaient fait preuve, et arrivant aux réfugiés Italiens : « Mes braves, leur dit-il, vous êtes dignes

« d'un meilleur sort ». En effet il remarquait parmi les simples soldats de cavalerie le général Régis et le général Ansaldi.

CHAPITRE XI.

Renfort du siège de Mequinenza. — Délivrance de Peniscola. — Affaire de la Huerta de Favre. — Retraite de Bazan.

Rien n'eût été plus agréable pour l'armée de Catalogne que de voler au secours des autres provinces, aussitôt qu'elle eut dissipé l'insurrection qui désolait celle qu'elle avait été chargée de pacifier. Les circonstances ne lui permirent pas de s'éloigner tout entière; mais elle eut du moins la satisfaction de ne pas rester étrangère aux évènemens qui se

passaient ailleurs. La division Gurrea alla renforcer le corps qui assiégeait Mequinenza sur la frontière de l'Aragon, pendant qu'une partie de celle de Manso fut chargée d'appuyer les mouvemens du colonel Bazan dans le royaume de Valence.

Parmi les services qu'elle rendit hors des limites du territoire qu'elle devait défendre, nous signalerons le dégagement de Peniscola. Cette place était menacée par des bandes nombreuses de factieux qui n'aspiraient qu'au moment de l'enlever et auxquelles elle n'avait aucune force à opposer. Ballesteros était éloigné et le danger imminent. Van Halen, chef d'état-major de la division Manso, réussit à la sauver. Il expédia de Tarragone deux chaloupes canonnières qui portaient quelques renforts pour la garnison. Il passa lui-même à Mora-d'Ebro, détacha un parti de cavalerie, et descendant la rivière dans des barques, il fut à Peniscola dans les vingt-qua-

tre heures. Ce secours, les détachemens qui arrivaient par terre et par mer, imposèrent si fort aux ennemis qu'ils abandonnèrent leur entreprise et disparurent. L'auteur de l'insurrection qui avait si gravement compromis la place était un moine franciscain qui venait tous les soirs tenir la banque chez le gouverneur. Il ne se vit pas plus tôt démasqué qu'il s'échappa.

La colonne de Bazan, qui dans le fait n'était qu'une aile de notre armée, venait d'être renforcée par un bataillon de miquelets de la division Manso. Cette jonction la portait à mille hommes d'infanterie et cent soixante chevaux. Elle partit le 31 mars de Nules et se dirigea sur Almenara. Trois mille factieux que les succès obtenus dans cette province avaient enhardis, sortirent de Murviedro au-devant d'elle avec une pièce de huit. La rencontre eut lieu à l'embranchement des routes de Murviedro et de Canet, de l'autre

côté d'Almenara, et qui s'appelle la Huerta de Favre. Mais l'action n'était pas engagée que les insurgés, reconnaissant l'imprudence qu'ils avaient faite de descendre dans la plaine, se troublent et se dispersent. La victoire de Bazan est complète. Deux cent trente de ces malheureux restent sur le terrein ou sont faits prisonniers.

Deux bandes descendues de Cuenca et de Ségorbe ayant rallié l'insurrection de Murviedro, attaquèrent Bazan et l'obligèrent à se replier sur Vinaroz. Cette retraite mit Valence en danger. Van Halen dont la conduite dans l'affaire de Peniscola avait reçu l'approbation du général en chef, demanda la permission de renouveler en faveur de la capitale ce qu'il avait fait pour une place ordinaire. Mais l'horizon politique s'était de nouveau rembruni : la Catalogne courait des dangers qui réclamaient l'emploi de toutes ses forces.

LIVRE III.

DEPUIS L'ENTRÉE DES FRANÇAIS JUSQU'A LA CATASTROPHE DE NURIA.

> The vanquished, if brave, are renowned. They are like the sun in a cloud, when he hides his face in the south, but looks again on the hills of grass.
>
> OSSIAN.

CHAPITRE PREMIER.

Dispositions pour la seconde campagne.

La Catalogne était libre. L'insurrection avait été abattue, et les opérations militaires

avaient cessé. La paix si long-temps bannie de ce beau pays commençait à répandre ses bienfaits sur toutes les classes de la population. L'artisan qui pouvait consacrer sa journée au travail, le commerçant qui ne craignait plus de voir entraver ses opérations, le seigneur dont les terres n'avaient plus à redouter le pillage ni la dévastation, applaudissaient à l'ordre de choses auquel ils devaient leur sécurité; chacun se berçait d'espérances: tous, hors Mina, s'abandonnaient aux plus flatteuses illusions.

Le général n'avait pas pris le change. Il voyait s'allumer une guerre plus grave, plus sérieuse que celle qu'il avait éteinte. Ses tristes pressentimens ne devaient pas tarder à se réaliser. Néanmoins il ne perdit pas courage et se prépara à repousser l'agression. Il visita quelques-unes des principales places de la Catalogne, fit évacuer Girone qui avait besoin de grandes réparations et manquait d'ar-

tillerie et d'approvisionnemens; et porta son quartier général à Vich. Cette ville, d'après les mesures adoptées, devait être une autre Calaf; mais la brusque irruption des Français paralysa tout. Les circonstances d'ailleurs n'étaient plus les mêmes. A tous les malheurs qu'elle apporte, la guerre civile ajoute celui d'épuiser même le parti vainqueur. C'est ainsi qu'après une suite de victoires, notre armée se trouvait dans une situation plus difficile que lorsqu'elle avait ouvert la campagne. Nous avions, il est vrai, gagné quelque chose sous le rapport du nombre; mais notre position financière s'était encore détériorée. Si la guerre eût été extérieure, nous aurions pu dire avec le grand Frédéric : « Avec le fer nous trouverons de l'argent ». Mais dans une guerre intestine, quand l'un des deux partis est anéanti, contre qui l'autre peut-il tourner le fer? Quelque part que nos regards fussent dirigés, ils ne découvraient que des objets qui nous

celles-ci, elle en a qui la garantissent de l'ennemi du côté de la terre. Les plus importantes sont :

1° Barcelone.	5° Cardone.
2° Figuères.	6° Urgel.
3° Lérida.	7° Tortose.
4° Tarragone.	8° Ostalrich.

Barcelone occupe cinq positions différentes dont la ville forme le centre. Au nord-est se trouvent *la Citadelle*, *Fuerte Pio* et *Barcelonette*. Sur ses derrières et vers le sud on voit *Montjoui*.

Les remparts de la ville décrivent un grand cercle qui, partant de la mer du côté de Montjoui, vient se joindre à la citadelle du côté opposé, et, s'élevant de nouveau près de la douane, devant le port, se termine par la Ramble.

La Citadelle, suivant le style de Vauban, a

la forme d'un pentagone : c'est un chef-d'œuvre de fortification moderne.

Fuerte Pio dont le feu peut se croiser avec ceux de la citadelle et de quelques ouvrages avancés des remparts de la ville, n'est qu'un demi-boulevard isolé du côté du nord, et dominant la grande route de Mataró.

Barcelonette, faubourg bâti entre les bords de la mer et le port, n'a d'autres fortifications qu'un môle assez vaste, avec une esplanade du côté du bassin et un vieux bastion pourvu de quelques batteries à barbette sur la ligne extérieure.

Montjoui, point prédominant sur la mer, couronne une colline très élevée et défend le port et un angle de la route de Tarragone. Ses constructions, quoique irrégulières, ne laissent pas que d'être respectables. Un marais qui est situé au sud-ouest en rend l'air si malsain qu'il faut souvent en changer la garnison. Les vivres ne s'y conservent pas long-temps sans se corrompre.

La partie régulière de la fortification qui protège les murailles de la ville, d'un style moresque, ne dépassait pas la moitié de leur étendue. Les fossés n'étaient pas en mauvais état, mais ils manquaient partout de palissades. La citadelle et Montjoui n'avaient pas besoin de beaucoup de réparations. Barcelonette était à découvert de tous côtés. Fuerte Pio tombait en ruine. Barcelone était pourvue d'une bonne artillerie et de quantité de munitions de guerre, mais avait peu de vivres. La milice nationale volontaire partageait le service. La garnison, grâce à ce renfort, était au complet.

Figuères est une place de premier ordre, par l'étendue, la magnificence et la régularité de ses fortifications qui sont toutes de construction moderne. Nous sommes fâché de ne pouvoir pas louer sa position. Elle est dominée par une colline à l'ouest et entourée au nord-est d'une plaine si vaste que les colon-

nes ennemies peuvent se répandre dans le pays sans crainte de ses feux. A la vérité cette place semble plutôt destinée à menacer leur arrière-garde qu'à les arrêter de front.

La ville, qui prête son nom à la place se trouve sous l'influence des batteries et n'est fermée que par une enceinte susceptible de peu de résistance. Il eût fallu beaucoup d'argent pour achever les fortifications de Figuères; mais on eût pu terminer à moins de frais les réparations nécessaires qui se trouvaient déjà fort avancées. La place ne manquait ni de munitions ni d'artillerie; mais la garnison était très faible et les vivres n'y entraient guère que par rations.

Lérida fut jadis la capitale de la Catalogne. La forteresse qui s'élève sur une colline à l'ouest de la ville; domine celle-ci, la grande route d'Aragon et le passage de la rivière du Sègre. Elle a pour fondement des remparts entassés sur les ruines d'autres remparts, ouvrage de

différentes nations qui se sont succédées les unes aux autres, et dont ces vestiges et leur nom sont tout ce qu'il en reste. La forme intérieure de cette forteresse, arrangée selon l'art des modernes, est celle d'un polygone irrégulier. Au moyen d'une flèche récemment construite, peu de travaux suffisaient pour la mettre en état de soutenir un siège. La ville, du côté opposé, n'était défendue que par la rivière et un bastion à demi ruiné. Ses flancs étaient encore moins garantis. Le pont sur le Sègre n'avait pas l'air d'appartenir à une place de guerre. La garnison, l'artillerie, les munitions, les subsistances étaient à peine suffisantes.

Tarragone, digne rivale de Lérida par son antiquité et par les vicissitudes qu'elle a essuyées, n'est qu'un amas d'ouvrages détachés. La ville est bâtie sur le sommet d'un immense rocher, à la distance d'environ trois cents toises du port, et entourée de remparts

qui, sans être exempts de défauts, ont plus de régularité que ceux de Lérida. La position des fortifications qui l'entourent a quelque chose de bizarre. Quelques-unes se trouvent dans un fond pour battre la rade; d'autres sur des hauteurs pour barrer des passages; *Fuerte Real*, ou *Chemin du Ciel*, comme on l'appelle aujourd'hui, est placé vers le milieu de la descente qui conduit au port; l'*Olivo* est presqu'à la même élévation que la ville; et, comme deux petits redans au nord couronnent encore des collines d'une hauteur différente, Tarragone ressemble à une planète au milieu de ses satellites. A l'exception de Girone il n'y avait pas en Catalogne de place qui fût dans un état plus pitoyable. Le flanc droit du port n'était couvert que par une muraille propre seulement à la fusillade, quoique ce fût une longue ligne parallèle importante à défendre, puisqu'elle touchait d'un côté à la ville et de l'autre à la mer.

On avait abandonné une redoute isolée qui se trouvait placée à l'extrémité de cette ligne sur la plage pour repousser un point d'attaque indiqué par la nature, ainsi que plusieurs autres positions dont nous avons fait mention. Tout ce qui n'avait pas été abondonné ne se trouvait guère dans un meilleur état. C'était moins la faute de l'autorité dont la conduite était si digne d'éloges que la suite inévitable des anciens malheurs qui pesaient encore sur toute l'Espagne. Cette place se trouvait dans un dénuement complet; elle manquait de toute espèce d'approvisionnemens, elle était sans artillerie et n'avait que fort peu de troupes régulières. La milice volontaire en faisait le service. Son zèle et sa valeur semblaient comme partout ailleurs tenir lieu de tout.

Cardone, recommandable par sa position, la difficulté de ses approches et la régularité de ses fortifications, ne l'est pas moins sous le rapport des salines dont elle est la clef. Elle

est bâtie sur une montagne située au centre de la Catalogne. Il faut distinguer la ville du fort. La ville s'élève vers le milieu du penchant de la montagne, et le fort en occupe la sommité; mais aucun ouvrage ne les lie ensemble. Une muraille assez délabrée forme l'enceinte de la ville. Tarragone manquait de tout, tandis que Cardone était là place la mieux pourvue.

URGEL présente trois points de fortifications sur une colline parallèle au front de la ville qui est à demi-portée de canon. On les désigne par les noms de *Citadelle*, *Château* et *Tour de Solsone*. La première au sud a la forme d'un carré, le second dans le centre celle d'un rectangle; la troisième n'est qu'un redan avec un toréon au milieu. Le torrent Balira coule à leur pied et en rend l'accès plus difficile. L'espace qui le sépare du château est occupé par le village de Castel Ciudad. Son aspect donne l'idée d'un géant qui, assis sur

les bords d'une rivière, repose sa tête sur un rocher. Cette place n'était pas dépourvue d'artillerie; mais venant de soutenir un long siège, ses munitions de guerre étaient épuisées. On n'avait pour nourrir le soldat que du poisson salé qu'on s'était procuré à l'aide d'une amende imposée à un agent secret du baron d'Eroles. La garnison n'était pas au complet.

TORTOSE est une place importante par sa position topographique. Elle commande l'embouchure de l'Ebre dans la Méditerranée, et se compose de la ville, du fort et du faubourg, dont la rivière la sépare. Le passage en est défendu par les batteries d'un rempart qui commence à la gauche de la ville, et entoure la place jusqu'au fort qui domine le tout. Ces fortifications n'embrassent qu'une partie de la circonférence de la ville. Le reste du côté opposé au lit de la rivière n'est garanti que par un ancien bastion qui, tantôt s'élève jusqu'au ciel, tantôt s'abaisse jusqu'à la terre.

Les réparations étaient ici comme ailleurs limitées par les moyens dont on disposait. Cette place était loin d'avoir ce qu'il lui fallait d'hommes et de magasins pour sa défense.

Ostalrich domine une route qui peut s'éviter et se découvre si peu à la vue qu'il faut pour ainsi dire le chercher. La place et le village qui lui donne son nom ne forment l'une et l'autre qu'un groupe qui, sous la forme d'une zone verticale, coupe le sommet d'une montagne et descend dans une vallée obscure et retirée. Les réparations dont Ostalrich avait besoin n'étaient pas considérables. L'artillerie était suffisante, les munitions de guerre ne manquaient pas, mais les vivres étaient peu abondantes.

Comme j'ai eu l'occasion de faire mention de Mora-d'Ebro et de Mequinenza, je n'en parlerai point ici, par le motif que ces places n'appartiennent pas à la Catalogne. L'une est sur la frontière de Valence, l'autre sur celle

d'Aragon. Si l'on demande pourquoi, ces deux places étant hors du district militaire de notre corps d'armée, nous nous en sommes occupés, nous répondrons que nous nous en rapportons à ce qu'elles devinrent lorsque nous les eûmes abandonnées.

CHAPITRE III.

Situation de l'armée, habillement, armement. — Etat des finances de la Catalogne et de l'armée.

L'ARMÉE était alors de dix-neuf mille hommes d'infanterie et d'environ douze cents de cavalerie. La moitié des premiers se composait de troupes de ligne; un tiers provenait des contingens ou milice provinciale active; le reste était des troupes légères de l'armée permanente ou de volontaires. Elle comptait aussi plusieurs compagnies d'artillerie et de sapeurs

du génie. Les deux tiers des troupes à cheval appartenaient à l'arme légère. Le reste se composait de dragons et de cuirassiers.

La milice nationale volontaire était un puissant secours sur lequel on ne pouvait pas toujours compter. Quoiqu'il n'y eût pas de sacrifices qu'elle ne fût capable de faire, il y avait des raisons qui ne permettaient pas d'en prétendre davantage. Il était contraire à l'objet de son institution de la mener en campagne. Sans doute des considérations de cette espèce devaient céder à la nécessité, d'autant plus que la constitution était suspendue, depuis que la Catalogne avait été déclarée en état de guerre, et qu'enfin ce qu'on n'avait pas encore fait, rien n'empêchait de le faire. Si la guerre avait suspendu la constitution, la paix devait la remettre en vigueur. La proclamation du général en chef du 1er avril 1823, portait *que la faction était détruite, que les opérations*

avaient cessé. Il ne pouvait pas se mettre en contradiction avec lui-même; mais cette considération n'eût-elle pas existé, la plupart des individus qui composaient la milice nationale étaient des artisans qui avaient déjà fait une année de service extraordinaire. Ils avaient besoin de reprendre leurs travaux, de s'assurer des moyens d'existence. Ils n'avaient pu disposer d'eux-mêmes tant qu'avait duré la guerre civile. Un rayon de liberté venait de luire, il n'était pas juste de vouloir qu'ils continuassent un service qui devait les priver de leur temps et de leurs facultés. Ils auraient cependant consenti encore à ce nouveau sacrifice, mais le général en chef, tout en admirant leur dévoûment, ne pouvait l'exiger. Hors d'état de solder les troupes actives, il ne devait pas chercher à en augmenter le nombre.

La plupart des corps d'infanterie qui composaient notre armée étaient venus en Catalogne

des provinces éloignées; quelques bataillons étaient arrivés de pays diamétralement opposés, et après avoir fait plusieurs mois de guerre; d'autres avaient quitté leur cantonnement croyant qu'ils n'allaient faire qu'une promenade militaire qui ne durerait que quelques jours, et n'avaient apporté aucun des objets les plus indispensables. Toute l'armée enfin avait déjà fait une campagne dans la plus mauvaise saison et dans un pays montagneux. Après cela il ne sera pas difficile de se faire une idée de l'état où était son habillement. Pour entrer dans un détail aussi pénible, il ne faut rien moins que la vérité due à l'histoire, et la justice que nous aimons à rendre à la vertu du soldat espagnol. Un mauvais shako, ou plutôt un bonnet, un vieil habit, une paire de souliers, rarement de cuir, le plus souvent de corde; un sac de toile contenant une chemise déchirée et quelques chiffons pour nettoyer le fusil, voilà ce qui formait l'équi-

page de la plupart d'entre eux. Quelques-uns avaient des capotes; ce n'étaient pas les mieux vêtus, car elles tenaient souvent lieu d'habit et même de chemise. Les gibernes et les bandoulières répondaient au reste de l'équipement. Il n'y avait guère que les compagnies facultatives et quelques bataillons de ligne hors de cet état de misère et de dénuement.

La cavalerie était sur un pied tout différent. Elle avait de l'aisance et même du luxe. On voyait l'artillerie légère dans un état brillant. La plupart des chevaux étaient andalous.

Par une bizarrerie singulière, les armes que la nature du terrein et le genre de guerre propre à la Catalogne rendaient moins nécessaires, étaient celles qui se trouvaient en meilleur état. C'étaient les canons. Les fusils au contraire, vieux, rapiécés, faisaient le désespoir des soldats ainsi que de leurs chefs. Les sabres étaient rares et réservés pour ainsi dire à la seule cavalerie. De toutes les armes de

l'infanterie, la baïonnette était encore celle qui valait le mieux.

Depuis plus d'une année l'administration des finances en Catalogne paraissait établie plutôt pour donner que pour recevoir. La peste de Barcelone avait paralysé le commerce et arrêté la recette des douanes. Ce fléau fut remplacé par un autre non moins fatal pour la perception des impôts, la guerre civile, qui n'avait point cessé ses ravages. Les insurgés avaient érigé en système la dilapidation, et tari les sources de la richesse publique. Malgré cet état de pénurie, les employés des finances, avant et après l'arrivée du général Mina, n'avaient cessé de faire des efforts pour fournir aux besoins des troupes; mais les temps étaient devenus si malheureux qu'ils n'avaient plus de ressource. On avait dépensé les fonds qui provenaient de quelques mandats que l'intendant de l'armée était parvenu à réaliser dans la campagne contre les factieux. Après

avoir payé la troupe, fait des avances à quelques corps, face à des objets de première nécessité, il restait peu de quarante mille écus que le général en chef avait pu réunir dans l'excursion qu'il avait faite à Barcelone. Cependant huit places avaient besoin d'être réparées et approvisionnées; vingt mille hommes devaient être nourris, habillés, armés. Une guerre imminente contre des troupes supérieures en nombre et abondamment pourvues, exigeait de vastes préparatifs.

CHAPITRE IV.

Premières mesures pour résister à l'invasion. — Convocation des chefs politiques à Vich. — Nomination des gouverneurs. — Réorganisation de l'armée. — Conseil de Vich.

Des besoins si pressans exigeaient des mesures promptes. Déjà des ordres avaient été donnés pour mettre en circulation les richesses mortes du pays. On songea à tirer partie de tout, depuis l'argenterie superflue des églises jusqu'aux vieux canons de fer à demi

enterrés et rongés par la rouille. Les chefs politiques de toutes les provinces de la Catalogne furent invités à se rendre sans délai au quartier général à Vich. En même temps, pour vaincre une apathie qui s'emparait de l'administration de Barcelone et qui était très fâcheuse dans les circonstances où l'on se trouvait, le général Rotten fut nommé gouverneur de cette place, et le colonel le Myer le remplaça dans le commandement de sa division. Il est juste de dire qu'une telle apathie paraissait naturelle depuis que le chef de l'armée qui avait été investi du commandement général de cette ville, ne pouvait pas y résider. Le général Mina était à-la-fois capitaine général de Barcelone et général en chef de l'armée. La mesure prise envers Barcelone ne tarda pas à être adoptée pour les autres places de la Catalogne. On confirma la nomination des gouverneurs qui méritaient la confiance. On changea ceux qui pouvaient être plus utiles

dans d'autres emplois. Voici les noms des gouverneurs des places dont nous avons parlé ci-dessus :

Rotten, maréchal-de-camp, à Barcelone.
Santos San Miguel, colonel, à Figuères.
Bellido, maréchal-de-camp, à Lérida.
Perena, colonel, à Tarragone.
Fernandez, colonel, à Cardone.
Vigo, colonel, à Urgel.
Milian, lieutenant-colonel, à Tortose.
Riégo, lieutenant-colonel, à Ostalrich.

Ordre de l'armée d'opération.

Général en chef,

Espoz y Mina, lieutenant général.

Chef d'état-major général,

Zorraquin, maréchal-de-camp.

Commandans de divisions,

1re division, Milans, lieutenant-général.
2e *id.* Manso, maréchal-de-camp.
3e *id.* Myer, colonel.
4e *id.* Gurrea, colonel.

Chefs d'état-major divisionnaires,

1re division, Sarabia, colonel.

2e *id.* Van Halen, lieutenant-colonel.

3e *id.* Vermudez, lieutenant-colonel.

4e *id.* Barbier, lieutenant-colonel.

Administration générale,

Comat, intendant général.

La première division était partagée en deux brigades. L'une était commandée directement par le général Milans, l'autre par le général Lloberas.

Les chefs politiques, accompagnés de deux membres de chaque députation provinciale des quatre départemens de la Catalogne, ne tardèrent pas à arriver. On convoqua de suite le conseil. Mina l'ouvrit avec la dignité d'un homme qui sait s'élever au niveau des circonstances; son langage fut celui d'un caractère prudent, mais sans crainte; intrépide, mais sans témérité. « Les Français, dit-il, vont en-

« trer sur notre territoire. Vos provinces sont-« elles disposées à se défendre? — Oui, géné-« ral. — Eh bien! je le suis à marcher à leur « tête ». Ces mots furent prononcés avec fermeté, quoique sans enthousiasme. Ce n'était pas le temps de se faire illusion ni de s'abandonner à une confiance aveugle. L'entreprise était difficile, la question sérieuse, le danger imminent. Les discours se succèdent. On déplore d'un côté la situation d'une armée dont les victoires sont payées par la misère; de l'autre on plaint la détresse d'un pays qui, après toute espèce de sacrifices pour le triomphe de la constitution, ne sait plus comment faire face aux charges qui lui sont imposées. De toutes parts cependant on est décidé à tout épuiser pour résister à l'invasion. L'honneur du soldat, les droits du citoyen sont également compromis. Il faut les défendre, il faut tenter les derniers efforts. Ces efforts sont décrétés; le général en

chef se charge de faire la guerre, et les représentans des provinces d'assurer les dépenses qu'elle exige.

CHAPITRE V.

Continuation des préparatifs pour la seconde campagne. — Distribution de l'armée. — Force respective de chaque division. — Guérilles attachées à l'armée.

Les chefs politiques ayant promis au général Mina de contribuer aux frais de la guerre jusqu'à concurrence de la somme de 30,000,000 de réaux (7,500,000 francs) et lui ayant même fait sur-le-champ quelque avance, il se hâta de donner la dernière main aux dispositions que jusque-là il n'avait pu qu'ébaucher. Il expédia des ordres pour mettre fin à la langueur que le défaut de moyens apportait à la

réparation et à l'approvisionnement des places. On fit des commandes d'armes et de nouvelles avances aux corps qui n'avaient pas de quoi équiper leurs soldats. On fit en un mot l'emploi le plus judicieux des fonds qu'on était parvenu à se procurer.

Ces dispositions générales arrêtées, on s'occupa de la distribution de l'armée. La composition des garnisons ne laissait pas d'offrir des difficultés. Si on avait donné à chaque place le nombre d'hommes qu'exigeait leur importance, il ne serait pas resté de soldats pour tenir la campagne. On tâcha d'éviter ces extrêmes et de concilier leur défense avec l'existence d'une force que nous distinguerons sous le nom d'armée d'opération.

Force des garnisons.

Places.	Hommes.
Barcelone	4,000
Figuères.	2,500
A reporter . . .	6,500

De l'autre part.	6,500
Tarragone.	2,000
Lérida	1,500
Urgel	1,200
Tortose	1,000
Cardone.	800
Ostalrich.	800
Forces totales dans les places	13,800

Distraction faite de cette quantité du nombre total de l'armée qui était de vingt mille deux cents hommes, il ne restait que six mille quatre cents hommes disponibles qui furent distribués de la manière suivante :

Forces de l'armée d'opération.

	Hommes.
1re division.	2,600
2e *id.*	1,200
3e *id.*	1,200
4e *id.*	1,400
Force totale de l'armée d'opération	6,400

Au premier aperçu il semble bizarre de

donner le nom de divisions à des colonnes qui n'étaient pas en état de former une brigade ni même un régiment; mais l'importance du titre cachait la faiblesse du nombre.

Il y avait encore quelques petites guérilles attachées à l'armée. Les principales étaient celles du comte Linati, capitaine Eroles et capitaine Camprubi. Réunies, elles présentaient dans la première campagne un total de quinze cents hommes. Dans la seconde elles ne dépassèrent jamais cinq cents.

CHAPITRE VI.

Plan de campagne.

On ne tardera pas à connaître par la distribution des troupes que le genre de guerre adopté était non pas tactique, mais bien stratégique ; défensif et non pas offensif. Ce système était digne de la modération qui n'a cessé de caractériser la révolution espagnole. C'est une consolation de pouvoir observer que même les dernières pages de son histoire sont marquées au coin de la philosophie dont elle était l'ouvrage. Puissent nos neveux nous surpasser en

modération comme nous surpassons les générations qui nous ont précédés!

Ceux qui n'envisagent les choses que d'un côté pourraient nous faire beaucoup de questions. Pourquoi adopter la défensive plutôt que l'offensive? Pourquoi conserver huit places dans un pays plus fortifié par la nature que par l'art? Pourquoi une grande partie de l'argent dépensé à les restaurer et approvisionner n'a-t-il pas été employé à augmenter le nombre des volontaires? Pourquoi, au lieu de jeter derrière des murailles les deux tiers de l'armée, n'a-t-on pas porté une masse imposante vers les Pyrénées? Pourquoi enfin, si on voulait conserver les places, n'en a-t-on pas confié la garde à la milice nationale volontaire, et réservé l'armée permanente pour agir partout ailleurs?

L'éloge ou le blâme que mérite la préférence donnée à un genre de guerre sur un autre n'appartient pas au général Mina. Il y

avait une *Junte de défense* établie auprès du gouvernement suprême de la nation; elle dirigeait les opérations des généraux en chef et leur donnait pour règle de ne point s'écarter de leurs instructions, si ce n'est pour des occurrences imprévues et des détails d'exécution. Cette Junte avait ordonné la guerre défensive, le général Mina n'a fait qu'obéir. Il s'approcha quatre fois du territoire français, mais il ne se conduisit jamais de manière à contrevenir aux ordres qu'il avait reçus. La première expédition avait pour but de sonder l'esprit de la frontière; la seconde d'occuper l'attention de l'ennemi, afin d'avoir le temps d'approvisionner les places dans la saison des récoltes, et les deux autres de ralentir sa marche sur Barcelone. D'ailleurs quel autre genre de guerre aurait-on pu adopter? l'offensive? Les troupes espagnoles n'étaient pas assez nombreuses pour entrer sur un pays étranger et attaquer une armée établie sur un pied imposant.

Les peuples de la péninsule avaient fait avec succès pendant des longues années une guerre toute particulière de leur territoire, et devaient tenir à une méthode qui leur avait réussi. Une autre considération encore, c'est qu'il était plus à craindre que l'armée constitutionnelle, une fois sortie de son pays, ne pût plus y rentrer, et que le parti absolutiste fort de l'appui étranger ne lui coupât la retraite. Le genre d'opérations qu'on adopta offrait à la nation le moyen de défendre ses champs, ses maisons, ses remparts et rendait l'armée plus redoutable à l'ennemi qu'elle devait chercher à fatiguer, disséminer et attaquer partiellement.

Le système qu'on avait résolu de suivre demandait donc qu'on conservât les places; pour cela il fallait les pourvoir du nécessaire, et en faisant les dépenses nécessaires pour les places, il n'était pas possible d'en faire pour augmenter l'armée. L'idée d'en confier la défense à la milice volontaire, de préférence à

la troupe de ligne avait ses avantages et ses inconvéniens. L'état des finances, il est vrai, s'était amélioré. On pouvait après le conseil de Vich tenter ce qu'on ne pensait pas même à desirer auparavant. Mais ce même conseil était l'obstacle principal à l'emploi de la milice volontaire dans les places. A l'arrivée du général Mina en Catalogne, plus de trente mille factieux avaient les armes à la main et étaient protégés par une foule de villages. Tous semblaient avoir disparu; mais la plupart ayant été amnistiés étaient rentrés dans leurs foyers où leur malheur excitait l'intérêt de leurs parens et exaltait les passions de leurs amis. Les ressorts secrets dont on s'était servi dès le principe pour insurger cette faction étaient plus que jamais en mouvement, et s'ils avaient d'abord agi si puissamment, n'avait-on pas tout à craindre en voyant tant d'élémens de discorde mis en action? Si le général en chef sortait les milices volontaires des villages,

qui lui répondait de leur tranquillité et des secours qu'il devait en recevoir, suivant les promesses des chefs politiques? Et si cette milice devait rester à la garde des communes, comment pouvait-il en disposer pour l'enfermer dans les places ou l'incorporer à l'armée? Il n'est pas de réponse plus solide et en même temps plus terrible à cette suite de questions, que la marche des Français sur la Catalogne qui commença cinq jours après le conseil de Vich. La rapidité de leur entrée fit échouer ces sages dispositions; elle déjoua tous nos calculs et fixa la fortune.

Aux trente millions de réaux que les chefs politiques avaient promis, le gouvernement de Madrid en avait joint quarante en papier. Or, soixante-dix millions de réaux (17,500,000 fr.), le bon esprit du soldat qui avait l'avantage de se battre dans son propre pays, le patriotisme des habitans et le zèle des autorités pouvaient bien rendre l'évènement

douteux. Si le lecteur est frappé de nos moyens de défense et de la triste fin de la guerre, qu'il considère l'invasion précipitée d'une armée dont jusqu'au jour de son entrée sur notre territoire on nous avait dissimulé les projets d'hostilités. J'ose le dire, telle est la cause de notre défaite. Les chefs politiques ne purent réaliser qu'une très faible partie des sommes qu'ils avaient promises; le papier du gouvernement ne se négociait plus par suite des méfiances qu'avait répandues l'invasion; on fut obligé de battre monnaie en fondant des canons; on dut payer le soldat avec la valeur de ses armes. C'est alors que le général Zorraquin s'écria : *Caigan rayos y esto nos falta!* « Que la foudre tombe, c'est ce qui nous manque! »

CHAPITRE VII.

Mort de l'évêque de Vich.

Après la mésintelligence qui éclata à Adrall entre le général en chef et l'auditeur de guerre, le procès de monseigneur Strauch fut renvoyé à Barcelone pour être jugé devant un autre magistrat. Celui-ci, qui joignait à un talent distingué une activité extraordinaire, prit à cœur cette affaire, revit tous les actes de la procédure, examina les lois, et, d'après les pouvoirs qu'il avait reçus du général en chef, il crut

devoir prononcer une sentence définitive. Rien cependant n'avait encore transpiré dans le public, lorsque la nouvelle certaine de l'entrée des Français fut répandue à Barcelone. Alors la joie disparaît de ses murs, et une dangereuse exaltation anime les habitans. Passant de l'oubli de soi-même au souvenir du passé et à la crainte de l'avenir, les patriotes prennent l'alarme et débordent les limites d'une indignation généreuse. Sans égard pour les prérogatives de la justice, méconnaissant les titres que le malheur et le caractère de la personne qui excitait leur vengeance avaient à leur considération, plusieurs des plus puissans, et même des plus éclairés, se réunissent en comité secret et demandent la mort de l'évêque de Vich. Ils commencent leurs débats par blâmer l'indolence des fonctionnaires publics comme un présage sinistre pour la guerre qui allait recommencer. « Comment, disaient-« ils, pouvons-nous affronter avec confiance

« un ennemi étranger, si ceux qui l'ont ap-
« pelé restent derrière nous et menacent de
« survivre à ceux qui les ont accusés, jugés et
« condamnés? Que les traîtres à la patrie pé-
« rissent, ou bien les autorités sont complices
« de leurs crimes! — L'évêque de Vich doit
« mourir, s'écria un d'entre eux; l'évêque
« de Vich doit mourir, » répéta toute l'assemblée. La nuit était avancée. On envoie néanmoins chercher le chef politique qui, enveloppé de son manteau, une lanterne à la main, ne tarde pas d'arriver. On ne lui donna pas le temps de franchir le seuil de la salle qu'on lui adressa ces paroles : « Général, vous ne venez
« pas ici pour commander, mais pour obéir.
« La patrie exige que le soleil de demain soit
« le dernier pour l'évêque de Vich ». La raison n'a point d'accès auprès d'esprits irrités; la violence du moment rend toute résistance inutile. L'ordre fatal fut donné la nuit même. Le lendemain l'évêque fut mis dans une voi-

ture et conduit sur la grande route de Tarragone par un piquet d'infanterie : on le fit descendre dans un lieu solitaire où il fut exécuté.

CHAPITRE VIII.

OPÉRATIONS MILITAIRES DEPUIS LE 13 AVRIL 1823 JUSQU'AU 6 DE MAI.

Premier mouvement des Français sur la Cerdagne. — Départ du général Mina de Vich. — Entrée du maréchal Moncey. — Anecdotes.

Les destinées de l'Espagne étaient au moment de s'accomplir. Les ministres de Louis XVIII firent entendre à la tribune française qu'il fallait aller défendre la charte sur

les bords du Rhin, ou traverser les Pyrénées pour aller attaquer la constitution espagnole. Comme il vaut mieux dicter des lois que d'en recevoir, ils s'arrêtèrent au dernier parti. Mais ce ne fut ni celui de la prudence ni celui de la sagesse. Cette conquête qui du reste coûtera cher à la France devait plonger l'Espagne dans une suite de malheurs.

Le maréchal Moncey fut chargé d'envahir la Catalogne à la tête de vingt mille hommes d'infanterie, deux mille cinq cents de cavalerie et sept mille de troupes auxiliaires. Il se mit en campagne le 13 avril 1823. Une forte division passa le Tec, aux Guinguettes, et occupa la Cerdagne espagnole. Le général Mina n'en fut pas plus tôt informé par la garnison de Puycerda qui trop faible pour hasarder un combat s'était repliée sur Vich, qu'il se dirigea sur Ripoll avec cinq cents hommes. Il donna ordre à la quatrième division qui était partie pour le siège de Mequinenza de reve-

nir sur ses pas et de le rejoindre sans délai. Il ne resta à Vich qu'un escadron de cavalerie sous les ordres du capitaine Mendivil qui remplissait les fonctions de gouverneur, et quelques compagnies de milice du pays.

Notre départ de Vich fut pour nous comme un éclair qui, perçant à travers les évènemens les plus problématiques de la campagne, porta une lumière funeste sur la fin qui nous était réservée. Privé de toute ressource par le temps qui lui manque, menacé par une faction qui se réveille de toutes parts, obligé de lutter contre des calamités de toute espèce, le général en chef fait sortir de Vich l'état-major armé de lances comme de simples soldats.

A Ripoll nous trouvâmes quelques pelotons de milices provinciales et la guérille du comte Linati qui avaient déjà rencontré l'ennemi. Nous y fûmes rejoints par la troisième division, et nous poursuivîmes notre marche sur Olot.

En même temps le chef d'état-major général fit une excursion à Campredon pour recueillir toutes les troupes qui se trouvaient dans cette direction.

Le 18 les Français continuèrent leur mouvement. Le maréchal Moncey avec le gros de son armée entra par le Pertus et s'arrêta à la Junquière. Le reste parut peu de temps après sur les hauteurs de San Llorens, de la Muga. Ce serait une supposition gratuite de dire que le maréchal mit un intervalle de quatre jours entre l'occupation de Puycerda et sa marche sur la Junquière, qui sont les deux extrémités de la frontière de Catalogne, pour observer si le général Mina en se proposant d'arrêter les premiers progrès de ses troupes, lui aurait laissé libre le chemin de Barcelone. Toutefois, il est probable qu'il le fit dans l'intention de diviser l'attention et les forces de l'ennemi. Le 19 les troupes de la Junquière descendirent à

Pons dels Molins, à l'Ospitalet et autres petits endroits des environs. Le 20 suivant elles s'étendirent sur les bords du Llobregat vers Peralada et Castellon d'Ampurias. Le 21 elles ne firent aucun mouvement. Le 22 il y en eut en général sur toute la ligne, se dirigeant par colonnes sur les villages de la circonférence de Figuères qui depuis ce jour-là resta bloquée. Avant la nuit le maréchal somma le commandant au nom de Ferdinand VII. La dignité de la réponse égala la singularité de la demande.

Le général Milans qui ne pouvait en aucune manière attendre l'ennemi dans sa position, évacua la ville de Figuères le 19 en se repliant sur Lladó. Le 20 il se porta en avant sur les hauteurs de l'Estella. La matinée suivante, ayant découvert un camp français et une colonne d'auxiliaires sur celles de San Llorens de la Muga, il pensa à s'assurer de Besalu dont la perte lui aurait intercepté la communication

avec le quartier général. Comme il manquait de détails sur le plan de la campagne, une entrevue avec le général en chef devenait nécessaire. Le même jour il entra dans cette ville et s'y arrêta près d'une semaine.

Le général Zorraquin et le colonel Gurrea arrivèrent presqu'en même temps à Olot. La troisième division fut alors envoyée à Tortellá pour seconder les mouvemens de la première, et le général Mina passa à Castel-Fullit del Fluviá avec la quatrième.

La deuxième division continua cette campagne dans la même province et presque avec les mêmes instructions que dans la précédente. Elle maintenait en respect le camp de Tarragone, veillait sur les frontières d'Aragon et de Valence, et gardait les derrières de l'armée dont elle composait la réserve.

Instruit que les Français avançaient sur les collines de Crispia vers Besalu, le général en chef, après avoir passé le Fluviá, alla camper

au milieu de la première et de la troisième divisions. Une telle position ne tarda pas à être condamnée par la prudence. La division de Cerdagne dont l'action était lente dans le principe, venait de faire des progrès rapides et s'étendait déjà jusqu'à Rivas et Ripoll. Castel-Fullit (1) était exposé à un coup de main qui aurait pu nous être fatal. Comme c'était la seule issue qui nous restait, vers la nuit nous reprîmes cette position.

Le retour du général Mina à Castel-Fullit obligea le général Milans à porter son camp sur la colline qui domine Besalu.

La troisième division, ne pouvant pas rester seule dans la plaine, sortit de Tortellá et alla occuper une autre colline à côté de la première division.

La concentration de nos troupes, la lenteur

(1) Il ne faut pas le confondre avec celui de la campagne précédente.

dé nos mouvemens, la rivière qui nous protégeait, les positions que nous occupions, tout faisait croire à l'ennemi que nous l'attendions. C'était précisément ce que nous desirions lui persuader. Lorsque son attention fut bien arrêtée sur ce point, et qu'il nous pressait de toutes parts, chacune de nos divisions, prenant des chemins différens, disparut aussitôt.

C'est bien par de tels stratagèmes que se signalèrent souvent de grands capitaines qui, sans répandre du sang, savaient gagner des batailles, et sans donner des batailles savaient fixer la victoire. Mais les circonstances n'étaient pas les mêmes, et nous ne pouvions attendre les mêmes résultats.

Nous ne saurions passer sous silence le sort d'honorables officiers de la première division, qui avaient le malheur d'appartenir à un bataillon de milice provinciale, composé de recrues très mal équipées et sans instruction; ce bataillon fut renvoyé dans l'intérieur et

les officiers forcés de le suivre, furent obligés d'abandonner l'armée. La pâleur qui se peignait sur le visage de ces infortunés à leur passage à Castel-Fullit, sera toujours présente à notre esprit : ce n'était point la pâleur de la crainte.

Lorsque nous partîmes de Castel-Fullit le 2 mai, nous étions au milieu de l'ennemi. Une colonne était entrée à Olot, une autre à Tortellá. A droite et à gauche les Français n'étaient plus éloignés que de deux heures, et des deux côtés ils étaient supérieurs en nombre.

Dans un état de détresse tout sert de consolation. C'est peut-être par ce motif que nous éprouvâmes un instant de joie en abandonnant le camp de Castel-Fullit. Le temps était horrible depuis quelques jours. Le général en chef se place à côté de la route pour voir défiler sa troupe : le soleil se montre tout-à-coup; les soldats portent les yeux sur le général; une émotion soudaine les saisit. Chacun le salue,

chacun le désigne par les noms les plus familiers et les plus tendres. Ainsi que dans des circonstances semblables un grand capitaine ne dédaignait pas d'être appelé *le petit caporal*, le général Mina trouvait le synonyme des noms les plus flatteurs dans celui d'*el-tio-Francisco.*

Après quelques heures de chemin, soit ignorance, soit intention de la part des guides, la tête de la colonne s'égara et prit une direction qui, la conduisant à Olot, nous exposait à un danger imminent. Le général dont l'œil était partout s'aperçut de la méprise et il n'en fut pas victime.

Nous fîmes halte au milieu de la journée et fûmes témoins d'une scène amusante pour les uns, pénible pour les autres et pourtant généralement approuvée. Le général en chef à qui les ruses de guerre les plus subtiles étaient familières, était l'ennemi irréconciliable des vagabonds qui suivaient l'armée. Pour

n'en laisser échapper aucun, il avait indistinctement défendu aux femmes de paraître dans les corps. Quelques-unes avaient transgressé cet ordre; des grenadiers s'en emparent aussitôt, les conduisent au milieu du camp, et là, à la vue de tout le monde, ils leur appliquent la correction dont les maîtres d'école punissaient autrefois l'indocilité de leurs disciples. Cette scène dont la plupart ne virent que le côté plaisant avait aussi son côté sérieux.

Dans la guerre rien n'est plus à craindre que l'espionnage. Il faut en éviter toutes les occasions. Qui pourrait répondre de la discrétion de femmes sans éducation, qui, ayant la liberté de se promener jour et nuit dans un camp, peuvent passer avec la même facilité dans celui de l'ennemi? Nous devons dire cependant que parmi ces femmes qui, sortant de la condition que leur a assignée la nature, bravent comme l'homme les périls de la guer-

re, il s'en trouve qui sont d'une conduite irréprochable et capables de vertus touchantes.

Au coucher du soleil nous atteignîmes le sommet du Grau, et poussant plus avant sur le Coll-sa-Cabra, nous fûmes camper à une bonne heure de distance de la Venta. La troisième division arriva bientôt après et prit position à côté de ce dernier endroit.

L'espace où campe une poignée d'hommes n'est assurément pas fort étendu ; il l'est assez cependant pour présenter quelquefois la plus étrange variété de mœurs et de caractères. Il réunit souvent la civilisation et la barbarie, la magnanimité et l'abjection. Un pâtre nous accueillait avec l'agreste franchise des montagnes, d'autres traquaient nos soldats à quelques pas plus loin. Un poste avancé découvrit en rentrant des traces de sang près d'un fossé. L'officier fit faire halte à sa troupe pour en rechercher l'origine, mais ayant vu la peau d'un mouton fraîchement écorché, il passa

outre et ne s'en occupa plus. Les soldats qui desiraient avoir cette peau, n'eurent pas plus tôt déposé leurs armes qu'ils retournèrent au lieu où ils l'avaient aperçue, mais ils ne tardèrent pas à reconnaître qu'elle voilait un crime. Ils trouvèrent un de leurs camarades qui gisait dans la vase avec sa baïonnette au cou. Sans doute ce n'était pas l'espoir du gain qui avait armé la main des assassins; dans un lieu solitaire, au bord d'un fossé, sur les limites d'un camp, il n'y a que le bras du fanatisme qui ait pu se lever sur le cœur d'un guerrier. Est-ce là, chrétiens, la religion de Jésus?

Pendant que près de nous se commettait ce meurtre, l'épouse d'un honnête montagnard dans le voisinage duquel nous étions établis, distribuait avec une grâce infinie et du meilleur cœur, tout ce qui pouvait plaire aux soldats, sans en exiger d'autre récompense que le plaisir de parler au général Mina. Il la reçut

dans son camp au milieu de ses officiers. Jamais le cœur d'une Catalane ne tressaillit de plus de joie en voyant dans Mina la gloire et la liberté de sa patrie.

Le même jour que nous partîmes de Castel-Fullit, le général Milans se dirigea vers Mieras. Une colonne ennemie se portant sur Bañoles tenta de la couper; mais il sut déjouer ses projets. La musique d'un régiment qui cherchait à s'introduire dans la place de Figuères avec un petit détachement ne fut pas si heureuse. Elle tomba dans les mains de l'ennemi et alla exécuter des symphonies en France. Quelques troupes de la première division avaient eu la veille un petit engagement avec une nombreuse colonne de cavalerie qui s'était approchée de nos avant-postes à portée de pistolet. Si le maréchal Moncey l'avait chargée de s'assurer si elle trouverait ou non de la résistance, elle lui reporta une réponse qui n'était pas équivoque. S'il le fit pour don-

ner l'initiative au général Milans et nous laisser la satisfaction d'ouvrir le feu de la campagne, la courtoisie était chevaleresque et digne des temps de Fontenoy. Milans se mit en route pour Santa Coloma de Farnès. Pendant ce temps les ennemis occupèrent Girone.

CHAPITRE IX.

Affaire de Montesquieu. — Patriotisme des habitans de San Quirse.

Le 5 mai, avant le lever du soleil, Mina qui occupait encore Coll-Sa-Cabra mit en mouvement la troisième division et lui fit prendre une direction tout-à-fait opposée à celle qu'il avait le projet de prendre. Il feignit de la suivre, et puis tout-à-coup revenant sur ses pas, il se porta à San Quirse où il avait dessein d'attaquer Romagosa qui occupait avec deux bataillons insurgés et un bataillon français les hauteurs de Montesquieu. Arrivé à quelque dis-

tance des positions qu'il voulait enlever, Mina embusqua sa troupe derrière une colline, n'en laissant qu'une faible portion à la vue de l'ennemi. Afin de déjouer les manœuvres ordinaires des insurgés, il leur détacha une vieille femme qui devait les tromper par de faux renseignemens. Voyant qu'ils tenaient ferme, il lâcha sur leurs flancs la guérille du comte Linati. Lorsqu'il s'aperçut que l'action s'échauffait, il partit avec le corps de l'état-major, ses ordonnances et un bataillon d'infanterie légère. Arrivé à Montesquieu, il gagna une hauteur à la gauche du village d'où il pouvait diriger le combat, tandis que le chef de l'état-major général poussait sur la droite pour le présenter. Montesquieu était derrière nous, et nous avions en face les ennemis formés en bataille par échelons. Les sentinelles avancées, après avoir fait feu, s'étaient déjà repliées sur leurs postes, et les postes sur leurs corps, lorsque le général Zorraquin fit croiser la baïonnette

au bataillon de troupes légères, et fondit sur l'ennemi à la tête de l'état-major. Il heurte le premier échelon qui devait ouvrir le passage pour cerner les autres, en reçoit une décharge à bout portant, l'enfonce et marche au suivant composé d'insurgés. Celui-ci le reçoit par un feu de file qui aurait pu nous être bien nuisible, s'il eût été mieux dirigé. La qualité du terrein nous était défavorable. Nous étions obligés de ralentir la marche de nos chevaux et de faire mille détours. A la fin cependant nous arrivâmes à sa hauteur; il se débanda aussitôt et se jetant à droite et à gauche, entraîna tout dans sa fuite. Le bataillon léger les poursuivit pendant long-temps. Romagosa se retira le même soir à Ripoll avec peu de monde; ceux qui se dispersèrent dans la montagne ne le rejoignirent que le lendemain.

A notre arrivée à San Quirse, nous avions trouvé les habitans tout-à-fait disposés à nous

accueillir. Les femmes charmées de revoir les troupes constitutionnelles, en témoignaient une si grande satisfaction qu'elles dansaient avec nos soldats à la vue de l'ennemi. Après le succès de nos armes leur joie n'avait plus de bornes. Vers la nuit, il fallut quitter tous ces braves gens pour aller courir de nouveaux dangers.

CHAPITRE X.

DEPUIS LE 5 JUSQU'AU 15 MAI.

Mouvemens de la première division. — Position de l'ennemi. — Anecdotes de Vallfogone. — Aspect mélancolique de Ripoll. — Prise de Berga.

La première division, chargée, comme la plus nombreuse, de couvrir Barcelone, était toujours vivement pressée par l'ennemi. Le 5 mai, quittant Santa Coloma de Farnès, elle passa à Ostalrich, campa au pied du châ-

teau et se remit en marche le lendemain pour se porter sur San Celoni où elle séjourna jusqu'au 11. Dans cet intervalle un détachement parti d'Ostalrich pour escorter des fonds qui lui étaient destinés, tomba dans une embuscade d'insurgés, perdit son capitaine, mais réussit à sauver la caisse.

Pendant que le général Milans était à San Celoni, les troupes qui le poursuivaient prirent possession de Turdera et de Santa Coloma. La position générale des ennemis formait ainsi une diagonale qui, partant de la frontière du côté de Puycerda, s'étendait jusqu'à la mer tout près de Mataró et interceptait nos communications avec la province de Girone. Figuères restait isolée; mais le général Mina ne la perdait pas de vue.

Passant au milieu des troupes de Ripoll et d'Olot il parut le 6 au soir dans le voisinage de Vallfogone. Son arrivée si peu attendue dans cet endroit, donna lieu à une scène tout-

à-fait comique que nous rapporterons, sans entendre néanmoins insulter au malheur.

Vallfogone avait fourni une compagnie d'insurgés qui s'était déjà fait remarquer par ses désordres dans la première campagne. Chassée du territoire espagnol avec les autres, elle y rentra au moment de l'invasion. Le capitaine et le sous-lieutenant de cette compagnie se promenaient dans un pré qui donnait sur la route à un demi-mille du village, lorsque l'avant-garde de notre division se présente devant eux. A la vue de deux hommes armés, l'officier qui la commandait ordonne de faire halte. Le *qui vive* donné par le lieutenant-colonel Capell et la réponse *home, no os espanteu que tot som uns* (1) se confondirent. La proximité de l'étape et le besoin de s'arrêter pour attendre le reste de la division qui se trouvait un peu éloignée, inspirent

(1) Ne craignez rien, nous sommes des vôtres.

à Capell, qui était aussi catalan, l'idée de se servir de cette équivoque. Le dialogue le plus curieux ne tarde pas à s'engager. Les deux insurgés répondent d'un ton si sérieux aux questions de Capell, que les soldats se retiennent pour ne pas rire. La chose cependant est poussée si loin qu'ils éclatent. La gaîté à laquelle ils se laissèrent aller fut si bruyante que le général Zorraquin accourut au galop pour en connaître le motif. *Tenems aqui dos dels nostres* (1), lui dit Capell. « Bon! bon! qu'ils suivent ma cavalerie avec l'avant-garde. » Comme il était presque nuit, le général Zorraquin, pour ne pas donner de soupçons, se dirige très lentement vers le village. Les cris de *Vive le roi absolu!* retentissent aussitôt. On se presse, on se réjouit, on illumine de tous côtés. La cavalerie n'a pas plus tôt pris possession du village qu'elle se divise,

(1) Nous avons ici deux des nôtres.

se rend maîtresse des portes et occupe toutes les issues par lesquelles les factieux peuvent s'échapper. L'un d'entre eux reconnaît enfin la méprise. « Nous sommes perdus »! s'écrie-t-il. A ce cri les acclamations cessent, les lumières sont éteintes, les portes barricadées; tout devient frayeur, silence, obscurité. L'infanterie arrive sur ces entrefaites. Elle relève la cavalerie qui se met sur les traces d'un poste avancé qui avait cherché son salut dans la fuite. La nuit rendit ses recherches inutiles. A son retour, trouvant l'infanterie déjà campée, elle s'établit auprès de ses bivouacs. A la pointe du jour le général en chef ordonne de faire une perquisition dans les maisons et d'arrêter les factieux. On fit des recherches, mais on ne trouva pas ce qu'on cherchait. Ceux qui le jour précédent déchiraient leur patrie n'étaient plus que de paisibles citoyens. Comment d'ailleurs distinguer les bons des méchans dans un village où *tot son*

uns? Cependant des lambeaux sont suspendus au haut d'un grenier dans la maison du bailli. Les soldats imaginent de les détacher; ils développent un espèce d'oriflamme au milieu duquel est tracé en gros caractère : *Vive Anton Coll!* Cette découverte les anime; ils redoublent de soin et trouvent un second drapeau de même grandeur, mais de couleur différente. Ils les portent l'un et l'autre au général en chef. Les deux baillis sont aussitôt saisis, jugés, condamnés comme complices des excès de la compagnie de Vallfogone dont les deux officiers avaient déjà été fusillés.

Nous voyions avec peine cette exécution; nous déplorions la perte de deux fonctionnaires qui avaient compromis leur vie pour des intérêts qui n'étaient pas les leurs; mais le second bailli se chargea d'adoucir nos regrets. Il était à genoux et la troupe s'apprêtait; tout-à-coup il change d'attitude, rassemble ses forces, s'élance dans un ravin, et gagne la campagne.

Le piquet et les sentinelles font feu sur lui, mais inutilement.

Le curé était aussi ardent que les baillis contre l'ordre de choses établi. Le général l'emmena avec la division; mais quelques gratifications qu'il donna pour subvenir au besoin de la troupe, lui fit rendre presque aussitôt la liberté.

Vers midi, le général en chef, instruit que les troupes de Ripoll et d'Olot avançaient sur Vallfogone, se dirigea vers San Juan de las Abadessas. La montagne qui sépare ces deux villages n'était pas praticable pour la cavalerie. Néanmoins Mina l'avait ordonné : elle fut traversée !

Nous restâmes en position toute la journée du 8, et à minuit nous reprîmes le chemin de Ripoll. Cette marche hardie trompa Romagosa qui s'était porté sur Vallfogone, et les troupes d'Olot qui venaient nous chercher à San Juan de las Abadessas. Il est impossible de rendre

l'effet que les troupes constitutionnelles produisirent sur les habitans de Ripoll, et celui que Ripoll fit sur les constitutionnels. Il n'y avait pas un mois que nous l'avions laissé et nous pouvions à peine le reconnaître. Les inscriptions patriotiques qu'on lisait sur les portes de la ville, les noms illustres qui en désignaient les rues, les emblèmes qui décoraient les places, tout avait disparu; les maisons des bons citoyens étaient désertes, les dignes personnes qui les habitaient erraient dans les montagnes. Le peu d'habitans qui osaient se montrer portaient sur leurs visages la terreur que les excès dont ils s'étaient rendus coupables leur inspiraient à eux-mêmes; Mina les abandonna à leurs remords.

Nous campâmes le même jour à Borrodá, et repartant le 10 nous nous portâmes sur Berga.

Gep-dels-Estanys qui s'en disait le roi avait pris ses mesures pour interdire au général Mina l'entrée de son territoire. La limite en était

marquée par un pont qui était assez grotesquement barricadé. Les troupes qui devaient le défendre étaient parsemées au milieu d'un amas de rochers qui se commandent, et forment une espèce d'amphithéâtre dont l'approche n'est pas sans difficulté. L'avant-garde met le feu à l'échafaudage, et la barrière de l'empire de Gep-dels-Estanys est forcée. Les positions de l'intérieur furent emportées avec la même facilité que celles de la frontière. La capitale même n'essaya pas de nous arrêter et nous ouvrit pacifiquement ses portes.

Enigme incompréhensible! des Catalans jaloux, des insurgés qui traitent le libéralisme de libertinage laissent leurs filles et leurs épouses dans nos mains. Berga ne renfermait pas un homme à qui nous pussions confier la plus légère magistrature. On fut même sur le point de nommer une *alcaldesse* afin de réprimer la moindre insulte qu'on pourrait faire

aux femmes. Mais le respect qu'elles inspirent naturellement et particulièrement dans de telles circonstances fut suffisant ; on n'eut besoin d'instituer aucune espèce d'autorité. La division campa à la sortie de la ville; le soldat entrait librement dans ses murs; cependant il n'y eut, pendant vingt heures que dura l'occupation, que protection d'un côté, que reconnaissance de l'autre.

L'armée du maréchal Moncey ne fut pas la seule qui porta la guerre en Catalogne. Tandis que ses troupes fixaient toute notre attention, notre division d'arrière-garde, celle en qui nous avions placé toute notre confiance pour l'organisation de nouvelles troupes, l'exécution des ordres administratifs et la sûreté de nos dernières ressources, était menacée par une forte division de l'armée d'Aragon. Celle-ci qui occupa Fraga au commencement de mai, avait déjà porté, le 9, son avant-garde à peu de distance de Lérida. Ce mou-

vement entraîna l'évacuation, ou pour mieux dire, la perte immédiate de Mora-d'Ebro. Le général Manso se vit obligé de concentrer ses forces, considérant comme perdu tout point éloigné qui n'était pas en état de faire une longue résistance. L'abandon de Mora, quelque funeste qu'il fût, n'avait rien que la situation des choses ne justifiât. Mais ce qui était blâmable, ce qui n'admettait pas d'excuse, c'était d'avoir évacué le fort sans le démolir. Les insurgés s'en emparèrent aussitôt et y formèrent un établissement dont il ne fut plus possible de les chasser.

CHAPITRE XI.

DEPUIS LE 10 JUSQU'AU 14 MAI.

Position de la première division. — Entrée du général en chef à Cardone; blessure et remplacement du commandant de la troisième division.—Anecdote de San-Llorens-dels-Piteus.

Le général Milans se porta de San Celoni sur San Feliú del Pinó et fit passer la brigade Lloberas à Casa-Campan, point intermédiaire

entre San Celoni et Mataró. Ce double mouvement réussit, et la division garda jusqu'au 16 les positions qu'elle avait prises. De son côté le général Mina se rendit à Cardone où il séjourna également jusqu'au 14. Nous trouvâmes dans cette place le colonel Myer qui venait d'avoir un engagement avec les insurgés. Atteint d'un coup de feu, il avait été obligé de remettre sa division au colonel Miranda qui suivait les opérations.

Le général en chef avait destiné six mille écus à l'approvisionnement et aux réparations d'Urgel. Le comte Linati fut chargé de les conduire dans la place. La chaîne des montagnes qui la sépare de Cardone était de nouveau en proie à la révolte. Il eût fallu pour assurer le convoi une nombreuse escorte, et l'on était hors d'état de la fournir. L'audace y suppléa. Le comte Linati se mit en route le 13 vers le soir, et arriva le lendemain dans la matinée à la vue de San-Llorens-dels-Piteus.

Loin de s'effrayer de ce périlleux voisinage, il imagina d'en tirer parti. Il se présenta comme un chef d'insurgés. Sa position donnait du poids à ses paroles. Il n'était pas probable qu'un constitutionnel se fût hasardé avec aussi peu de monde au milieu des montagnes où il se trouvait; on crut à la qualité qu'il avait prise; on accueillit sa troupe aux cris accoutumés; on la fit rafraîchir, on lui prodigua tous les secours dont elle avait besoin; un grand nombre de ces absolutistes voulurent même l'accompagner; les uns offrirent à Linati de l'escorter, de se faire relever de village en village; les autres de le suivre partout et de rester à ses ordres. Six se joignirent à sa colonne et pendant la marche entretenaient nos soldats des exploits qui avaient signalé leur courage. Chacun se vantait d'avoir tué plusieurs constitutionnels avant l'incendie de leur village par le général Rotten.

L'un d'eux avait en effet son fusil teint de

sang et montrait avec une barbare complaisance la manière dont il s'en était servi pour insulter le corps d'un milicien qu'il avait abattu. La nature de ses récits et le témoignage de ses complices ne laissaient plus aucun doute sur son crime; Linati le fit passer par les armes et entra dans Urgel.

CHAPITRE XII.

DEPUIS LE 14 MAI JUSQU'AU COMMENCEMENT DE JUIN.

Marches du général Mina. — Combat de Castel Tersol. — Attaque de Vich. — Mort du général Zorraquin. — Note biographique sur cet officier.

Après avoir séjourné trois jours à Cardone, Mina se remit en campagne: afin de rendre sa troupe plus leste et ses mouvemens plus rapides, il fit laisser aux soldats leur bagage. En les voyant sortir, on ne soupçonnait pas les

privations, les souffrances qui les attendaient. Le général en chef se dirigea d'abord sur Sellent. De là, tournant dans les montagnes, il poussa dans une direction, se jeta dans une autre, et tint plusieurs jours la campagne au milieu des ennemis. Mais voyons pendant qu'il se rend invisible ce qui se passe sur les autres points.

Le général Milans continuant à s'approcher de Barcelone prit position le 16 à Moncada. A peine arrivé dans cette place, il chargea le général Lloberas d'aller avec quinze cents hommes s'emparer du village et des hauteurs de Castel Tersol. Il ne les a pas si tôt occupés que les Français, au nombre de quatre mille cinq cents hommes, se présentent pour les lui disputer. Ils marchent sur lui tandis qu'ils jettent sur ses derrières cinq cents insurgés qui appuient leur mouvement.

L'action s'engage, les premiers ouvrent un feu terrible, les seconds se répandent dans la

campagne, tournent et fatiguent les troupes constitutionnelles. Le nombre l'emporte enfin. Après une heure de résistance le village est enlevé, et les troupes qui le défendent obligées de se mettre en retraite. Les Français les suivent sur trois colonnes. Lloberas résiste dans ses positions, mais bientôt il n'a plus aucune chance de succès. Sans cesse menacé par les colonnes qui se présentent sur ses flancs, obligé de contenir celle qui l'attaque de front, il ne lui reste d'autre ressource que de tâcher de vendre chèrement aux ennemis une victoire à laquelle il ne pouvait pas prétendre.

Il fit sa retraite par échelons, disputa chaque tertre, défendit chaque défilé, en sorte que le feu qui avait commencé à onze heures du matin à l'entrée de Castel Tersol, ne se termina que le soir à celle de San Feliú del Pinó. Les constitutionnels eurent environ cent hommes hors de combat; les ennemis en perdirent davantage.

Dans la nuit Lloberas rejoignit le général Milans à Moncada, petite ville à deux heures de Barcelone. La première division se maintint autour de cette place jusqu'au 6 de juillet, époque à laquelle les Français occupaient déjà Mataró, Carpès et Granollers.

La troisième division suivait tantôt les mouvemens de la première, tantôt ceux de la quatrième.

Le général en chef, présumant qu'à l'aide des marches, des contre-marches qu'il n'avait cessé de faire, il avait donné le change à l'ennemi et lui avait dérobé sa véritable position, résolut de profiter de l'indécision où il devait être pour frapper un coup vigoureux.

Un convoi de vivres considérable était arrivé à Vich; il projeta de s'en emparer. Il sortit de son camp à l'entrée de la nuit, faisant, suivant l'usage, prendre à sa troupe une fausse direction. Au bout de quelques heures il rebroussa chemin, se dirigea sur le point qu'il voulait

véritablement atteindre. Cette manœuvre ne réussit qu'imparfaitement. Elle semblait présager la triste fin de l'expédition.

Les corps s'étaient égarés; la nuit, le terrein, tout avait concouru à retarder la marche. A force de patience nous parvînmes à nous rallier vers minuit. Après une courte halte, nous reprîmes le mouvement et arrivâmes à la vue d'un avant-poste de la garnison de Vich que le soleil n'était pas encore sur l'horizon. Un aide-de-camp du commandant général Gurrea, le lieutenant Rivas, partit au galop avec un peloton de cavalerie pour le couper. Mais il n'a pas lancé sa troupe qu'il est accueilli par une fusillade meurtrière. Son cheval tombe mort, sa suite est criblée de balles, lui-même reçoit deux coups de feu. La décharge faite, le poste se met en retraite; il gagne une colline isolée et se rallie à un détachement nombreux qui la couronnait. Déjà l'alarme est répandue dans la ville, la générale se fait en-

tendre de toutes parts. L'escadron attaché à notre division veut profiter de ce moment de trouble; il s'avance vivement, arrive à la porte; mais le commandant qui a déjà franchi la barrière tombe percé de coups; la troupe est obligée de faire demi-tour. La surprise alors change en attaque; il n'y avait plus à attendre que des malheurs. Une circonstance particulière contribua à rendre le succès invraisemblable. Nos troupes avaient abandonné Vich sans en détruire les défenses; les murailles de la ville étaient encore debout; le courage l'emporta néanmoins sur la prudence; on résolut de donner l'assaut. Gurrea marche à la colline où s'était rallié l'avant-poste ennemi; le brave capitaine Ruiz de Gusman l'enlève et force ses défenseurs à se retirer en désordre. Des piquets de cavalerie se portent par toutes les directions sur les avenues qui conduisent à la place. Les compagnies légères se distribuent sur les deux ailes

de la ligne d'attaque. Les troupes destinées à donner l'escalade sont formées en petites colonnes sur la seconde ligne. Celles qui constituent la réserve attendent hors de portée le moment d'agir. Cette disposition qui appartenait au chef d'état-major général était vicieuse; c'était peut-être la première méprise qu'il commettait de toute la guerre : ce fut aussi la dernière!

Nos troupes sont encore l'arme au bras; cependant le feu sort de tous côtés; paysans, moines, femmes, tout est soldat, tout nous envoie la mort. Une poignée de sapeurs avec lesquels le général Zorraquin cherche à ouvrir une brèche pour pénétrer dans la ville est la seule troupe qui agisse sur notre ligne. Cette inaction ne pouvait durer : elle finit avec celui qui l'avait prescrite. Zorraquin se sent blessé à mort ; il ne tombe pas, il s'asseoit et envoie avec son calme accoutumé prévenir le général en chef de songer qu'il était seul. Mina qui souffrait

de voir une action si mal engagée, ne put contenir son dépit en apprenant cette triste nouvelle : « Il le mérite, s'écria-t-il, en frappant du pied ». Et en même temps il donna des ordres pour le sauver. L'endroit où il avait été atteint était dominé par le feu de l'ennemi (1); on fut obligé de le mettre dans un drap et de le traîner au milieu des blés. Aussitôt qu'il fut en sûreté, le général en chef ordonna la retraite. Il rassembla l'infanterie sur un petit plateau, forma la cavalerie devant elle, et se dirigea sur une colline éloignée d'une demi-lieue de la place. Parvenu sur la hauteur, il fit une halte pour donner des soins aux blessés; et après, il gagna la montagne. La garnison de Vich, qui était composée de huit cents Français et six cents insurgés, déploya beau-

(1) Le noble dévoûment que montra dans cette circonstance M. Vicuña, chirurgien attaché à l'état-major, honore à-la-fois sa bravoure et sa philanthropie; car c'est un hasard si, en volant au secours du général, il ne fut que blessé.

coup d'énergie dans cette affaire. Sa perte fut très petite; la nôtre dépassait cent cinquante hommes hors de combat.

A la pointe du jour, une colonne composée d'un bataillon léger et de deux compagnies de sapeurs du génie, commandée par le lieutenant-colonel Ossorio, se disposa à transporter les blessés à Cardone. Le général Zorraquin qui voyait tranquillement approcher sa dernière heure, refusait de partir. « Mon sort « est décidé, disait-il au général en chef, lais- « sez-moi; bornez-vous à me donner un peu « d'opium, afin de m'arracher aux tortures; « de l'opium! vous serez plus libres et je « mourrai paisiblement ». Le général Mina ne se dissimulait pas son état désespéré, mais il connaissait la barbarie des insurgés, il ne voulait pas l'exposer à tomber dans leurs mains; il le fit partir pour Cardone.

Les préludes de la mort se manifestèrent bientôt; le général Zorraquin perdit presque

aussitôt la raison. Le commandant fit halte, prit position et mit le général à couvert dans un moulin qui se trouvait sur la route. Le moribond continua à délirer. « Donnez-moi la « carte, s'écria-t-il à la fin, quelle belle vue..! « quelle position magnifique ! » Ce fut son dernier mot. Sa perte fut vivement sentie; savant, modeste, doué d'une constance à toute épreuve, il n'avait qu'un défaut, et ce défaut lui coûta la vie : son courage dégénérait souvent en témérité.

La colonne reprit le mouvement et transporta ses dépouilles au cimetière de Gironella. L'état des blessés, le danger qu'on courait, ne permirent pas de lui rendre les honneurs qu'il méritait. Des larmes sincères, larmes de guerriers, formèrent toute la pompe de ses funérailles. Trois jours après, son cadavre fut déterré et jeté à la voirie. Ainsi l'homme qui avait consacré toute sa vie au bonheur et à la gloire de sa patrie, l'homme qui venait de

lui faire le dernier sacrifice ne put reposer en paix. Le fanatisme lui refusa l'asile qu'on ne conteste même pas au malfaiteur. (1)

A une petite distance de Gironella, la co-

(1) Zorraquin (don Mariano), général du génie, député aux cortès de 1820, naquit en 1779. Colonel à l'époque des transactions de Bayonne, il fit avec succès les premières campagnes de la guerre de l'indépendance. Il s'était déjà fait remarquer par des talens supérieurs et un grand caractère lorsqu'il fut fait prisonnier et conduit en France où il se perfectionna dans l'étude des mathématiques.

La paix le rendit à sa patrie. Non moins zélé qu'auparavant, mais plus instruit, il devint plus utile et se consacra à l'instruction de la classe précieuse des élèves de son arme. Cette première partie de l'art de la guerre reçut en Espagne de nouvelles améliorations par les soins du savant colonel, nommé professeur au collège royal du génie d'Alcala de Henarès.

Zorraquin occupa cette place jusqu'en 1820 où il fut appelé aux cortès. Il s'y distingua également par ses lumières et y devint l'un des membres les plus actifs des commissions, de celle de la guerre surtout; élevé, après la session, au grade de brigadier, il passa à l'armée de Catalogne. A la fin de la première campagne il fut nommé maréchal-de-camp, et presque en

lonne trouva celle du commandant Bacigalupi, qui, instruit de son arrivée par un exprès du général en chef, venait de Cardone à sa rencontre. Ossorio lui remit les blessés et rejoignit la division qui était vivement poursuivie par le baron d'Eroles. Le général Mina avait pris le commandement de l'arrière-garde; toutes les menaces du baron furent inutiles.

Nous arrivâmes enfin à la Seu d'Urgel après trois jours de marche pénible et d'une attitude imposante.

même temps ministre de la guerre. Préférant la gloire du champ de bataille à celle du cabinet, il périt victime de son généreux dévoûment.

LIVRE IV.

DEPUIS LA CATASTROPHE DE NURIA JUSQU'A LA CAPITULATION DE BARCELONE.

CHAPITRE PREMIER.

DEPUIS LE COMMENCEMENT JUSQU'A LA MOITIÉ DE JUIN.

Départ d'Urgel. — Déroute de huit cents insurgés par deux officiers du général Mina. — Entrée en France. — Commencement de la retraite de Nuria.

Autant il était utile au général en chef de s'appuyer momentanément sur Urgel, autant

il lui eût été nuisible de s'y arrêter. Outre qu'il aurait doublé la consommation dans une place qui n'était que médiocrement pourvue, il se serait vu bloqué dans peu de temps. En sortir avec le plus d'avantage possible était tout ce qu'il pouvait faire. Voyant que les forces qu'avait à combattre la première division étaient trop considérables pour qu'elle pût regagner le terrein qu'elle avait perdu et maintenir ses communications avec Figuères, il résolut de les secourir l'un et l'autre en abandonnant la place qu'il occupait. Celle de Figuères commençait à manquer de vivres. Il venait justement d'arriver dans la ville du même nom des provisions qui auraient pu combler le déficit qu'elle éprouvait. La troupe qu'y avait laissée l'ennemi n'était pas nombreuse. Une brusque attaque que seconderait une sortie de la garnison qui occupait les forts, pouvait nous en rendre maîtres : Mina résolut de hasarder une tentative.

L'apparition qu'il voulait faire à l'arrière-garde ennemie, son passage rapide d'une extrémité de la frontière à l'autre, ne pouvaient que diviser l'attention des Français, les obliger à faire un mouvement rétrograde ou à reporter du moins une partie de leurs forces en arrière, ce qui aurait soulagé d'autant le général Milans et les autres divisions. De plus Romagosa se trouvait avec huit cents insurgés à Bellber, et nous allions précisément passer par cet endroit.

La veille de son départ le général en chef envoya Linati occuper le pont de Bar sur la route de la Cerdagne entre Urgel et Montallá, avec ordre de ne laisser passer personne. Il fit distribuer à la troupe du biscuit pour quatre jours et prit la direction de Bellber. A moins de deux heures de marche, la division se partagea. Une colonne, aux ordres du colonel Gurrea, prit un sentier sur la gauche et gravit une montagne pour intercepter la

route entre Bellber et Puycerda et couper la retraite à Romagosa. L'autre, aux ordres du général en chef, continua son chemin jusqu'à un endroit où la route forme un angle et défile entre plusieurs collines. Nous fîmes halte dans cette position. Nous y passâmes le reste du jour et une partie de la nuit pour donner le temps à Gurrea d'atteindre le point désigné. Nous nous remîmes enfin en mouvement, et nous acheminâmes vers Montallá que nous découvrîmes au lever du soleil. Le village dépassé, le général Mina disposa ses troupes de manière à forcer Romagosa à se défendre ou à se replier sur Puycerda. Une partie de notre colonne prit une direction diagonale pour lui intercepter toute autre retraite, le reste marcha directement à lui. Soit confiance dans la proximité des Français, soit crainte de reculer en leur présence, il nous laissa d'abord approcher sans se mouvoir; changeant tout-à-coup de résolu-

tion, il se mit en retraite. Quatre officiers d'état-major, un lieutenant de dragons et un volontaire de la milice nationale de Madrid s'élancèrent alors sur sa troupe; deux d'entre eux se jettent au milieu de son arrière-garde qui, se croyant poursuivie par toute la cavalerie, se disperse à droite et à gauche et les laisse maîtres de la route. Placés ainsi entre l'arrière-garde des insurgés et leur colonne principale, ils croient qu'ils peuvent donner le change à celle-ci, comme ils l'ont fait à la première. Ils avaient un angle de montagne à tourner pour arriver à elle-même. Ils continuent leur charge, atteignent la troupe de Romagosa à la sortie d'un village, et répandent la terreur et la confusion dans ses rangs. Les tambours jettent leurs caisses, les soldats leur bagage; chacun s'enfuit, se disperse sans oser regarder en arrière. L'un des deux assaillans, M. Palliette, arrive sur un jeune fuyard; son pistolet est armé, son bras est tendu; son compagnon, le

capitaine Galli, l'arrête. Leur gloire n'a pas coûté de sang.

Le général paraît bientôt à la tête d'un peloton de cavalerie. Il reçoit l'hommage des dépouilles que ces deux officiers venaient d'enlever à l'ennemi et leur accorde la grâce des prisonniers qu'ils lui demandent. L'infanterie, à l'exception de quelques miquelets, n'avait encore pu nous rejoindre; le reste de la cavalerie s'était égaré. Le général en chef tâcha d'y suppléer; mais les insurgés avaient disparu; ses efforts furent inutiles. Malgré toutes les peines que le colonel Gurrea se donna pour gagner du temps, il descendit de la montagne lorsque tout était terminé.

Le soir, Mina entra en France; il campa sur un plateau, à la sortie d'un village qui forme triangle avec Puycerda et les Guinguettes.

Ceux qui aiment à caresser des chimères, à se créer des illusions pour verser le blâme, ont reproché à Mina d'avoir succombé devant

une armée de conscrits, lorsqu'il pouvait soulever la France. Que ceux qui lui adressent un tel reproche contemplent la solitude de son camp et décident. Y a-t-il une seule autorité qui se présente? un seul Français qui vienne au-devant de lui? Non, dans son camp il n'y a que des Espagnols. Les habitans ont gagné les montagnes, on ne sait pas même où se procurer une livre de pain. Je sais que l'esprit d'un village n'est pas le thermomètre de l'opinion générale; je sais encore que lorsqu'ils ont mieux connu les dispositions de Mina, ces mêmes habitans sont rentrés dans leurs foyers et se sont promptement familiarisés avec nos troupes; mais peut-on penser que les patriotes français, des hommes qui ont toute l'expérience des révolutions, auraient ouvert leurs villes au premier cri de *vive la liberté!* qu'aurait proféré Mina? Ils savent trop que « la liberté vient rarement de l'étranger. »

Le retour des habitans du village ne préjuge rien : la crainte les avait éloignés, l'assurance les ramena. L'amour du gain y eut d'abord plus de part que le libéralisme. Mais tout ce qui se fait avec la bourse finit avec elle (1). Après avoir payé jusqu'à l'eau, notre division prit le sentier de la montagne qui conduit à Rivas.

Dans la guerre, comme dans la paix, tout est le jouet des circonstances. Nous étions partis d'Urgel pour aller porter des secours à la place de Figuères, et nous eûmes à en chercher nous-mêmes à travers les montagnes de Nuria !

Des troupes de Puycerda se mirent sur nos traces dès qu'elles nous virent à une certaine distance, et nous suivirent jusqu'au sommet de la montagne. Croyant que c'était Roma-

(1) Ce serait bien faire tort aux habitans de la Cerdagne française que de croire qu'ils manquent de patriotisme. De vrais patriotes ne pouvaient pas se conduire autrement envers des troupes étrangères.

gosa qui voulait prendre sa revanche, nous fîmes halte. Le détachement n'avançait pas, nous reprîmes le mouvement que nous avions suspendu; il nous suivit encore et se montra vers la nuit, sur la pointe d'une colline, à la distance d'une demi-lieue de la position où nous étions campés. Gurrea prit un bataillon léger avec lui et leur donna la chasse. On ne les vit plus. Le lendemain, de bonne heure, nous traversâmes Rivas et nous dirigeâmes sur Campredon. Nous fûmes obligés de nous y arrêter pour recueillir les renseignemens dont nous avions besoin. Nous nous remîmes en route et atteignîmes Tortellá (1), le sixième jour de l'expédition. Nous étions campés

(1) Tortella et Besalú ne sont séparés que par une petite distance; mais il y a loin du caractère des habitans de l'un de ces endroits à ceux de l'autre. D'un côté tout est confiance et cordialité, de l'autre réserve et égoïsme. Cependant Besalú possède un couvent.... A quoi servent donc ces foyers de lumières et de civilisation ?

à l'issue de ce village, lorsqu'un jeune insurgé, couvert de sueur, vint annoncer au général en chef que le général Saint-Priest et le baron d'Eroles n'étaient plus qu'à une lieue de distance, et avançaient avec des forces supérieures. Sans donner à ce rapport plus de confiance qu'il ne méritait, Mina fit prendre les armes, mais personne ne parut; il se mit en retraite.

Ce n'était plus par Campredon qu'elle devait avoir lieu, mais par Siete Casas, par la partie la plus élevée des Pyrénées, à travers des masses de neiges qui n'avaient jamais été empreintes de pieds d'hommes. Nous avions marché tout le jour, la nuit tombait et nous n'avions pas encore trouvé un endroit où nous pussions camper. Cependant l'obscurité, la pluie qui ne cessait de tomber, les difficultés du terrein ne permettaient pas de pousser plus avant. Nous fûmes obligés de faire halte. Nous prîmes position, après avoir entouré nos bivouacs de

sentinelles, afin d'empêcher la troupe de s'écarter. Le jour vint nous montrer où nous étions.... mais nous n'y étions plus tous. Malgré toutes les précautions que nous avions prises, pour garantir nos soldats des accidens que nous redoutions pour eux, une partie avait glissé dans l'abîme au fond duquel nous apercevions leurs cadavres mutilés. Nous nous remîmes en route et parvînmes enfin, après seize heures de marche et de périls, à atteindre Siete Casas. L'ennemi, instruit de la direction de notre retraite, côtoyait les flancs des montagnes que nous gravissions. Le général Saint-Priest nous guettait avec trois mille Français qu'appuyait le baron d'Eroles avec un corps d'insurgés à-peu-près égal. Celui-ci occupait Campredon au moment où nous débouchions à Siete Casas. Le jour ne paraissait pas encore; mais nous connaissions le danger que nous courions; nous poursuivîmes notre pénible retraite. Nous fîmes encore

plusieurs lieues, n'ayant au-dessous de nous que neige, précipices et nuages.

L'enfant qui aperçoit sa nourrice après une longue absence, n'éprouve pas une joie plus vive que celle que nous sentîmes en voyant poindre de ces cimes élevées les couleurs de la terre. Au milieu de la plaine qui se dessinait au pied de la montagne on découvrait le sanctuaire de Nuria. Nous n'y descendîmes pas, nous nous y précipitâmes et passâmes la nuit sous ses murs.

Le jour reparaît et avec lui tous les maux qui nous poursuivent. La colonne est en marche, et gravit une montagne presque perpendiculaire. La neige tombe à gros flocons, un brouillard épais ne nous permet pas de voir; la grêle succède à la neige, le vent souffle avec violence et la chasse dans la figure. Nos yeux sont secs; le sang tient lieu de larmes. L'impétuosité du vent va toujours croissant; les élémens se déchaînent; nous

sommes menacés d'être précipités dans les abîmes : des chevaux, des hommes ont déjà péri. Tout-à-coup le brouillard se dissipe! mais tout est morne, tout est désert devant nous; l'avant-garde a disparu. En vain on cherche à se persuader que quelque tertre, quelque pli du terrein nous la dérobe; le seul sentier praticable est uni; on n'aperçoit qu'une surface de neige, on ne découvre aucun être vivant. A la vue de ce déchirant tableau, Mina reste stupéfait. Il fixe le ciel, promène son œil éteint sur la longue chaîne d'infortunés qui le suivent, et s'écrie avec l'accent du désespoir: « Périr moi seul ce ne « serait rien; mais causer la perte de tant de « braves, voilà ce que je ne puis supporter ». Son aide-de-camp, Galli, essaie de dissiper les noires idées qui l'assiègent, et le conjure de ne pas déplorer le sort de quelques patriotes qui vont atteindre l'immortalité. Ces considérations sourient à Mina. « Tâchez, lui dit-il, d'ar-

river jusqu'à l'arrière-garde, et dites à Ossorio (1) de faire face en arrière ». L'officier se met en devoir d'obéir; le sentier est étroit, bordé de précipices; le moindre faux pas entraînerait la mort. Il s'appuie sur les épaules du soldat qui le touche, passe de l'un à l'autre et arrive ainsi jusqu'au point où la voie s'élargit; il rencontre enfin Ossorio, mais le froid a glacé ses lèvres, il ne peut s'exprimer que par signes. Le commandant reçoit l'ordre et l'exécute avec calme. Nous retournons au sanctuaire; la colonne fait sécher ses habits, nettoie ses armes et prend le chemin de Rivas. Elle était en plein mouvement, lorsqu'un émissaire accourt et rapporte au général qu'une forte division ennemie est établie dans le voisinage de cette ville. Nous rétrogradons encore et regagnons le couvent. Nous n'avions dé-

(1) Dans cette mémorable journée Gurrea commandait l'avant-garde, Mina le centre, Ossorio l'arrière-garde.

sormais d'autre parti à prendre que de nous engager dans le chemin par lequel nous étions arrivés, ou de tenter de gravir une montagne aussi vierge que les Alpes avant le passage d'Annibal. Si nous adoptions le premier projet, nous étions obligés de faire deux jours de marche sans trouver de quoi nous nourrir : le général en chef se décida pour le second. Il se mit à la tête de la colonne, et la nature fut vaincue. Nous atteignîmes ces cimes sourcilleuses qui dépassaient les nues ; nous découvrîmes la Cerdagne ; l'espérance se réveilla dans nos cœurs : nous crûmes fermement que nous étions sauvés.

CHAPITRE II.

Continuation de la retraite de Nuria. — Apparition de l'avant-garde. — Combat de Vall de Sevollères. — Capitulation de Gurrea. — Départ de Livia. — Anecdote de Guils. — Chute du général Mina. — Les débris de l'expédition atteignent Urgel.

Tel était alors l'état de notre misère qu'une nouvelle qui nous aurait navrés dans toute autre circonstance nous parut le comble du bonheur. Nous apprîmes à Livia que notre avant-garde avait succombé en combattant. Gurrea

avait eu le bonheur d'atteindre, avant l'ouragan, le sommet de la grande montagne. Il avait perdu soixante-sept soldats et un officier qui avaient coulé dans les précipices; mais il était parvenu à Vall de Sevollères, premier village de la Cerdagne française. Il prit position, comme il était convenu avec le général en chef. Ne voyant pas paraître la colonne, il envoie successivement divers officiers à la découverte: mais on n'aperçoit rien, on ne sait qu'augurer de ce retard. Gurrea attend encore; l'ennemi est dans le voisinage; personne ne débouche; il ne sait que résoudre, à quel parti se déterminer. Il réunit ses lieutenans, leur expose la situation des choses et demande leur avis. Tous conviennent qu'il est inutile et périlleux d'attendre plus long-temps, qu'il faut prendre le chemin d'Urgel à quelque prix que ce soit. La colonne se met en route; deux compagnies d'infanterie légère, et deux dragons, les seuls qui lui restaient, battaient la montagne

sur sa gauche. Gurrea arrive à l'embranchement des routes qui conduisent à Puycerda et à Durria, et il aperçoit un bataillon français qui gagne la même colline. Il lui oppose sur-le-champ une compagnie de grenadiers et déploie le reste du bataillon. Les colonnes ennemies débouchent de tous côtés; il marche aux plus voisines; il s'élance à la baïonnette, et soixante hommes mettent en déroute un bataillon entier. Malgré cet avantage, Gurrea ne se fit pas illusion. Son flanc était découvert, la moitié de sa colonne ne pouvait encore se mettre en ligne. Il n'avait d'autre parti à prendre que la retraite. Il la fit par échelon, disputa le terrein pied à pied, et contint pendant sept heures les forces décuples qui lui étaient opposées. Il atteignit enfin Vall de Sevollères où il fit une petite halte sous les feux de l'ennemi. Ayant recueilli ce qui lui restait d'énergie; il se mit à escalader une montagne très escarpée qui lui fermait

le passage. Il allait en atteindre le sommet, lorsqu'il eut la douleur de se voir devancé. Il était pris de front, de flanc, sur ses derrières; il n'avait plus que la moitié de sa troupe, encore cette moitié comptait-elle un grand nombre de blessés; il fut obligé de mettre bas les armes. C'est ainsi que succomba cette poignée d'Espagnols qui reproduisit les prodiges des défenseurs de Numance.

Gurrea présenta son épée au général Saint-Priest: « Non, lui dit celui-ci, vous en avez trop « bien fait usage, conservez-la ». Le général, dont le chapeau était percé de balles, demanda à Gurrea où était sa troupe: « Vous la voyez », lui répondit-il. Le Français eut de la peine à le croire et plus encore à se persuader que Mina ne dirigeait pas l'action. Il traita les prisonniers avec générosité, et les sauva des outrages des factieux.

Il suffit de réfléchir un instant au temps qu'avait eu Mina, aux chemins qu'il avait par-

courus, aux fatigues qu'il avait essuyées, pour se pénétrer de la nécessité où il se trouvait de demander des munitions à Livia (1). Il donna ordre à l'alcade de lui réunir le plus tôt possible du pain et du vin pour restaurer ses troupes, et le chargea de lui acheter toutes les *espadrilles* qui se trouveraient en vente dans le village. Cet homme, insensible au malheur, trahit notre détresse et fut la révéler à l'ennemi. Mina, qui pénétra sa perfidie, mit aussitôt la colonne en mouvement. A minuit le camp était évacué. Nous marchions sur Urgel; nous étions parvenus à la hauteur de Puycerda, deux milles sur sa droite, lorsqu'un poste ennemi se présenta. Ossorio, qui était d'avant-garde, le reçut à la baïonnette. En un clin-d'œil tout fut dispersé. Mais ce poste, le village auquel il était adossé, nous présageaient la proximité de forces

(1) Cette ville est sur le territoire espagnol.

plus considérables. Comment leur tenir tête avec des troupes exténuées? Que faire, que résoudre dans une extrémité si fâcheuse? Nous tombions sous le feu de l'ennemi si nous nous hasardions dans le village; nous étions perdus si nous attendions dans la plaine. D'une autre part, nous ne pouvions espérer de salut qu'en gagnant Guils avec rapidité. Une reconnaissance, un détour exigeaient du temps dont la perte nous exposait à une ruine assurée. Ossorio hésitait; je crus de mon devoir de mettre fin à ses perplexités. Je me jetai dans le village; personne ne le gardait; la colonne continua son mouvement sans rencontrer d'obstacle.

Il n'en fut pas ainsi de moi-même; le succès m'avait enhardi, je m'aventure sur une colline d'où je devais plonger dans la plaine et découvrir les dispositions de l'ennemi. J'atteignis en effet le but que je me proposais; mais quand je voulus rejoindre la colonne, il se

trouva que j'en étais séparé par un bataillon de factieux. Je fus obligé de gagner la montagne. Je me jetai dans les taillis, escaladai les rochers et croyais n'avoir plus rien à craindre, lorsque j'aperçus de vigoureux montagnards qui me suivaient à la piste. Ils étaient armés de carabines, je n'avais que mon épée; je fus obligé de fuir encore. Mais je fus bientôt rendu de soif et de fatigue. J'allais succomber, lorsque j'aperçus un filet d'eau que je savourai à longs traits. Mes forces reviennent, je reprends ma course, échappe à ceux qui me poursuivent, et j'arrive enfin sur un versant moins roide où j'aperçois des bestiaux. Le contraste des alarmes de la guerre avec la tranquillité de la cabane m'obsède malgré moi. Je cherche le gardien, mais le gardien a fui. J'ai beau appeler, mes cris se perdent d'écho en écho, et personne ne me répond. Je tourne de tous côtés, je découvre enfin un enfant qui se tenait blotti dans le creux d'un rocher.

Je vais à lui, le rassure et me fais conduire à sa chaumière. Je suis accueilli par son père, invité à partager la soupe d'ail qui composait tout le festin de la famille; j'étais aiguillonné par la faim, je la trouvai délicieuse.

Le repas achevé, la conversation s'engagea. Je m'étais confié à ce brave homme; il étala la noble franchise que j'avais lue sur son visage. Il ne dissimula point que sa cabane était fréquemment visitée par les factieux; mais il était encore plus périlleux de s'éloigner que de rester jusqu'à la nuit. Je me mis entièrement à la disposition de mon hôte qui s'engagea à me conduire en sûreté à la Seu d'Urgel. Pour mieux échapper aux recherches, je quittai mon uniforme; je m'habillai en berger et me disposais à aller garder le troupeau, lorsque j'aperçus que mes moustaches me trahissaient. Cependant comment s'en défaire? J'étais sans rasoirs; le pasteur n'avait pas de ciseaux; il n'était pas aisé de les faire dis-

paraître. La mesure néanmoins était trop urgente pour la négliger. Je pris un tison, et j'étais à faire justice de ces touffes incommodes, lorsque le jeune pâtre accourut en criant : *Fugiu*, *fugiu*, *que son ells* (Fuyez, fuyez, ce sont eux). Sortir, rentrer, reprendre mon uniforme, dire un adieu cordial aux bergers fut l'affaire d'un instant. Je joignis la colonne, et fus bientôt dans les bras de mon général qui me croyait perdu.

Depuis les environs de Guils, Mina n'avait cessé d'être aux prises avec l'ennemi. Des colonnes fraîches, supérieures en nombre et disposées de distance en distance, avaient essayé trois fois de lui fermer le passage. Les soldats exténués ne pouvaient plus soutenir leurs armes; mais le général paraissait-il, ils reprenaient courage et le chemin devenait libre. Harassée de neuf heures de marche et de combats, la colonne venait de déboucher dans une clairière. Mina lui fit faire halte, et courut,

pendant qu'elle reprenait haleine, observer les mouvemens de l'ennemi. Son télescope à la main, il gravit les éminences voisines, et examina attentivement les différentes gorges par lesquelles il pouvait se présenter. Il avait achevé sa reconnaissance et rejoignait la troupe; lorsqu'il fait un faux-pas, chancelle et roule au milieu des rochers. On le relève; il a une jambe fracturée; le sang s'échappe à gros bouillons par sa bouche; mais il ne perd pas courage; il rassure ses soldats alarmés et les remet en marche. Jugeant à leur épuisement qu'ils ne sont pas en état d'atteindre Urgel dans la journée, il se décide à s'y traîner lui-même pour leur envoyer des secours. Les débris de cette affreuse retraite gagnèrent enfin la place après laquelle ils soupiraient; ils ressemblaient plutôt à des spectres, qu'à des créatures humaines.

Deux compagnies de tirailleurs de la colonne de Gurrea qui s'étaient mises en mou-

vement quelques minutes avant leur corps, n'avaient rencontré aucun obstacle. Tout porte à croire que sans l'ouragan, qui nous assaillit sur la montagne de Nuria, nous aurions également passé avant l'arrivée des ennemis. La nature ne le voulut pas; et quelques instans de retard nous coûtèrent un millier d'hommes.

CHAPITRE III.

DEPUIS LA MOITIÉ DE JUIN JUSQU'AU COMMENCEMENT DE JUILLET.

Départ du général en chef pour Barcelone. — Alarme de Santa Coloma de Queralt. — Notre passage à Tarragone. — Arrivée à Sanz. — Remplacement du général Zorraquin par le colonel Evariste San Miguel. — Fusion de toutes les forces disponibles en une seule division. — Déroute de Mataró. — Entrée du général Mina à Barcelone. — Destination de l'état-major à Tarragone.

La catastrophe de Nuria avait décidé du sort de la Haute-Catalogne. Deux jours de

repos, les secours de l'art et une volonté assez énergique pour tout braver, dans l'intérêt de la cause qu'il avait embrassée, donnèrent à Mina la force de se mettre en route pour Barcelone. Il espérait trouver dans cette place les moyens de réparer ses échecs. Prenant avec lui ceux des Nuriens qui étaient en état de le suivre, il remplaça le reste par des soldats de la garnison, et sortit d'Urgel. Il était si souffrant de sa personne, qu'il pouvait à peine se tenir à cheval. Il gagna Orgañá, Oliana, Pons, et arriva le 20 juin à Grá. Quelques heures avant d'entrer dans ce village, il fut rejoint par son ancien escadron de cuirassiers qui arrivait de Cardone où il était resté depuis qu'il avait quitté Vich, au commencement de la campagne. Nous nous portâmes de là à Santa Coloma de Queralt. La tête de notre colonne fut accueillie par le feu des vedettes. Le tocsin sonna; à ce signal, nous vîmes les murailles couvertes de monde, et de chacun des crénaux une bou-

che à feu dirigée contre nous.. Nous cherchâmes à nous faire reconnaître : on prit la démarche pour un piège ; nous envoyâmes des parlementaires, ils ne furent pas admis. Les désastres de la première campagne avaient rendu les habitans circonspects ; ils ne voulurent pas communiquer qu'ils n'eussent vu le général Mina. Mina se présente ; les portes sont ouvertes ; les autorités se précipitent du sommet des murailles pour venir le complimenter. Son nom est dans toutes les bouches ; il est l'objet de toutes les acclamations. Il passe la nuit au milieu de ses braves constitutionnels, se remet en route le lendemain, et arrive à Tarragone au coucher du soleil.

Il eut, pendant cette halte, plusieurs conférences avec le général Manso, une entre autres où les médecins venaient de lui faire l'aveu de la triste situation où sa chute l'avait mis. Une foule d'officiers étaient autour de lui dans une attitude silencieuse. Il s'adressa gaîment au

général Manso, et lui appuyant la main sur l'épaule : « Mon ami, lui dit-il, c'est à vous « maintenant à être le défenseur de la Catalo- « gne ; je mets toute ma confiance en vous, je « me repose sur vous ». Cette scène attendrit Manso; tout froid qu'il est naturellement, il ne put s'empêcher de lui répondre : « Vous « pensez trop bien de moi, mon général; mais « soyez tranquille, je ferai tout pour remplir « vos intentions. »

Le jour suivant, Mina se jeta dans une voiture et porta son quartier général à Sanz, petit village à moins d'une lieue de Barcelone.

L'ex-ministre, colonel Evariste San Miguel, prit la direction de l'état major-général. Digne successeur de Zorraquin, il resta à notre tête jusqu'au moment où, couvert de blessures et laissé pour mort sur le champ de bataille, il tomba dans les mains de l'ennemi.

La place d'Urgel fut bloquée sept jours après notre départ ; celle d'Ostalrich le fut à peu-près à la même époque.

Après le désastre de la quatrième division, la troisième ne pouvait rester isolée. Elle descendit dans la Basse-Catalogne où elle se réunit à la première. La seconde était déjà sous l'influence des mouvemens de l'armée ennemie d'Aragon. Elle se concentra sur la ligne de Tarragone et de Tortose.

Depuis la fin de juin, il n'y avait plus, à proprement parler, qu'une seule division dans l'armée, celle du général Milans. Elle venait de recevoir un bataillon de troupes de ligne de la garnison de Barcelone, deux autres de milice provinciale, et s'élevait alors à sept mille hommes. Cet accroissement de forces, l'inaction des corps qu'il avait en tête, ne permettaient plus à celui qui la commandait de rester oisif. Il résolut de frapper un coup hardi, capable peut-être de changer la face des affaires, au moins dans le district où nous opérions ; car enfin les autres corps de l'armée n'étaient pas encore dissous. Qui peut me-

L'échec de Milans prouva aussi ce que l'expérience a mille fois démontré, c'est qu'il est toujours périlleux de confier à une seule arme le sort d'une entreprise; il l'est surtout de la faire dépendre d'une charge de cavalerie, qui, en cas d'échec, est obligée de se replier sur l'infanterie qu'elle met en désordre.

Les fatigues du voyage avaient empiré l'état du général Mina; il était près de s'éteindre, et cependant il fallait se déplacer. La musique et la pompe ne furent certainement pas le signal de son entrée dans les murs de Barcelone. Une litière, la lueur de quelques torches, le silence et la solitude de la nuit, voilà le triomphe qui était réservé pour le vainqueur de la faction de Catalogne.

Les officiers de sa suite le rejoignirent le lendemain; mais la division de Milans devait agrandir le cercle de ses opérations ou périr à petit feu; d'autre part, l'ennemi ne manquerait pas d'accourir bloquer la place, dès

qu'il verrait les troupes s'éloigner. Mina ne voulut pas exposer son état-major à rester renfermé, et l'envoya à Tarragone.

CHAPITRE IV.

DEPUIS LE COMMENCEMENT DE JUILLET JUSQU'A LA FIN D'AOUT.

Combat de Molins del Rey. — Combat de Martorell. — Sortie de Barcelone du général Sanz. — Affaire de Yorba.

Le général Milans évacua, le 6 juillet, les positions qu'il occupait dans les environs de Barcelone; il se posta à Molins del Rey, où les partis en viennent aux mains dans toutes les guerres de Catalogne. Il fit passer le colonel Miranda de l'autre côté du Llobregat pour s'assurer du premier village sur la route de Tar-

ragone, et envoya en même temps le général Lloberas se placer à Martorell. Il fut attaqué le 9 à la pointe du jour. Après avoir opposé quelque résistance à l'entrée de la ville, il se retira de l'autre côté du pont où le terrein offre plus d'avantage. Il commença cependant par perdre le plus grand de tous, celui de charger un ennemi qui, sur une route où il aurait pu avancer en colonne serrée par compagnie, se présentait dans un ordre tel que la tête et la queue de ses colonnes laissaient un intervalle de plus de deux milles entre elles. Une formation semblable aurait été propre pour avancer sous le feu de l'artillerie: le général Milans n'avait pas une pièce; il n'aurait pas dû négliger l'occasion de tirer parti de ses baïonnettes. Le train ennemi arriva. Grenades et boulets se croisèrent aussitôt sur la rivière. Le général tint ferme, quoiqu'il n'eût à leur opposer qu'une simple fusillade. Le combat continua plusieurs heures avec vivacité.

L'ennemi se décide enfin à passer le pont : infanterie et cavalerie, s'avance avec ardeur ; le feu redouble : elles balancent un instant ; mais le cri de guerre les ranime, et le pont est enlevé. Le général Milans, obligé de battre en retraite, se replia sur Martorell. Cet avantage fut chèrement acheté ; l'ennemi eut au-delà de trois cents hommes hors de combat ; notre perte ne s'éleva qu'au tiers. Mais la journée n'avait été qu'une suite de fautes tant de notre côté que de celui de l'ennemi. Point d'ordre, point de dispositions, qu'un général habile n'eût désavoués. On s'obstina à forcer le pont, et la rivière était souvent guéable : on voulut la franchir, et l'on se mit en mouvement, comme elle venait d'être enflée par les pluies.

Les Italiens perdirent dans cette rencontre leur commandant en second, le major Brescia, qui fut emporté par une grenade à l'endroit même où il s'était distingué, quelques années auparavant, sous les drapeaux de Napoléon.

Le général Lloberas fut attaqué à Martorell, dans l'après-midi. De part et d'autre l'affaire fut bien conduite. Les positions de Lloberas étaient fortes; les troupes de l'ennemi nombreuses. Le combat fut long-temps incertain; la nuit vint avant qu'il se décidât; les pertes furent encore inégales.

Il y eut, le même jour, un troisième engagement. Pour diviser l'attention et les forces de l'ennemi qui marchait sur Molins del Rey, et le prendre entre deux feux s'il était repoussé, le général en chef ordonna une sortie de la place de Barcelone. Le général Sanz s'avance à la tête de trois mille hommes jusqu'au village qui porte son nom; les tirailleurs s'engagèrent aussitôt avec l'arrière-garde ennemie; mais il ne pouvait rien tenter de sérieux avant de connaître la tournure que prendrait l'affaire de Molins del Rey. Il attendit. Le résultat ne fut pas ce qu'il espérait; il rentra paisiblement dans la place.

Après avoir recueilli les troupes de Martorell, le général Milans passa à Villa-Franca, d'où il gagna Igualda; il apprit bientôt que l'ennemi cherchait à le tourner et marchait sur cette ville. Il voulut lui épargner une partie du chemin; il alla à sa rencontre jusqu'à Yorba.

La position était avantageuse; il distribua ses troupes des deux côtés de la grande route, et voyant que les ennemis tardaient à paraître, il se décida à aller les chercher à la tête de la cavalerie. Il commençait à peine son mouvement, que l'action s'engagea; la défense fut opiniâtre; ils ne purent la vainçre et changèrent de direction.

CHAPITRE V.

Défection de Cardone. — Trahison de Tortose. — Conséquences des sociétés secrètes. — Défection du général Manso.

Pendant que ces engagemens successifs avaient lieu, que le général Milans, fidèle à la méthode de Mina, harcelait l'ennemi et s'efforçait de ne lui laisser que le terrein qu'il avait sous les pieds, un commandant de la garnison de Cardone livrait la place aux Français. Bacigalupi, si distingué par ses talens et son courage, oubliant tout-à-coup les doctrines qu'il avait

juré de défendre, séduit sa troupe (1) et se fait lui-même l'agent d'un odieux complot. Il invite le gouverneur à prendre le café, celui-ci accepte; le café est servi, les bons mots circulent, lorsque tout-à-coup des cris séditieux se font entendre dans les rues; le gouverneur veut les réprimer; mais, pendant qu'il court chercher son épée, Bacigalupi se glisse dans le fort, s'y renferme et proclame le roi absolu. A cette nouvelle, les artilleurs, la milice nationale de la ville prennent les armes et se présentent, le gouverneur en tête, devant la forteresse. Les prières, les représentations, rien n'est épargné; mais Bacigalupi avait pris son parti; il ne répondit aux observations qu'on lui adressait que par des menaces. Les constitutionnels, sur le point de se voir écrasés par les batteries du fort, furent obligés de se retirer.

(1) Le lieutenant-colonel Bacigalupi commandait un bataillon de milice provinciale active.

On chercherait en vain à excuser une semblable conduite. La politique, la morale, la philosophie la condamnent également. Qu'alléguer en effet pour la justifier ? Les explications à donner aux nations étrangères ? c'était l'affaire du cabinet. Les modifications à faire à la constitution ? c'était aux cortès à y procéder. La ruine de notre corps d'armée paraissait-elle inévitable ? Mina et Gurrea avaient montré comme il fallait tomber. Mais l'effusion du sang ? Les hommes d'état devaient tout faire pour la prévenir : mais c'est la moindre des considérations aux yeux du soldat ; la guerre déclarée, il n'a qu'à se battre.

Le commandant de Cardone trouva des imitateurs ; un capitaine de milice provinciale en garnison à Tortose, Gonzales, profita du jour qu'il était de garde pour livrer le château à la faction de la Huerta. Les insurgés, protégés par les ténèbres, se répandirent comme un torrent dans le fort. Le gouverneur surpris,

n'eut que le temps d'assembler une partie de la troupe qui était restée fidèle et de s'échapper. Deux pelotons d'hommes à cheval, qui occupèrent les portes, se conduisirent avec une excessive barbarie. Le sexe ni l'âge n'obtinrent grâce de ces farouches soldats de la Foi. Tout ce qui arriva sous leurs lances porta le sceau de leur cruauté.

Les sociétés secrètes, qui ont fait tant de mal en Espagne, ont été la cause principale de la perte de ces deux places et particulièrement de celle de Cardone. La chute de celle-ci fut décidée dans une séance que tinrent entre eux les plus fougueux sectaires, et il n'en pouvait être autrement. Qu'attendre, en effet, d'hommes qui se créent des devoirs imaginaires pour se dispenser de remplir les véritables? qui s'immiscent dans le gouvernement de l'état, pour ne pas subvenir à ses besoins? Sous un joug tyrannique, les associations clandestines peuvent être excusées; mais sous une

administration sage, tout sectaire politique est un traître.

La perte de Tortose affecta vivement Manso. Ce fut ce général qui en donna avis à son chef d'état-major. Sa lettre était ainsi conçue :

Tarragone, le 14 juin 1823.

« Je suppose, mon ami, que vous connais-« sez déjà le désagréable et malheureux évène-« ment de Tortose, par la bassesse d'un capi-« taine de la milice d'Orense, nommé Gonzalès, « qui a eu l'infamie d'ouvrir la porte du châ-« teau dont la garde lui était confiée, et d'in-« troduire à minuit dans la forteresse la faction « qui se trouvait à la Huerta. Cette perfidie a « causé la surprise du reste de la garnison qui « s'est sauvée par sa bravoure, le gouverneur « en tête, ainsi que la plupart du bataillon « Orense avec son colonel. Un coup aussi inat-« tendu me tient dans un bouleversement com-« plet, et je n'ai de tête pour rien.

« La garnison sauvée est arrivée à Vinaroz
« au nombre de plus de cinq cents hommes,
« et on vient de lui donner l'ordre de se rendre
« dans cet endroit. Enfin, mon ami, nous
« sommes entraînés de malheurs en malheurs.
« J'en juge ainsi, car je reçois en ce moment la
« nouvelle que les Français, au nombre de vingt
« mille hommes, sont entrés à Valence jeudi
« dernier.

« JOSEPH MANSO. »

Les moindres choses qui échappent à un homme dans les momens difficiles servent souvent à le faire connaître; quelquefois même elles mènent à d'importantes inductions. La lettre de Manso en est un exemple. Elle commence d'une manière décidée; c'est d'abord l'irritation d'un chef de bonne foi; ensuite vient l'agitation qui trahit non la sensibilité, mais la faiblesse de celui qui écrit; puis enfin, c'est une expression de fatigue, de lassitude, telle

que n'en doit pas contenir la correspondance d'un supérieur avec un subordonné. Ce n'est pas ainsi qu'on relève le courage.

Si, après avoir suivi la conduite du général Manso depuis le commencement jusqu'à la fin de la guerre, on pouvait dire quand il abandonne la cause pour laquelle il a combattu : « c'est une lampe qui s'éteint », on éprouverait du moins une sorte de consolation ; mais on ne peut pas même le considérer comme un homme qui s'éclipse ; on est forcé de le ranger au nombre de ceux qui, par leur indifférence, ont consommé la ruine de leur patrie. Toujours en contradiction avec lui-même, il jura la constitution et protégea les factieux ; il les attaqua vivement à Mora-d'Ebro, et le lendemain il leur pardonna.

CHAPITRE VI.

Défection de Manso. — Persécution de Van Halen.—Héroïsme de madame Van Halen.

Le général Manso, avec un bataillon d'infanterie et un escadron de cavalerie, était à Vandrell, le quartier général des Français à Villa Franca del Panadés, le reste de la division Manso, avec son état-major, à Tarragone, et le général Milans, à la tête des divisions réunies, à Tarraga.

Un aide-de-camp du maréchal Moncey se

rendit, comme parlementaire, auprès du général Manso auquel il remit une lettre du maréchal qui l'invitait à abandonner la cause que ses troupes défendaient. Manso envoya l'original de cette lettre à son chef d'état-major, à Tarragone. Ce n'était plus le lieutenant-colonel Van Halen, mais le général Esteller (1). Celui-ci prit conseil d'une junte dans laquelle Van Halen déclara que la réponse à faire était simple. « Qu'il fallait écrire au maréchal ce qu'il savait fort bien du reste : qu'un chef de division ne peut entrer en négociation de sa propre autorité ». On représenta que cette réponse était dure, qu'elle supposait qu'on éludait ainsi faute de bonnes raisons. Néanmoins, on finit par charger Van Halen de faire la réponse; elle se terminait par ces mots : « Enfin, monsieur

(1) Le général Esteller venait d'être destiné à l'armée de Catalogne par le gouvernement; son grade lui donnait la prééminence sur Van Halen, et ce dernier resta à ses ordres.

le maréchal, je veux plutôt mériter votre estime comme ennemi, que votre mépris comme ami ». L'original de cette lettre signée par Esteller fut imprimé par Van Halen, à Tarragone, et une copie manuscrite fut envoyée au général Manso qui la signa et la fit passer au maréchal Moncey. On prétend, et c'est assez probable, que Manso ne posa pas la plume sans écrire au maréchal Moncey une seconde lettre qui démentait la première, et qui donnait à entendre clairement qu'il ne fallait pas s'en rapporter à ce qu'il disait en public, mais qu'on pourrait s'entendre, en communiquant plus directement.

Les troupes et les habitans de Tarragone, confians dans la fidélité du général, applaudirent à l'accueil qu'il avait fait aux ouvertures de l'ennemi. Sa réponse fut, pour ainsi dire, enlevée à la presse; on se l'arrachait, on la colportait afin de convaincre les incrédules que la confiance de Mina était bien placée.

Tel était l'état de Tarragone, lorsque Esteller se rendit secrètement à Vendrell. Les motifs de son voyage ne furent pas long-temps un mystère. Le 5 août, dans la matinée, on reçut une dépêche de Manso qui déclarait que, convaincu de l'impossibilité de résister aux ennemis et de la nécessité de mettre fin à la guerre, il venait de transiger avec le maréchal Moncey.

La garnison, indignée autant que surprise, était dans un trouble inexprimable. Van Halen prend, avec quelques autres officiers de l'état-major de sa division, le parti d'accourir, afin d'arrêter, s'il en est temps encore, les effets de la séduction. Il se fait précéder par un billet qu'il adresse au commandant du bataillon de Malaga. « Mon cher Garcia, lui disait-il, ne « faites aucun cas de ce que vous dira Manso; « vous êtes enveloppé dans une intrigue. At- « tendez-moi; dans quelques minutes, nous « nous verrons. Tout à vous; votre compagnon,

« VAN HALEN. »

Il monte en effet à cheval, mais il est arrêté ainsi que MM. Arango et Goti qui l'accompagnaient, par l'ordre du nouveau gouverneur, le général Aldama (1). Pour sortir de la place, Arango écrit au gouverneur; mais celui-ci, qui n'était pas tout-à-fait en bonne harmonie avec ces officiers, se trouvait disposé à les croire d'intelligence avec leur général de division; il s'écrie qu'ils vont partager la défection de Manso, et sans autre information, il les envoie aux arrêts. Madame Van Halen, qui avait sa maison en ville, put seule, à force de prières, obtenir la permission de voir son mari. Le gouverneur chargea de l'instruction du procès le lieutenant-colonel Candamo qui, dans l'ardeur de son zèle, se flattait de clore l'in-

(1) Le général Aldama et le général Esteller, déjà compagnons d'armes en Amérique, venaient de recevoir la même destination. Le grade d'Aldama fit éprouver à Perena le même sort que celui d'Esteller fit éprouver à Van Halen.

formation en moins de vingt-quatre heures. « Ne prétendent-ils pas que je suis tiède, ces « exaltés ? » disait Aldama au commandant Ossorno, dont la généreuse amitié pour Van Halen ne se démentit pas un instant dans cette cruelle épreuve; « Eh bien! demain, je ferai fusil-« ler ces déserteurs petits-maîtres, et l'on verra « si je sais commander avec énergie ». Dans ces momens critiques, un personnage qui desirait renverser le crédit de la famille de Quiroga, envoya dire à madame Van Halen (1) que si elle voulait se présenter dans son cabinet, tout serait arrangé. L'instruction du procès exigeait néanmoins les déclarations de Van Halen; il citait la lettre écrite à Garcia, qui venait d'arriver avec son bataillon. On fut obligé d'entendre celui-ci et d'autres témoins qu'il indiquait encore. L'autorité entravée dans ses violentes démarches, pour éviter toute espèce de satis-

(1) Madame Van Halen est sœur du général Quiroga.

faction, fit embarquer secrètement les trois prisonniers dans une chaloupe de guerre qui devait les conduire à Barcelone et les mettre à la disposition du général en chef. Van Halen, dans son malheur, eut du moins la consolation de voir qu'il pouvait compter sur ses amis. Il serait difficile de décrire l'intérêt qu'ils lui témoignèrent dans cette circonstance, et tout ce qu'ils firent pour prévenir une sentence arbitraire. Madame Van Halen voulut suivre son mari, en demanda et obtint l'autorisation du gouverneur.

La chaloupe canonnière et son escorte, aux ordres du lieutenant de navire, D. Joseph Buitrago, appareillèrent le 13 août; mais, rencontrées par les bâtimens de la croisière française, elles furent obligées de rétrograder. Les prisonniers rentrèrent à Tarragone où ils furent détenus à bord et sans communication. Ossorno fut le seul qui put les voir. Profitant d'un temps favorable, ils quittèrent de nou-

veau le port et atteignirent Barcelone, le 17 août. L'annonce de l'arrivée des prévenus fut un coup de poignard pour le général Mina. On sait qu'il était allé de la Corogne à Betanzos, où réside la famille de Quiroga, demander la main de la sœur de ce général pour Van Halen. Il se félicitait de son ouvrage, et portait au couple heureux qu'il avait uni l'intérêt d'un père.

L'épouse de Van Halen desirait le voir; il donna ordre que personne, excepté un domestique, ne sortît du navire pour prendre terre. Pour adoucir la position de cette dame, il lui fit donner la chambre de la goelette de guerre, *l'Andaluza*, et rendit le capitaine responsable de l'exécution de ses ordres. En apprenant l'indigne traitement qu'il avait essuyé, tous les compagnons de Van Halen qui connaissaient son patriotisme, la douceur de son caractère, couraient chaque jour au môle pour lui offrir, soit par signes, soit autrement, tous les

secours qui dépendaient d'eux. Chacun attendait avec la plus grande impatience le résultat de cette incompréhensible affaire.

Après avoir pris toutes les informations possibles sur la conduite de Van Halen, indigné de l'abus d'autorité dont il avait été victime, Mina voulut que l'instruction de son procès se suivît dans le lieu où elle avait commencé. Il le fit embarquer dans un petit bâtiment marchand, composé de trois hommes et un patron, pour retourner à Tarragone sur parole. Il était à peine hors de Barcelone, qu'il vit arriver à lui deux bâtimens de la croisière française. Il intima au patron de prendre le vent; que s'il ne s'éloignait de la croisière, il lui passerait son épée au travers du corps. Le patron avait peu de vivres; mais se voyant contraint d'obéir à la force, il fit voile vers Ivice, où le gouverneur Valle, aujourd'hui réfugié à Londres, traita Van Halen avec beaucoup d'égards. Il profita de la première occasion pour gagner Major-

que; le comte d'Almodovar, capitaine général des îles Baléares, le fit, sur ses instances, passer à Salau où il arriva le 29 décembre.

Le général Milans, qui commandait les troupes et la place de Tarragone, lisant les pièces du procès de Van Halen, s'écria en présence de plusieurs individus: *Hombre, esto era un asesinato*, Aldama avait été déposé par ordre du général Mina. Lorsque madame Milans vit l'épouse de Van Halen, elle fondit en larmes. Tout le monde songeait aux trois mois que cette femme admirable, modèle de dévoûment conjugal, avait passés sur la toile humide d'une chaloupe.

Les évènemens qui se pressaient à cette époque ne laissèrent pas au conseil de guerre le temps de faire justice de cette inconcevable procédure. Van Halen réclama les pièces dont elle se composait; mais le général Milans qui voulait éviter des ressentimens personnels, les refusa et les fit détruire; il chargea cependant le fiscal de donner son avis sur l'im-

putation faite à Van Halen et de faire connaître tout ce qui était en faveur de son innocence (1). Préférant l'exil à tout accommodement avec l'ennemi, celui-ci demanda un passeport au général Milans, et s'embarqua avec son épouse pour l'Amérique, le jour que Tarragone ouvrit ses portes aux Français.

(1) Van Halen est possesseur d'un certificat qui lui a été délivré par Mina et dans lequel ce général détaille ses services comme chef d'état-major de la 1re et 2e division, et ajoute qu'il s'est rendu digne de son estime. Il établit son innocence dans l'affaire de Tarragone, dont il a, dit-il, les preuves dans les mains.

L'envie et la persécution sont plus ou moins le partage des hommes de quelque mérite; il y en a cependant qui paraissent destinés de préférence à en être le but. Pour connaître jusqu'à quel point M. Van Halen a obtenu cette aveugle partialité de la fortune, nous engageons à lire ses *Mémoires sur l'inquisition*, publiés par M. Jules Renouard.

CHAPITRE VII.

Madame Van Halen.—Fidélité de la troupe.

Ce n'est pas seulement dans la prison et au supplice que madame Van Halen se montra décidée à suivre le sort de son mari, elle partagea souvent ses périls au milieu des combats.

Dans le mois de juin 1822, Van Halen commandait la cavalerie de la colonne d'Albornoz. On avait chassé de Berga Gep-dels-Estanys, et on se remettait des fatigues de l'excursion. Van Halen faisait manœuvrer ses troupes dans un champ. Tout-à-coup une jeune femme habillée en montagnarde catalane, montée sur

un mulet, paraît sur la route à côté; c'était madame Van Halen. A l'abri de ce déguisement, elle avait traversé vingt-huit lieues de pays au milieu des insurgés, pour voir celui qu'elle ne croyait plus embrasser. Une selle anglaise et un petit porte-manteau formaient tout son équipage. Il avait été impossible de la faire rétrograder. Son guide lui avait été fidèle, autant qu'il était resté auprès d'elle; mais le secret avait déjà percé. Si elle eût été reconnue des factieux, son déguisement n'aurait servi qu'à la compromettre davantage. Comme la colonne d'Albornoz avait continué ses opérations vers Solsone et Cardone, elle eut à soutenir plusieurs combats. C'est alors qu'on vit des soldats se battre et mourir autour de cette femme courageuse dont le cheval suivait toujours celui de son mari. Elle faillit un jour payer cet excès de tendresse. Le colonel Baza, le même qui est actuellement employé en Catalogne, était occupé par l'ennemi; le feu était

roulant, les insurgés pressaient l'arrière-garde que couvrait la cavalerie de Van Halen; tout ce que put faire le colonel fut de la forcer de s'éloigner de la portée des balles.

Le général Torrijos avait réuni les chefs à Cardone, pour informer le général Ferraz, gouverneur de Barcelone, des évènemens qui se passaient, et de la situation de la guerre dans les montagnes. Van Halen fut chargé de cette mission; il prit une escorte tirée de son détachement, et emmena avec lui sa femme qui, d'après son desir, se décida enfin à se reposer de ses fatigues à Barcelone.

Avant de reprendre le fil des opérations du général Milans, nous devons rendre hommage à la fidélité des troupes commandées par le général Manso.

Manso n'était parvenu à en séduire qu'un très petit nombre; le reste avait refusé de partager sa défection. Une conduite si noble de la part du soldat méritait une récompense. Les

patriotes de Tarragone s'empressèrent d'ouvrir une souscription pour leur donner une fête, en témoignage de la reconnaissance qu'ils leur portaient. Le jour fixé arriva. La ville ne renfermant pas de place assez grande pour y réunir toutes les troupes que le nouveau commandant d'armes voulait haranguer, on donna ordre aux différens corps de ligne de se rendre en grande tenue sur l'esplanade, à côté du port, laissant la place sous la surveillance de la milice nationale volontaire. Mais, de peur qu'il ne s'ourdît quelque nouvelle intrigue pendant leur absence, beaucoup de soldats aimèrent mieux rester à leur poste que d'assister à la fête. Il en fut de même de quelques officiers qui préférèrent être punis que de sortir de la ville. Le capitaine Gurrea était à leur tête.

CHAPITRE VIII.

Trait de caractère du général Milans. — Combat de Caldès. — Retraite. — Sobriété du soldat espagnol.—Affaire d'Alta Fulla. Attaque de Tarragone.

Après l'affaire de Yorba, le général Milans rejoignit la brigade Lloberas qui se trouvait à Tarraga depuis plusieurs jours, et y demeura jusqu'à la fin de juillet.

La séduction avait réussi auprès de plusieurs généraux ; on voulut en essayer près du général Milans ; on lui écrivit que la guerre n'avait

plus de chance, que la fortune des armes était perdue, que l'intérêt de l'Espagne exigeait qu'il se ralliât aux Français. « Mes cheveux blancs, répondit-il, descendront sans tache au tombeau. »

Sans examiner si l'arrivée du parlementaire était aussi imprévue pour tous ceux qui l'entouraient que pour lui-même, comme on aura occasion d'en douter par la suite, nous nous bornerons à dire que ses paroles durent désabuser ceux qui se flattaient de l'enlacer dans quelques supercheries politiques. Depuis ce moment, il n'a jamais cessé d'être en butte à la haine de quelques hommes puissans.

Cependant l'esprit de sédition faisait des progrès. Le général Milans observait et se taisait. Sûr de sa conscience, peu lui importait le reste. Comme il savait que, pour apaiser les murmures du soldat, il n'y a rien de mieux que l'action, il ordonna le départ, marcha toute une nuit, et arriva à Mont-Blanc d'où il

passa à Santa Coloma. Il s'y arrêta à peine, et forma le projet de fondre sur l'arrière-garde ennemie. Cette résolution hardie avait besoin d'une grande discrétion; cette qualité qui est indispensable au succès d'une opération militaire commençait cependant à manquer. Tous ses desseins transpiraient avant qu'il les exécutât. C'est ainsi que, s'étant avancé jusqu'à Caldès, il se trouva tout-à-coup arrêté par une colonne ennemie bien supérieure en nombre. Le feu s'engagea néanmoins, et dura depuis le matin jusqu'au soir; mais Milans fut obligé de battre en retraite. Le fort du combat eut lieu entre Caldès et le pont de Cabriana. La perte fut assez considérable de part et d'autre.

Nous eûmes à regretter, et nous regrettons encore le brave lieutenant-colonel Lisana, ex-aide-de-camp du général en chef, qui venait de quitter l'état-major pour prendre le commandement de son escadron, et qui fut criblé

de balles en chargeant une hauteur qu'il voulait enlever.

Les fatigues que la troupe avait essuyées auraient dû faire rentrer chacun dans le devoir. Nous verrons cependant qu'il y avait encore de la mauvaise volonté. La division se mettait en retraite, le feu ne se prolongeait qu'à l'arrière-garde que commandait le général en personne. L'ennemi cessa de le suivre. Milans descendit de cheval, persuadé que toutes les précautions d'usage avaient été prises. Néanmoins il n'était pas tranquille. Il fit appeler ceux qui connaissaient mieux le pays, et s'informa soigneusement du lieu où il se trouvait. Il reconnut bientôt qu'il était dans une si mauvaise position qu'il se voyait exposé à être fait prisonnier dans la même nuit. Il fit aussitôt prendre les armes à la division et la conduisit en quelques heures dans une position plus sûre.

Avant le combat de Caldès, la troupe avait

déjà fait plusieurs marches pénibles, et éprouvé la disette. L'action épuisa ce qui restait de forces; elle était exténuée.

Les privations que la troupe avait à endurer et la défection de Manso, forcèrent le général Milans de renoncer à son entreprise et de se rapprocher de Tarragone. Des forces supérieures l'accablaient à-la-fois de deux côtés. Il fut obligé d'entrer dans la place et n'en sortit plus qu'après la capitulation.

La sobriété du soldat espagnol est assez connue. Il est néanmoins peu d'occasions où il l'ait poussée plus loin que dans celle dont il s'agit. On n'était ni en pays étranger ni sur des montagnes où le pain est inconnu; on était au sein de la patrie, dans la capitale d'une province fertile, située sur le bord de la mer. Il n'était plus question d'attaquer ou de se défendre jour et nuit, mais de se remettre des fatigues. Néanmoins, la ration ne se composait que d'un peu de mauvais pain et de quelques

onces de morue plus mauvaise encore. A peine sa solde fournissait-elle au soldat de quoi acheter du tabac le dimanche.

Pour calmer ses ennemis, ou pour mieux dire, ceux de la patrie, qui trouvaient dans l'inaction la cause de leur découragement, le général Milans sortit le 27 août de la place pour attaquer les positions d'Alta Fulla.

Ce village, placé sur la grande route de Barcelone, est à environ deux lieues de Tarragone. L'ennemi s'était avancé à mi-chemin, l'action ne tarda pas à s'engager. Elle ne fut pas longue; mais elle n'en présenta pas moins un spectacle intéressant. Le petit cercle d'à-peu-près un mille de diamètre où l'on en était venu aux mains présentait à-la-fois un double combat. Sur mer, des chaloupes canonnières manœuvraient avec activité. Sur terre, infanterie, cavalerie, artillerie, tout était en mouvement. Des deux côtés, les troupes se conduisaient avec une bravoure digne d'éloges. Quel guer-

rier aurait manqué de valeur sur un champ de bataille qu'avaient illustré les Carthaginois et les Romains? Quel homme aurait mesuré le danger, en face d'un monument consacré à la mémoire des deux neveux de Scipion l'Africain?

Les ennemis au nombre de dix mille Français et de trois mille insurgés, se présentèrent le lendemain sur quatre colonnes devant la place de Tarragone. La première, composée d'insurgés venant de Valls, déboucha sur les hauteurs parallèles à celles de l'Olivo; la seconde et la troisième sur d'autres monts dans la direction du Coll Santa Christina, et la quatrième sur la grand'route de Barcelone. Les postes avancés que nous avions dans les positions situées entre cette route et le Coll Santa Christina, le Lorito et un vieux redan, ouvrirent le feu. L'Olivo ne tarda pas à les suivre. L'action devint générale du côté du nord-est de la place. Les défenseurs du Lorito et du redan, après s'être battus

tant qu'ils eurent de la poudre, furent obligés de se retirer. Lloberas qui les observait des remparts, les voyant abandonner leurs positions, s'écria : « Je ferai fusiller les commandans ». Ceux qui l'observaient lui-même, sans lui répondre avec autant de dureté, auraient pu lui reprocher de les laisser manquer de munitions. L'Olivo était attaqué par l'artillerie et n'avait que des fusils. L'infanterie ennemie le menaçait en même temps de tous côtés. Il était précisément dans le moment le plus critique, lorsque le commandant reçut l'ordre signé par un adjudant de l'état-major de laisser soixante hommes et de se retirer avec le reste. Cet honorable officier rougit pour celui qui le lui avait envoyé, et continua à se défendre. Bientôt après il reçut un renfort de deux pièces d'artillerie volante et d'un bataillon de troupes volontaires. Protégé par l'Olivo, le chef de ce bataillon, Baiges, fit une charge à la baionnette qui lui réussit.

Il y avait sur les remparts de la ville deux mortiers placés vis-à-vis du Lorito, et ce ne fut cependant qu'après plusieurs heures de combat qu'on pensa à lui envoyer quelques bombes qui forcèrent l'ennemi d'abandonner cette position. Ceux qui occupaient le redan, se trouvaient dès-lors isolés et se retirèrent également. Une colonne qui s'était avancée jusque sous les remparts de la place, couverte par les enceintes de vigne et surtout par un ancien aqueduc, fut aussi obligée de rétrograder. Cette manœuvre décida le succès de la journée.

Plusieurs généraux de la Foi accompagnaient le maréchal Moncey dans cette expédition. Celui dont il espérait davantage était Manso. Huit heures de combat lui apprirent que se servir de lui pour entrer à Tarragone, c'était attendre de Judas les clefs du paradis. Vers le soir il abandonna l'attaque et se retira en bon ordre après une perte assez considérable.

Le proverbe que *tout est bien qui finit bien* n'est pas toujours exact. Du côté de l'attaque les dispositions étaient excellentes. Du nôtre elles étaient assez défectueuses. Tout le monde se conduisit du reste à merveille hormis les généraux. Lloberas se montrait, il est vrai, de temps à autre sur les remparts; mais il eût été mieux placé à l'Olivo. Le général Milans ne sortit que sur la fin de la journée pour paraître à cheval sur le champ de bataille qui venait d'être abandonné. Le commandant d'armes de la place montra plus de zèle. S'il est doux de rappeler à la mémoire les noms de ceux qui achètent au prix de leur sang la gloire de faire plus que leur devoir dans un jour de bataille, Carreño, capitaine d'état-major, Oreglia, volontaire italien, ne doivent pas être oubliés. L'escadron d'artillerie volante de l'île de Léon fit le service de place, et se conduisit d'une manière admirable. En examinant la conduite de nos généraux dans cette affaire, on pour-

rait encore leur demander compte d'un oubli. La chaleur excessive du soleil du jour sur des troupes qui n'y étaient pas accoutumées ne devait-elle entrer pour rien dans leurs prévisions ? Lorsqu'ils ont vu que par ce même motif les troupes ennemies avaient besoin de se relever, et qu'elles ont été obligées de prendre successivement part à l'attaque ; lorsqu'ils devaient savoir que depuis trois heures du matin leurs soldats n'avaient pris ni rafraîchissemens ni repos; lorsqu'enfin ils pouvaient voir que l'affaire prenait une tournure favorable, pourquoi ne pas mettre quelques bataillons et un peu de cavalerie en réserve et les diriger vers le soir sur le Coll Santa Christina pour couper la retraite à l'ennemi? Qu'a fait la cavalerie durant la journée?

Disons-le cependant en sa faveur, le général Milans se croyait trahi et cette idée n'était pas tout-à-fait dénuée de fondement. Les soupçons qui s'étaient formés à Tarraga n'avaient été

que trop confirmés dans la retraite de Caldès, et la crainte du général de division devait avoir de l'influence sur les chefs subalternes. D'ailleurs il y avait quelque chose de surprenant dans la rapidité avec laquelle le maréchal Moncey avait exécuté son mouvement sur Tarragone après l'affaire d'Alta Fulla.

CHAPITRE IX.

Anecdote de Villa-Nova.

Le jour qui suivit l'attaque de Tarragone je fus chargé de me rendre auprès du général en chef. La voie de terre était interceptée, je fus obligé de me mettre en mer. Mais les bâtimens de quelque apparence ne pouvaient passer. Les bateaux pêcheurs eux-mêmes n'échappaient qu'avec peine. Je me déguisai, me jetai dans un canot et réussis à gagner le large à la faveur de la nuit. La mer était calme, le ciel serein, le vent propice; on n'avait pas besoin de se

servir de la rame. Je me flattais d'être rendu à Barcelone avant le jour. Cet espoir ne se réalisa pas. Bientôt le vent s'affaiblit, le bâtiment ne marcha plus qu'avec lenteur et la voile cessa d'être tendue; les matelots firent force de rames, mais leurs efforts ne m'avaient pas poussé à mi-chemin que l'aurore paraissait déjà. Bientôt nous fûmes hélés, poursuivis par des corsaires.

Nous côtoyâmes le rivage et prîmes l'allure d'un bâtiment pêcheur. Je ne pouvais me dissimuler toute l'étendue du péril. Je pensai à sauver mes dépêches; après les avoir attachées à une corde dont un bout était fixé sous la barque, je me tins prêt à les jeter à la mer si nous étions atteints. Cachées sous l'eau, elles eussent échappé à l'œil du corsaire, et certain de les retrouver, je n'avais plus à songer qu'à sauver ma vie. J'attendais alors avec résignation ce que le sort déciderait. Notre manœuvre réussit, le corsaire prit le change, et le point

du jour nous vit entrer à Villa-Nova. Si le bonheur voulut que le patron fût de ce village, le malheur fit qu'il se trouvait alors occupé par les ennemis; mais il y avait plus de danger à tenir la mer qu'à débarquer, nous poussâmes donc au rivage, et nous attirâmes le canot. Le nautonnier me conduit aussitôt chez sa tante. « Vous avez ici un abri sûr, me dit-il, attendez la nuit sans inquiétude; ce soir je viendrai vous reprendre ». La bonne femme et ses deux filles me firent le plus aimable accueil et m'offrirent tout ce qu'elles avaient de mieux. Je leur témoignai le desir de prendre quelque repos, moins dans l'espérance d'en goûter les douceurs que pour me soustraire à un examen qui eût pu éveiller des soupçons. Elles me conduisirent dans une chambre qui donnait sur la rue. J'étais absorbé dans les réflexions que me suggéraient les périls auxquels je venais d'échapper, lorsqu'un bruit de voix frappa mon oreille. Il y

avait dans la ville des Français et des insurgés. Ceux-ci ne faisaient pas de grâce, et ceux-là n'auraient pas épargné un officier ennemi déguisé. J'étais sur le point de sortir de ma chambre pour m'informer de ce qui se passait : l'une des deux sœurs me prévint et me dit que son oncle était en colère, mais que ce n'était rien, que cela se passerait. Le bruit recommença bientôt après : je reconnus la voix du jeune homme qui m'avait amené. La dispute s'échauffait, et ce n'était plus à l'aide d'un tiers qu'il fallait en connaître la cause. Je me présentai et vis qu'il n'était question, ni d'insurgés, ni de Français, ni de trahison, mais d'un contre-temps qui pouvait entraîner de funestes conséquences. L'homme en colère était le père du patron; il avait emporté le timon du canot pour empêcher son fils de continuer le voyage. « Comment, disait-il, moi qui pour toute fortune n'ai que mon canot et cet enfant, je souffrirais qu'il tombât dans les mains des ennemis? J'at-

tacherai mon fils avec un câble, je brûlerai le timon plutôt que de le lui rendre. —Vous avez raison, lui dis-je, mais veuillez m'écouter, j'ai deux mots à vous communiquer en particulier». Je l'entraîne dans ma chambre, je ferme la porte à clef et je lui dis : « Savez-vous qui je suis? — Non. — Savez-vous qui m'a conduit ici? — Non plus. — Eh bien! sachez que je suis aide-de-camp du général Mina, que votre fils vient de me conduire au milieu des ennemis, et que vous ».... A ces mots il recule, ôte son bonnet et change de couleur. « N'ayez pas peur, mon brave homme, ne vous épouvantez pas. Dites-moi seulement: Avez-vous de la tendresse pour votre fils? l'aimez-vous, ce fils?— Si je l'aime! —L'aimez-vous beaucoup....? Eh bien! si votre fils se trouvait en présence de mon père, d'un père à-peu-près de votre âge, et que sa vie fût dans ses mains, que feriez-vous à sa place? Et moi aussi je suis fils...! Et moi aussi j'ai un père...! Décidez.»

Cet homme qui avait lutté toute sa vie contre les flots et les tempêtes ne put contenir son émotion; elle se manifestait par de grosses larmes qui coulaient sur ses joues brunies, sans qu'il parût s'en apercevoir. Il me saisit dans ses bras, et sans proférer une parole, il me quitta: en un clin-d'œil, tout était prêt pour remettre en mer.

Je partis à la nuit, et le lendemain, à la pointe du jour, j'avais remis les dépêches au général en chef. Mina était alité; quoique fort souffrant, il ne put s'empêcher de sourire à la vue de mon déguisement. Après cette expression de gaîté passagère, je remarquai bientôt celle de l'intérêt sur le noble visage du général, lorsque je lui rendis compte des dangers que j'avais courus.

CHAPITRE X.

DEPUIS LE COMMENCEMENT D'AOUT JUSQU'AU 3 NOVEMBRE.

Lancières et enfans miliciens de Barcelone. — Expédition de Fernandez. — Mort de Pacchierotti. — Expédition de San Miguel. — Effervescence du capitaine O'Donnel.

On dit communément que nul n'est prophète en son pays; on pourrait ajouter qu'il n'y a pas de justice pour les contemporains. Pénétrés d'une admiration excessive pour l'antiquité, nous louons avec exagération les exploits que nous n'avons pas vus, aux dépens de

ceux qui se sont passés sous nos yeux. Sans prétendre élever les faits de cette histoire au niveau de ceux qui, étant d'un plus grand éclat, parlent davantage à l'imagination, nous regrettons que plusieurs traits de la dernière guerre de Catalogne ne soient pas assez connus.

Madame Lacy, veuve du général de ce nom, avait organisé à Barcelone un corps de lancières, dont le but était de suivre les miliciens sur le champ de bataille pour y recueillir les blessés, et rendre les derniers devoirs à ceux qui périssaient en combattant. Cette institution généreuse donna lieu aux scènes les plus sublimes. Les femmes pressaient leurs maris de prendre les armes, les filles encourageaient leurs frères, et se consolaient, comme de véritables Lacédémoniennes, de la perte de leurs parens par le souvenir de leur courage.

Les adolescens même se montraient jaloux de contribuer à la défense de la patrie; ils avaient formé un bataillon, et ces jeunes gens,

qui semblaient à peine capables de soutenir leur fusil, exécutaient des manœuvres qui faisaient l'étonnement de ceux qui en étaient témoins.

Quel que fût l'élan de la population de cette ville, on n'avait pu secourir Figuères dont les subsistances étaient épuisées. La possession de cette place était cependant devenue plus importante encore depuis que Cardone avait succombé. Mais Barcelone n'avait pas assez de troupes pour tenter de la secourir de vive force. Faibles comme nous étions, si nous eussions essayé de la dégager, l'ennemi nous eût laissés nous répandre au loin, et eût mis Barcelone en danger. On nous a reproché, ainsi qu'aux assiégeans, d'être restés les bras croisés; mais il est plus facile de censurer que de diriger les évènemens. Le péril que courait Figuères fit néanmoins hasarder une expédition.

On réunit, le 9 septembre, tous les bâti-

mens à voiles latines qui étaient dans le port; on y fit embarquer le soir mille sept cents hommes d'infanterie et cinquante chevaux, aux ordres du colonel Fernandez, ex-gouverneur de Cardone. L'opération consuma plus de temps qu'on n'avait cru. On ajourna le départ à la nuit suivante. Le 10, dès que le soleil eut disparu, on se jeta dans les bâtimens; on appareilla sur les onze heures du soir, et on arriva au point du jour à Mongat, à un mille sur les derrières de la division qui faisait le blocus de Barcelone. A mesure que les troupes débarquaient elles se formaient sur les hauteurs à côté de la grande route. Un détachement français, composé de trente-trois hommes et soixante-trois chevaux, vint se jeter dans leurs postes. Les hommes furent envoyés sur les mêmes transports à Barcelone, et les chevaux servirent pour augmenter la cavalerie de Fernandez. La colonne se mit en marche; elle gagna Lliers, la montagne du

Moncey, San Marcial, San Julien, Roda, Esquirol, Olot, et avait déjà dépassé Besalú, lorsque les Français se présentèrent. Le feu s'engagea, et quoique l'ennemi supérieur en nombre ne pût tenir, la perte, à-peu-près égale des deux côtés, fut plus sensible pour Fernandez, obligé de laisser ses blessés dans l'ermitage de Saserra pour pouvoir continuer son mouvement. Il fit une contre-marche par les montagnes et descendit sur le village de Torrates; mais il avait à peine débouché, que déjà l'ennemi s'avançait à sa rencontre. La colonne, dépourvue de munitions, harassée par la faim et les marches continuelles, n'était plus en état de faire tête aux colonnes qui se présentaient. Néanmoins il n'y avait pas à choisir, l'ennemi était en face, et la retraite interceptée. Il fallait payer d'audace, accepter avec résolution un engagement qu'on ne pouvait éviter. Pacchierotti et Minusir, qui tous deux commandaient en second, font passer

dans l'âme de leurs soldats la magnanimité qui les entraîne. Tous deux avaient antérieurement reçu des blessures, tous deux prêchaient d'exemple. Les troupes s'animent à leur voix, et fondent sur l'ennemi qui était sur deux colonnes en diagonale, sur le penchant d'une colline; marchent à la baïonnette contre celle de gauche, la serrent, et sont prêtes à l'aborder, lorsqu'elles tombent sous le feu croisé que l'une et l'autre avaient dirigé contre elles. Le trouble se met dans les rangs, elles sont entourées et obligées de rendre les armes.

C'est ici que succomba la fleur de la milice volontaire de Catalogne, la légion libérale étrangère, derniers débris de ces malheureux Italiens que la peste, la faim et la guerre avaient épargnés. Cette victoire était réservée au général Damas. Il s'en montra digne. Sa conduite envers les prisonniers lui donne des titres à toute notre reconnaissance.

Il semble étrange qu'après le résultat de la

première embarcation on ait osé risquer la même expédition la nuit suivante. Mais tout était prêt, le gros des troupes ennemies était encore éloigné; il fallait, ou profiter de la circonstance, ou renoncer à jamais au projet de secourir Figuères et de porter la guerre sur les derrières de l'ennemi.

Si l'on demande pourquoi l'on avait confié cette expédition à Fernandez qui n'avait pas su conserver Cardone, on répondra qu'il est peu généreux lorsqu'un homme a gagné la confiance, en donnant des preuves multipliées de son mérite, de la lui ôter au premier malheur qu'il éprouve.

Pacchierotti reçut de nouvelles blessures dans ce dernier combat; il aurait pu en guérir, mais voyant la cause perdue, il refusa la pitié des ennemis et mourut digne de lui-même et de sa patrie.

L'expédition de Fernandez avait manqué, une autre pouvait réussir. Le général en chef

résolut d'en courir la chance. Il chargea son chef d'état-major, le colonel Évariste San Miguel, de sortir de Tarragone, passer en Aragon, réunir toutes les troupes constitutionnelles, et en former une masse avec laquelle il pût ranimer l'esprit des provinces qui s'étaient le plus prononcées pour la constitution. San Miguel obéit. Il se mit en route pour Lérida, sortit de cette place avec trois mille hommes d'infanterie, quatre cents chevaux, et se dirigea sur Balbastro. Il avait déjà six mille ennemis sur ses traces, lorsque Santos Ladron vint grossir leur nombre avec la faction de Navarre. Obligé de renoncer à son projet, San Miguel passa sur la rive droite du fleuve et s'en retourna paisiblement à Lérida. Peu de jours après, pour moins attirer l'attention et pouvoir exécuter son mouvement avec plus de promptitude, il sortit de la place sans autre escorte que trois cent cinquante hommes de cavalerie qui formaient le régiment de la Consti-

tution. Atteint dans cette marche par le maréchal Lauriston, il reçut la charge sans s'ébranler. Sommé de se rendre dans la mêlée, il répondit à coups de sabre. Les braves qu'il commandait furent accablés, taillés en pièces et périrent aux cris de *Vive la Constitution!* San Miguel, couvert de blessures, nageait lui-même dans son sang. Il respirait encore lorsqu'on ramassa les blessés. Il fut aussitôt transporté dans une maison où il reçut tous les secours que réclamait son état. Le maréchal Lauriston vint en personne lui demander s'il avait à se plaindre de ses troupes? « Oui, répondit-il, de ne m'avoir pas achevé ». On ne sait ce qu'il faut admirer le plus de la sensibilité du Français ou de la fierté de l'Espagnol.

A cette époque le général en chef avança d'un grade la plupart des officiers de sa suite. Un de ses aides-de-camp, le fils du comte de l'Abisbal, qui n'ayant que dix-huit ans, était déjà capitaine dans la garde, ne fut

pas compris dans cette promotion. L'exaspération s'empara de son esprit et il s'en alla de Barcelone. L'effervescence de son âge et l'extrême vivacité de son esprit parlent beaucoup en sa faveur, mais plus encore son mérite que le général en chef n'a pas cru devoir récompenser à cause de sa jeunesse, sans cependant cesser de le reconnaître.

CHAPITRE XI.

Capitulation de Barcelone.

PENDANT que notre armée n'existait plus que de nom, celle des ennemis se grossissait de jour en jour. Les troupes du maréchal Lauriston n'étant plus occupées dans l'Aragon s'étaient rapprochées de celles du maréchal Moncey, et toutes ne paraissaient avoir qu'un seul but, et ne former qu'une seule armée. Les nôtres n'avaient plus d'autres refuges que les places fortes, et ces places étaient sans approvisionnemens. Cardone et Tortose avaient été infidèles. Figuères et Urgel, après avoir dimi-

nué les rations jusqu'au-dessous du nécessaire, avaient été obligées de se rendre. Tarragone et Ostalrich étaient aux dernières extrémités. Barcelone se soutenait toujours et on faisait continuellement des sorties pour inquiéter l'ennemi. Le général Mina quoique informé de l'horrible situation des autres provinces de l'Espagne, assuré de l'impossibilité de pouvoir rallier les restes de son armée, et convaincu que si le maréchal Moncey avait voulu former le siège de Barcelone, comme il en avait les moyens, la brêche aurait été ouverte en moins d'un mois, le général Mina n'aurait pas songé à déposer l'épée, si la chute du gouvernement constitutionnel n'avait pas changé entièrement ses devoirs et sa position. La dissolution du pacte social qui régissait la nation, et du pouvoir légitime qui l'avait constitué général en chef, substituant le commandement de fait à celui de droit, anéantissait son autorité légale, et plaçait l'accidentel sous les ordres de son hon-

neur et de sa conscience; en un mot, transformait en père de la population le général de l'armée. Si comme général, Mina avait dû sacrifier Barcelone à l'ordonnance militaire, comme père, il était obligé de sacrifier l'ordonnance militaire au salut du peuple. On parla de capituler. Aussitôt que cette nouvelle se répandit dans la ville, un groupe nombreux se dirigea chez le général Rotten pour obtenir des renseignemens sur ce qu'on allait faire. Celui-ci, ne sachant quelle réponse leur donner, les conduisit chez le général en chef qui n'eut que le temps de se mettre à la fenêtre pour voir de quoi il s'agissait. Ce n'était pas une réunion populaire, mais une émeute produite peut-être par les meilleurs intentions, qui méritait un pardon généreux, mais qui était incapable de donner des garanties dans ses prétentions, et indigne d'être secondée, malgré la bonté de ses desirs. Sans songer aux armes qui brillaient à ses yeux, tout infirme qu'il était, Mina se

montra au milieu du tumulte, et le tumulte cessa. Pour éviter le renouvellement des désordres qui n'auraient pu qu'être aussi funestes qu'infructueux, il se vit obligé de prendre des mesures de sûreté contre des personnes très respectables, mais dont l'esprit trop ardent ne pouvait qu'augmenter le malheur de la crise. Il se retira le jour suivant dans la citadelle. Égal à lui-même dans toutes les vicissitudes de la guerre, il termina sa capitulation du même esprit qu'il aurait livré une bataille. Tarragone et Ostalrich partagèrent le sort de Barcelone, sort qui n'aurait pas été si terrible, si la religion des ministres eût répondu à la générosité des vainqueurs! (1)

(1) La justice qui est due à la noble attitude que la ville de Barcelone a présentée pendant tout le temps de la guerre exigerait qu'on fît mention ici de tous ceux qui s'y sont distingués avant et pendant son siège. Aucune tâche ne serait plus douce pour l'auteur de cette histoire; mais pour la remplir il faudrait citer tous ses habitans. Pour concilier en quelque sorte la sin-

cérité de son desir avec la possibilité des moyens que lui offre cet ouvrage, il se fait un devoir de désigner à l'admiration publique le lieutenant Llovet pour son libéralisme et sa philanthropie, les lieutenans-colonels, Vidal pour son courage et son dévoûment, Meca pour son talent, Monserrate pour l'aplomb de ses idées, le colonel Costa pour son patriotisme, le général baron de Biure pour son zèle et son activité et le marquis de Santa Coloma pour toutes les vertus dont peut se glorifier un noble caractère.

LIVRE V.

EFFORTS POUR ÉVITER UNE RÉACTION ET PROTÉGER LES CONSTITUTIONNELS.

Mente ambiciosa!
Vuelvete enfin á mejorar al hombre.
QUINTANA.

CHAPITRE PREMIER.

Situation morale de Barcelone après la capitulation.

Lors de mon arrivée à Barcelone, après l'attaque de Tarragone, la population était calme, résolue à courir toutes les chances de la for-

tune, et à faire tous les sacrifices possibles pour ne pas être flétrie du joug de l'étranger. Ma position m'avait mis à même de connaître le véritable état des choses, et je ne pouvais partager les consolantes espérances dont on se berçait encore; je ne prévoyais que trop le sort que nous réservait une lutte inégale. Sans déposer l'épée, je crus qu'il fallait avoir recours à d'autres armes; je pensai que tout en nous défendant contre les dangers présens, il fallait se prémunir contre les dangers futurs.

Si Barcelone tombait, et je ne pouvais plus en douter, la réaction devait être terrible; les vengeances et les haines pouvaient faire verser plus de sang que le fer de l'ennemi n'en avait pu répandre. Il fallait préparer les esprits au calme et à la modération avant que la tempête n'éclatât. Une publication périodique pouvait seule faire espérer d'atteindre ce but. Il fallait éclairer et diriger l'opinion, présenter des points de ralliement, et se réserver les

chances de sauver quelques débris d'un vaste naufrage.

L'entreprise, sans doute, était audacieuse, mais l'intention était si pure que je ne me sentis pas effrayé. Toutefois, je ne pouvais me dissimuler ma faiblesse : proscrit, étranger, à peine âgé de vingt ans, je n'avais pas la présomption de croire que je pouvais égaler les talens des écrivains distingués que possédait Barcelone; mais c'était moins du génie que du patriotisme, c'était moins de l'éloquence fleurie que du courage qu'il fallait, et j'étais sûr de ne manquer ni de patriotisme ni de courage. Je me décidai.

A peine eus-je fait connaître mes intentions, que je vis se manifester l'approbation de tout ce que la ville avait de plus illustre. Des écrivains habiles et patriotes, MM. Cook, Aribau, Monteggia, Lopez Solez, me prêtèrent leur appui. De concert avec eux, nos publications ne tardèrent pas à paraître.

Nous travaillions déjà depuis deux mois à remplir cette tâche, lorsque les évènemens décidèrent la chute de Barcelone. Il fallut mettre bas les armes, et le général Mina fit voile pour l'Angleterre.

Les troupes françaises prirent possession de la ville, ainsi que des autres places de la Catalogne. Nos garnisons réunies dans les cantonnemens qu'on leur avait assignés attendaient avec une noble résignation l'exécution des articles de la capitulation.

Toutefois les haines étaient loin d'être calmées. La désertion des théâtres, la solitude des promenades, le morne silence et la consternation générale qui avaient suivi la reddition de la place, ne permettaient pas de douter de la disposition des esprits. Ces indices étaient fortifiés par la nature même des choses. Le but des hostilités contre l'Espagne, ayant été de détruire ses institutions politiques, tenait à une cause toute morale. Notre armée avait

cédé à la force, mais l'esprit public qui ne cède qu'à la persuasion, n'était pas éteint dans une ville surtout aussi prononcée et aussi constitutionnelle que l'était Barcelone.

Cette tendance à la liberté, source des plus grandes espérances, sous un gouvernement protecteur, n'inspirait plus dans l'état actuel des choses que craintes et terreurs. Les conjectures étaient d'autant plus fâcheuses, que les premières mesures du nouveau gouvernement étaient moins conciliatrices. Néanmoins les Catalans, persuadés que le roi d'Espagne n'avait jamais été moins libre que depuis qu'on avait proclamé sa liberté, n'attendant plus rien du cabinet espagnol, avaient les yeux fixés sur la France. Les décrets que les absolutistes faisaient circuler au nom du monarque, étaient balancés par la confiance qu'avait inspirée l'armée victorieuse. La noble conduite envers les vaincus avait en quelque sorte fait oublier l'odieux principe de la guerre, et, tout en

cédant aux circonstances, les patriotes n'avaient pas perdu tout espoir. Cette illusion ne tarda pas à s'évanouir.

La France ne jouissait pas de toute la plénitude de ses droits; trompée elle-même dans son attente, elle ne pouvait faire ce qu'elle voulait pour l'Espagne. Le même pouvoir qui n'avait pas craint de flétrir la gloire des Français, en les faisant marcher dans la péninsule sans les formalités prescrites par le droit des gens, et combattre un peuple qui n'avait commis d'autre crime que d'admirer leur sagesse et profiter de leur expérience, consomma son œuvre par l'odieux artifice avec lequel il sut éluder les capitulations. Nos troupes qui, suivant le second article de celle de Barcelone, devaient conserver leur organisation, leurs armes, leurs équipages et leurs chevaux; qui devaient recevoir la solde et les vivres que leur assignait l'ordonnance; les officiers, sergens et caporaux qui devaient conserver leurs

grades sans être recherchés par leur conduite politique ni leurs opinions antérieures, virent bientôt quelle confiance ils pouvaient avoir dans ces stipulations.

Abandonnés à eux-mêmes, des soldats, des fiers castillans qui refusaient de tendre la main aux passans dans les rues de Barcelone ou d'autres grandes villes, tombaient sous les poignards en regagnant leurs foyers. Dans cette alternative, solliciter la faveur d'être conduits prisonniers hors de leur pays était la seule ressource qui leur restait. En attendant, les processions de moines et de vieux partisans de l'inquisition qui remplaçaient nos volontaires dans Barcelone, rendaient chaque jour la physionomie de cette ville plus lugubre.

Tandis que le parti constitutionnel se voyait ainsi écrasé, les absolutistes jouissaient de leur facile triomphe. S'érigeant en maîtres de l'opinion publique, ils répandaient à pleines

mains leurs doctrines incendiaires. On sent qu'à la faveur des circonstances, ils durent donner une libre carrière à leurs prétentions. Aussi rien n'égalait l'exagération et la violence des écrits qui commençaient à sortir de leurs presses.

C'est alors qu'une seule voix osa s'élever pour résister et revendiquer les droits de la liberté expirante. Cette voix, c'était la nôtre. Forts de nos intentions et de l'appui généreux du maréchal Moncey, nous soutînmes cette nouvelle lutte, et fîmes successivement paraître diverses pièces où nous établissions les principes qui vont faire l'objet des chapitres suivans.

CHAPITRE II.

Effets du manque d'harmonie entre les peuples et les monarques.

Quel astre malfaisant influe sur les nations et leur chef, les divise entre eux, leur fait oublier leurs devoirs réciproques et transforme en germes de discorde les principes constitutifs de l'ordre social? Sera-t-elle éternelle, cette funeste division? Quelque Déité tutélaire viendra-t-elle mettre fin à tant de malheurs? La philosophie, fille de l'expérience et de la raison, pourra peut-être un jour ajouter ce bienfait à ceux que nous lui devons déjà. Elle pourra peut-être réconcilier les dépositaires de la force phy-

sique avec ceux de la force morale, et mettre en harmonie le droit de la nature et le droit de convention. Tant de calamités essuyées, tant d'autres peut-être que nous prépare l'avenir, ne sont-elles pas des motifs suffisans pour faire convenir de la nécessité de terminer d'aussi tristes discordes?

La décadence d'empires florissans, l'instabilité des trônes les plus puissans, l'anarchie des peuples les plus pacifiques, le meurtre de princes chéris et de citoyens illustres, enfin les horribles catastrophes dont fourmillent les annales des nations, ne doivent-elles pas faire sentir quelles terribles conséquences peuvent avoir les dissensions qui arment entre eux les monarques et les sujets? Si, gouvernans et gouvernés, nous eussions eu le bonheur de faire cause commune, que de calamités nous nous serions épargnées! Cependant les symptômes de la fureur insensée qui agite les uns et les autres, jaillissent de tous côtés.

Lorsqu'un peuple, convaincu de l'impossibilité de se soutenir sans un frein qui le retienne, choisit le meilleur de ses concitoyens pour le gouverner, et le rend lui et sa famille dépositaires de la force et de l'autorité, ou lorsque le trouvant déjà reconnu, assis sur le trône, il se dévoue à sa défense, verse son sang pour lui, et n'épargne aucun genre de sacrifices pour lui procurer lá paix au-dedans, et la victoire sur les ennemis du dehors, quels titres n'ont pas de tels sujets à l'amour de leur prince; quel motif pour le monarque de se montrer reconnaissant, et que de raisons pour les uns et les autres de se réunir dans un sentiment commun de bienveillance et d'attachement réciproques! Un pacte social fondé sur l'amour, un code qui transformerait le tyran en père, et le vassal avili en fils respectueux, serait le plus heureux résultat que pussent obtenir la valeur et la constance de tout un peuple.

L'histoire nous présente des exemples d'une telle réunion de volontés, et mille modèles d'une générosité glorieuse qui profite aux intérêts de tous. Nous y voyons des monarques qui devaient tout à leurs peuples, ne leur en tenir aucun compte et payer d'ingratitude leurs défenseurs les plus héroïques, pendant que nous en voyons d'autres qui, sans avoir les mêmes motifs pour se rendre aux voeux de leurs peuples, ont établi cette alliance heureuse du pouvoir et de la liberté, et prévenu de dangereuses réactions.

Les rois qui ont suivi un système différent, n'ont jamais obtenu le même résultat. Il est trop difficile de s'opposer de front au cours naturel des choses, de combattre le sentiment intime de la justice. On a vu souvent certains nuages qui contenaient la foudre éclater avec fracas et causer d'effrayans désastres; la pointe d'un rocher eût suffi pour leur ôter leur électricité et leur pouvoir destructeur.

Faut-il s'étonner après cela que certains peuples, voyant leurs espérances anéanties, le fruit de leurs sacrifices perdu et leurs réclamations repoussées, animés d'ailleurs par l'exemple de pays voisins, qui jouissent du bienfait du système représentatif, aient cherché à secouer l'absolutisme sous lequel ils gémissaient? Faut-il s'étonner que, honteux de l'abjection à laquelle ils étaient condamnés, et privés de tout moyen légal de porter leurs vœux, leurs besoins au pied du trône, ils aient fait usage de la seule ressource qui leur restait; qu'ils aient revendiqué les droits qu'on leur avait ravis? Faut-il s'étonner enfin que dans l'irritation produite par la résistance, par le choc des passions, ils aient peut-être dépassé les bornes du devoir? Rien de plus naturel. Néanmoins, les princes et les grands n'ont songé qu'à leur opposer les prestiges de leur autorité, et l'on a vu plus d'une fois la guerre s'établir entre le monarque et les sujets

comme entre des ennemis. Certains partisans du pouvoir se sont long-temps refusé à croire que les principes de fermentation qui ont travaillé quelques peuples de l'Europe ne sont pas communs à tous les autres, car ils sont restés tranquilles, sans réclamer aucune des innovations que les premiers revendiquaient par eux-mêmes. Pour voir cette apparence de raison s'évanouir, on n'a qu'à observer la conduite de ceux qui s'y sont appuyés. S'ils ne craignaient l'explosion qui se préparait autour d'eux, pourquoi tant de prévoyance et tant de soins? pourquoi tant de vigilance dans leurs agens? pourquoi cette alliance étroite qu'ils ont faite pour s'aider mutuellement à comprimer les mouvemens, quelque part qu'ils éclatent? Ceci démontre jusqu'à l'évidence que la cause qu'ils combattent n'est pas seulement une cause nationale, mais européenne et universelle.

Les puissances asiatiques, dans les conti-

nuelles et horribles vicissitudes auxquelles elles sont sujettes, prouvent que plus les gouvernemens sont despotiques, plus ils sont exposés aux révolutions, et que plus les monarques sont craints, moins ils sont affermis sur leurs trônes.

Jaloux de leur gloire, autant que du bonheur de nos semblables, nous ne desirons rien tant que le jour où s'effectuera de bonne foi la réconciliation de celui qui obéit à celui qui commande, parce que de leur accord dépend la tranquillité du monde. Et pourquoi nos vœux ne s'accompliraient-ils pas? Malheur à cette belle et infortunée partie du globe, s'ils étaient déçus! Dans peu de temps elle n'offrirait plus aux regards étonnés que l'affligeant tableau d'un désert.

CHAPITRE III.

Sur les hommes qui doivent être mis à la tête des affaires après un changement de système politique.

Il n'y a rien de plus difficile que l'aplomb dans le passage dangereux d'un gouvernement à un autre, particulièrement si l'établissement du nouveau a trouvé de la résistance, et si les partis ont éprouvé des chocs longs et opiniâtres. Les passions bouillonnent alors; la victoire inspire l'orgueil, l'insolence; la défaite fomente l'irritation des vaincus et les

ressentimens s'aigrissent par la présence de ceux qui ont exercé des injustices et de ceux qui les ont souffertes. Des insultes on passe aux menaces, des menaces aux vengeances, des vengeances aux représailles. Si, au milieu de cette exaspération générale, le chef du gouvernement ne conserve pas une attitude ferme, s'il ne se place pas dans une situation indépendante, s'il heurte la multitude agitée, ou s'il se laisse entraîner par elle, non-seulement il ne peut prévenir une foule de malheurs, mais il court risque de les partager. Le bien de l'état, son intérêt même l'obligent donc à procéder dans ces circonstances difficiles avec plus de prudence que jamais. Une mesure équivoque, une légère déviation suffisent pour tout compromettre. Ce qui serait indifférent dans un système établi devient souvent mortel dans celui qui se fonde. Il n'en faut quelquefois pas davantage pour entraîner la chute du parti triomphant.

Une autre circonstance complique encore ces momens d'ivresse qui suivent le succès. Le vainqueur reconnaissant comble quelquefois de biens ceux auxquels il doit son exaltation. Il leur prodigue les emplois, les honneurs; il les associe au pouvoir qu'ils l'ont aidé à conquérir, et leur délègue une autorité qu'ils sont souvent peu dignes d'exercer. Mais il est assez rare de prendre des dispositions justes dans ces jours de gloire, où les acclamations étourdissent, la fumée de l'encens éblouit et la joie enivre. Alors on oublie la maxime : « autre chose est la force qui conquiert, et la force qui conserve ». La première exige de l'enthousiasme et de l'intrépidité, la seconde demande de la sagesse et de la modération.

Parmi les mouvemens infinis qui se succéderont dans le cœur du prince, il en est un seul auquel comme vainqueur il peut se livrer sans danger, auquel il doit même s'abandonner:

c'est la générosité. Tous les politiques conviennent qu'une noble amnistie doit clore les discordes civiles et qu'un entier oubli du passé doit signaler les premiers pas d'un gouvernement qui est parvenu à surmonter la révolte de ses sujets et qui desire l'étouffer pour toujours. Cette mesure est même en quelque sorte de justice rigoureuse : elle désarme les vaincus, calme leur exagération et leur fait un devoir de la reconnaissance. Elle leur ôte tout prétexte de remuer de nouveau, et donne à la partie inerte de la nation qui est toujours la plus nombreuse, l'assurance que son repos ne sera plus troublé. Elle concilie les haines, prévient les vengeances particulières, et les ruisseaux de sang qu'a coûtés la destruction du régime précédent se tarissent pour toujours. Mais comment obtenir ces effets salutaires, si la direction des affaires était confiée à des personnes qui nourriraient des ressentimens, des haines contre leurs nouveaux sub-

ordonnés? N'est-il pas à craindre qu'ils abusent de leur autorité pour les opprimer contre le but de la loi et les institutions du chef de l'état? Trouvera-t-on des hommes impassibles, des hommes capables de faire au bien public le sacrifice de leurs griefs? Cela n'est pas probable, mais cela fût-il, ce serait un phénomène sur lequel on ne peut compter. La politique considère les hommes tels qu'ils sont généralement, passionnés, violens, entraînés par l'intérêt. On ne peut donc se dispenser d'établir en principe que ceux qui se trouvent dans le cas dont il s'agit ne sont propres, ni au gouvernement, ni à l'administration, ni à la magistrature: en vain aura-t-on rendu des décrets, donné des ordres, publié des instructions particulières pour concilier les partis, ramener la paix, faire cesser la persécution. Supposons un fonctionnaire assez intègre, assez scrupuleux pour ne pas s'écarter des dispositions qu'on lui transmet, celles-ci

ne peuvent pas être assez précises ni assez minutieuses pour prévoir tous les cas et déterminer la marche à suivre dans chacun d'eux. Il est de toute nécessité de laisser certaines choses à la discrétion de l'administrateur, autrement l'autorité est sans cesse exposée à être injuste et partiale. Or comment un ennemi puissant ferait-il usage de son autorité à l'égard d'un ennemi faible et abattu? La passion égarerait sa justice, et tout en croyant obéir à sa conscience, agir conformément à la loi, il courrait risque de les offenser l'une et l'autre. Il dispenserait d'une main inégale les charges publiques, infligerait des peines arbitraires et sans proportion avec les délits, accélérerait et retarderait l'exécution des lois, insulterait lâchement au malheur: se promettre d'autres résultats serait méconnaître le cœur humain. Cependant les compagnons d'infortune du vainqueur, ceux qui se sont associés à ses périls, ceux qui ont souffert

avec lui s'attachent en général encore plus étroitement à lui dans la prospérité; ils se disent les défenseurs de ses droits, vantent leurs services, appellent dévoûment ce qui peut-être n'était que calcul, et écartant tous ceux qui leur font ombrage dans leurs excessives prétentions, se partagent le commandement des villes, et deviennent les premiers obstacles à la réconciliation. Mais lors même qu'ils auraient assez de générosité pour n'avoir aucune vue personnelle, ils ont contre eux une prévention qui est funeste à leur force morale. Le fait le plus indifférent, l'acte de justice le moins répréhensible est interprété comme l'effet d'une animosité que l'homme public ne doit pas avoir : interprétations fâcheuses surtout si l'on tient à conserver le prestige d'impassibilité qui doit accompagner les mandataires du pouvoir.

C'est donc dans une autre classe d'hommes qu'il faut, si l'on veut conduire à bon port le

vaisseau de l'état, chercher les dépositaires du pouvoir. Des hommes impartiaux qui n'ont ni ressentimens à satisfaire ni torts à faire oublier, ceux qui ont du tact, de la prévision, qui savent pressentir, conjurer les orages, qui sont vertueux, sans ambition; ceux qui méritent qu'on leur confie les rênes de l'état, seront pacifiques, disposés à tout tenter pour rapprocher les partis. Intéressés au maintien de l'ordre public et de la sûreté générale par leur caractère et leur position; unis intimement à la société par les liens de la fortune et des affections domestiques, ils ne négligeront rien pour assurer l'action du pouvoir, calmer, pacifier, répandre partout la confiance et la sécurité.

Qu'on ne dise pas qu'étrangers aux dissensions qui troublent la patrie, de tels hommes négligeraient leurs obligations et verraient avec indifférence périr le gouvernement. Tout homme vertueux chérit son devoir. Tout père de famille, tout propriétaire est intéressé à la

paix comme un premier moyen de conserver les objets qui lui sont chers. Jamais on ne les verra s'exposer follement aux réactions du parti vaincu, parce qu'ils connaîtront ses véritables ressources, et que la passion ne les égarera jamais. On ne manquera pas de dire qu'il est juste que ceux qui ont concouru à l'établissement du pouvoir partagent ses bénéfices. Les hommes ne se contentent plus, je le sais, de la couronne de laurier ou de chêne dont s'enivraient les Romains; cependant les récompenses qui paient les services ne doivent pas être accordées aux dépens de l'humanité, et moins encore aux dépens de la cause qui triomphe. Toute tempête politique est un mal que compensent difficilement les biens qui en peuvent résulter dans la suite; mais si la concorde, la fraternité et l'affermissement des institutions sont le fruit de leurs sacrifices, les auxiliaires du vainqueur doivent être satisfaits; le sang qu'ils ont versé n'est pas tout-à-fait perdu.

CHAPITRE IV.

Devoir des écrivains dans les temps de changemens politiques où les passions sont exaltées.

Le desir de la popularité, l'envie d'acquérir des titres auprès du vainqueur et d'obtenir ses faveurs; l'intérêt, l'ambition, la vengeance entraînent toujours une multitude d'écrivains. Lâches adulateurs de ceux qui dispensent les grâces, ils insultent lâchement ceux qui ont succombé. Ils soufflent la discorde, aigrissent les haines, se masquent sous les dehors de la piété et de l'intérêt public; ils vont jusqu'à perver-

tir le sens des Livres saints, et trouvent dans les maximes du Sauveur, celui qui établit le royaume de paix et de mansuétude pour ces hommes altérés de sang, des axiomes pour légitimer la violence et commander la barbarie. Les échafauds leur plaisent; ils font de la proscription leurs délices et leur joie; ils cachent les faits qui tendent à améliorer le sort des vaincus; exagèrent, autant qu'ils le peuvent, les craintes frivoles et les hypocrites prévisions qui les assiègent. Malheur à l'humanité, si les vainqueurs, par prudence et par générosité, ne repoussaient les suggestions de ces misérables révolutionnaires!

Il est difficile à la vérité de se mettre à l'abri de ses attaques, lorsque la presse, trompant sa destination, n'est plus qu'un vil moyen de s'ouvrir le chemin des emplois et des dignités. Ceux qui n'ont pas assez de courage pour s'opposer au torrent, gardent le silence; si quelqu'un le rompt, sa voix est étouffée par la

multitude qui parle ; celle qui se tait, quelque nombreuse qu'elle soit, n'est comptée pour rien. C'est ainsi que les hommes passionnés, tout fiers d'avoir imposé silence à la raison, outrent, exagèrent, tombent dans le faux, jusqu'à ce que le gouvernement, mieux avisé, rende ses droits à la justice et réconcilie les esprits divisés.

Préparer ce triomphe, doit être, dans de pareilles circonstances, l'objet d'un écrivain sincère, ami de sa patrie. Il est bien vrai que la perspective la moins fâcheuse qui l'attende alors est l'obscurité, si toutefois il échappe à la persécution. Mais de tels obstacles ne peuvent arrêter un esprit généreux ; s'il est enveloppé dans la proscription qu'il veut prévenir, et tombe, comme Malesherbes, après son malheureux client ; la postérité rendra justice à sa mémoire, et les exaltés, une fois revenus à eux-mêmes, regretteront d'avoir sacrifié un homme de bien dont ils auraient mieux fait de suivre les conseils.

Une croyance bienfaisante et consolatrice a fait que, dans toutes les nations et dans tous les âges, les lois ont écarté la suspicion de culpabilité, et préféré laisser quelques criminels impunis, plutôt que de condamner un innocent : mais la raison, l'expérience, le consentement unanime de tous les siècles ne sont rien pour les passions ; peu leur importe la manière dont elles départissent la peine ou les récompenses, pourvu qu'elles se satisfassent.

Que cédant à la nécessité des temps, ou pour mieux dire aux desseins de la Providence, les hommes de différentes opinions se réunissent, conviennent de mettre fin aux guerres qui les divisent et présentent un succès durable, une telle détermination a toujours été considérée comme un bien pour la société, reconnu par les lois des pays qui ont été en proie aux dissensions. Repousser une telle transaction, c'est se refuser à l'évidence, c'est vouloir revenir aux temps où les dogmes se débattaient

à la pointe de l'épée, aux guerres sanglantes que la religion et l'humanité ont également déplorées.

L'amour de son semblable et le bien de l'état ont fait fléchir la justice elle-même; elle a adouci la rigueur de ses décisions pour ne pas compromettre la vie, la fortune et la tranquillité d'une trop grande masse de citoyens. La soif du sang fait quelquefois oublier ce précepte salutaire. On confond d'abord la vengeance avec la justice; bientôt après, celle-ci se déguise sous le masque du bien public, et on dit emphatiquement que la multitude des coupables ne change pas les lois. Si la raison établit que les changemens politiques doivent porter avec eux l'oubli du passé; si elle condamne les recherches indéfinies qui, sans mieux asseoir le gouvernement, tiennent le citoyen dans une anxiété continuelle; si elle apaise les méfiances des nouveaux chefs de l'état, par la persuasion que tout ce qui n'est

pas contre eux est en leur faveur; les passions, au contraire, cherchent, recueillent les moindres élémens de division; elles érigent en système l'inquiétude et le soupçon, n'oublient rien, ne pardonnent rien; elles ne tolèrent ni protestation ni défense; elles repoussent le repentir et ne voient partout que des coupables; elles lancent dans leur aveugle colère un décret d'extermination, et prononcent d'un ton sacrilège : « Point de transaction : qui n'est pas avec moi est contre moi ! »

Ils doivent être des anges de paix et non de furie, ceux qui, au milieu des grandes commotions, entreprennent la belle tâche de rappeler aux principes les peuples déjà trop enclins à l'exaltation et aux excès. Ils doivent soigneusement éviter de supposer que la révolution n'est pas terminée; principe dangereux et anarchique, qui a été dans tous les temps l'origine des plus gands malheurs. Ils doivent s'efforcer par tous les moyens de cicatriser les

plaies qu'ont laissées dans les familles les désastres antérieurs, et non les ouvrir, les irriter de nouveau. Ils doivent exhorter à la réconciliation universelle et à l'obéissance au gouvernement établi; ne pas tant insister sur les avantages de sa forme que sur la nécessité d'un frein, sur les maux de la rébellion et la générosité que montrent ceux qui viennent de remporter la victoire. Ils doivent se prévaloir de toutes les ressources que fournit la religion qui nous engage à être modérés dans nos prospérités, et préparer l'opinion à recevoir avec transport les mesures conciliatrices que doit prendre tout gouvernement nouveau et contesté, s'il veut assurer sa durée.

Lorsque l'écrivain adresse la parole à ceux qui sont chargés de la destinée de leur patrie, dans ces momens difficiles d'où dépend le salut du peuple et la consolidation du gouvernement, il ne doit pas oublier de les avertir dans les formes voulues par les lois, et avec les

égards qu'on doit à soi-même et à l'autorité, des dangers auxquels ils sont exposés, entourés comme ils le sont, de conseillers violens et avides. Ils doivent leur inspirer la magnanimité qui n'est pas tant une vertu qu'un devoir; une nécessité à laquelle les condamne le besoin d'affermir le pouvoir qu'ils viennent d'acquérir, et leur demander, puisqu'il est dans leurs mains, de mettre un terme aux secousses, aux malheurs qu'il a coûtés. Ils doivent leur faire comprendre qu'il est plus avantageux de se faire aimer que de se faire craindre; que les empires fondés sur la douceur sont bien plus durables que ceux qui reposent sur la sévérité et favorisent ouvertement les désordres populaires, ou tout au moins les tolèrent, lorsqu'ils ont les moyens de les réprimer. Il doit les encourager à se montrer désormais sévères aux perturbateurs, à arrêter le tumulte, et à réprimer toute tentative de bouleversement; mais en même temps il doit

les presser de tirer un voile sur les erreurs passées, sur les anciennes divisions et de rappeler la confiance qu'une nation se doit à elle-même. Que sont devenus, en France, ce fanatisme démocratique, cette haine pour les trônes, cette idolâtrie pour Napoléon? Que sont devenus ces partis qui s'entre-déchiraient? Où sont ces vastes élémens de discordes qu'il paraissait impossible de calmer? Le serment du monarque à la Charte constitutionnelle a tout dissipé, tout pacifié. Tous ont mis leurs espérances dans la consolidation d'un gouvernement qui devait offrir aux uns et aux autres le même appui. Les hommes de toutes les opinions ont travaillé de concert à la prospérité de leur pays; tous ont déposé au pied du trône les vieilles haines qui les divisaient. L'expérience a démontré la sagesse de ces dispositions dont le résultat a été une heureuse tranquillité.

Voilà les idées que, dans le tumulte des pas-

sions, les écrivains de bonne foi doivent répandre, quelles que soient leurs opinions sur les gouvernemens. La paix, la sûreté, toutes les prospérités sociales sont indépendantes des constitutions particulières des états. La permanence de l'ordre établi est un desir que doivent avoir tous les hommes honnêtes quelle que soit la classe à laquelle ils appartiennent, et cette permanence ne peut avoir lieu si le concert des volontés ne prévient les secousses. Mais, par malheur, la cause de l'humanité n'est pas toujours d'accord avec les intérêts personnels; et en vain prétendrons-nous qu'il s'exprime conformément à la saine morale, l'écrivain qui, aspirant à une place élevée, a résolu d'y monter, fût-ce en marchant sur un monceau de cadavres. Voilà quelle a été la cause des exagérations des écrivains, dans les époques de révolutions que l'histoire nous présente. Notre cœur frémit en considérant les effets qu'elle a produits.

CHAPITRE V.

Jusqu'à quel point chacun doit sacrifier ses opinions particulières aux lois existantes dans le pays où il vit.

Nous allons rechercher comment la sûreté d'un gouvernement repose sur l'opinion de ses sujets, et quel genre de sacrifices il pourrait exiger d'eux de ce côté.

Avant même qu'on inventât la proscription, durant les dissensions de Marius et de Sylla, on persécutait déjà les hommes pour les crimes d'opinion, et dans la dernière révolution française, qui est le tableau le plus achevé et le

plus instructif que l'histoire moderne présente sur les aberrations de l'esprit humain, nous avons vu les factions se dévorer réciproquement, et sous prétexte de non-adhésion au gouvernement existant ou au parti dominant, faire tomber des têtes précieuses et innombrables, couvrir les places et les prisons de cadavres. Les excès de l'anarchie ne doivent pas être inutiles, et en nous montrant les erreurs dans toutes leurs difformités, ils doivent nous apprendre à les connaître, lors même que dans un ordre de choses plus solidement établi, elles perdent une grande partie de leur horreur, prennent le masque de la justice et de la nécessité du bien public, et, profitant de la distraction des esprits, s'établissent comme des maximes et deviennent la divinité à laquelle on sacrifie dans la confection des lois et dans leur exécution.

Une fibre plus ou moins fine, une organisation plus ou moins développée, la différence

d'éducation, les relations par lesquelles chacun se trouve lié, le rang qu'il occupe dans la société, les évènemens de sa vie et mille autres circonstances indépendantes de la volonté de l'homme, concourent à former son opinion sur tous les objets qui l'entourent. Les diverses combinaisons, l'ordre et la proportion de ces causes amènent des résultats nécessaires. En vain nous nous efforcerons de fermer les yeux à la lumière, et de résister au poids de la conviction. Dans ce cas, il n'y a déjà plus de liberté, et en conséquence ni délit ni droit à la peine. Les opinions sont un enclos sacré qu'il n'est plus permis à personne de violer. Elles ne peuvent jamais être un objet de législation; elles peuvent être celui de la morale, lorsque la mauvaise foi concourt à les former. Mais comme aucun juge n'est capable de découvrir les sentiers secrets que l'entendement a suivis pour arriver à tel ou tel résultat, on doit laisser le châtiment à l'être qui lit dans le cœur des

mortels, et qui a borné à la surface des corps l'étendue de notre vue.

Sous quelque forme de gouvernement que ce soit, les lois existantes ne peuvent être considérées que comme l'ouvrage des hommes, sujettes en conséquence à des imperfections et exposées à des changemens dépendans des progrès de l'esprit humain, de l'oscillation des révolutions et de la mobilité des circonstances. Si quelque corps législatif prend part à leur formation, le projet est discuté, combattu, appuyé, modifié, voté. Si elles émanent d'une seule autorité, on demande des consultations, on prend des renseignemens, on explore les différens avis, et, après un examen de tout, on adopte ce qui paraît plus convenable au législateur, ce qui peut quelquefois ne pas être le mieux. Ce serait la plus grande extravagance qu'on pût imaginer que de châtier ceux qui ont donné leur vœu ou émis une opinion contraire à la

loi adoptée. Il serait beaucoup plus étrange de supposer que dès-lors que leur opinion était désapprouvée, ils devaient la changer, de même que tous ceux qui pensaient comme eux.

Les évènemens, les mœurs nouvelles, les relations, les richesses placent l'état dans des situations différentes qui exigent l'établissement de lois nouvelles, ou l'amélioration de celles qui existent. Serait-il donc défendu de concevoir la nécessité de ces changemens, desirer de les voir se réaliser, et surpasser en prévision le législateur et ses conseillers? Et si ces opinions étaient des crimes qui méritassent d'être punis, quel scandale pour la morale publique, après que le législateur les aurait confirmées et adoptées, d'avoir à pleurer la perte de tels hommes pour un crime qui figurerait alors au rang des vertus! Et quelle position si peu digne pour l'autorité que devoir céder à la fin à ceux qu'elle a traités comme des ennemis!

Toute loi pénale doit avoir pour condition nécessaire que le crime qu'elle doit punir soit admis à la preuve. Autrement elle serait infructueuse, car elle n'arriverait jamais à être mise à exécution, et serait de plus extrêmement pernicieuse, car elle accoutumerait à l'enfreindre impunément. Comment donc pouvoir déterminer l'opinion pour la châtier? par les actes extérieurs? alors l'impunité serait le prix de la dissimulation. La franchise et la témérité recevraient un même châtiment; et si par les actions extérieures on voulait connaître l'opinion de chacun, combien de fois on arriverait à des conséquences diamétralement opposées à la réalité? Les lois humaines ne peuvent donc ni physiquement ni moralement mettre des entraves à l'opinion, et ceux qui leur sont assujétis doivent tout autre sacrifice à la société, mais ne peuvent lui devoir celui de leur pensée qui est une propriété inaliénable.

Toutefois en traitant des actions extérieures, nous sommes arrivés au vrai point où commencent le devoir du sujet et le droit du législateur sur l'opinion. Son caractère sacré ne justifie pas les actions qui en dérivent. Si l'opinion est en nous-mêmes un effet nécessaire des causes qui l'ont produite, elle est indépendante de notre volonté; les actions peuvent être spontanées. Telle opinion laissée à elle-même, et renfermée dans ses véritables bornes, est incapable de causer le moindre mal à la société; mais lorsqu'elle est mise en pratique, elle peut avoir des suites très graves. Le législateur doit en conséquence les empêcher, et dans ce sens prohiber et châtier, non pas les opinions qui sont hors de sa portée, mais les actions auxquelles elles entraînent, pourvu toutefois qu'elles produisent une somme de maux supérieure à celle des biens. Chacun doit par conséquent obéir aux lois, quoiqu'il considère qu'elles ne sont pas justes

ou convenables. Cette excuse ne servirait de rien pour un voleur qui croirait à la communauté des biens, ni à un contrebandier qui arguerait du principe de la liberté du commerce, ni à un conspirateur qui aurait des principes différens de ceux du gouvernement sous lequel il vit.

Mais même dans la punition de ces actions on commet des erreurs qui font frémir l'humanité, particulièrement lorsque la guerre civile partage les esprits, lorsqu'on garde dans le cœur les funestes ressentimens qu'elle y fait naître, et lorsque le gouvernement est entouré d'hommes partials et peu prudens : alors on a trop de faiblesse pour ne pas écouter ou faire taire les cris révolutionnaires d'une populace séduite ou achetée, qui signale les victimes destinées pour le sacrifice. Alors on tire de tout des preuves de criminalité. Les rancunes trouvent un moyen facile de se satisfaire aux dépens de la justice. Etre lié avec un des proscrits

est déjà suffisant pour être mis sur la liste fatale, et l'on arrive à l'extrémité honteuse de châtier, suivant les lois existantes, des actes commis sous un autre ordre de choses qui les autorisait.

S'il y a des actes provenant de l'opinion particulière, contraires à la loi et qui puissent former la matière du Code pénal; il se présente la question très importante de savoir si l'on doit comprendre au nombre de ces actes la simple expression de l'opinion de chacun. Le problème resterait réduit à comparer les avantages et les inconvéniens qui pourraient résulter de cette expression, problème qui pourrait même se présenter sous une multitude de points différens. Et d'abord se présente la différence essentielle qui existe entre l'état de publicité ou de non-publicité, dans l'expression de l'opinion particulière. Si cette expression n'est que privée, alors elle doit être beaucoup plus libre que si elle était publique. Elle

n'est, dans ce cas qu'un juste épanchement pour ceux qui ont vu leurs desirs ou leurs espérances frustrés par l'adoption des mesures qu'ils condamnent. Pour veiller sur cette classe d'infractions, commises dans des conversations tenues dans l'enceinte de murailles sacrées ou dans des écrits, sous le sceau d'une lettre, il faudrait autoriser une foule de violations, donner accueil à des délations perfides, récompenser les abus de confiance, protéger l'espionnage domestique, faire que tous se regardassent avec crainte, et que chacun vît un ennemi dans tous ceux qui l'aborderaient. Le pire serait qu'avec tant de maux on n'eût rien gagné. Le gouvernement ne pourrait pas inventer tant de réglemens ni trouver tant d'argent, que les particuliers ne trouvassent des moyens d'éluder sa vigilance. Les sociétés secrètes se fomenteraient. Si le salon n'était pas assez sûr, le cabinet le deviendrait. On userait dans les lettres de toutes les ruses du style, de

tous les moyens qui en peuvent rendre le but difficile à découvrir, moyens que la malignité quelquefois et souvent la nécessité ont inventés pour se soustraire à un état d'oppression. Le desir croîtrait à mesure que la privation de communiquer ses propres idées se ferait sentir davantage. Le mécontentement se généraliserait, et ces mêmes moyens qu'on aurait employés pour séparer le cratère du volcan et l'étouffer, serviraient à préparer une autre irruption d'autant plus terrible qu'elle aurait eu plus d'obstacles à vaincre, de manière que cette prohibition n'aboutirait uniquement qu'à multiplier le nombre des crimes et donner des résultats diamétralement opposés au but de la loi : maux énormes, si on les compare aux avantages extrêmement minimes qu'on pourrait attendre d'une conduite semblable. *On ne doit donc pas prohiber la simple expression privée des opinions particulières;* et toute la vigilance du gouvernement doit avoir pour

objet, non les opinions et les desirs énoncés, mais les projets tramés contre la loi, ou manifestés par des actes extérieurs.

Cette même expression cependant lorsqu'elle passe de l'état privé à celui de publicité, change déjà entièrement de nature. Dans le premier cas, l'effet qu'elle peut produire est bien faible; dans le second, elle peut avoir, dans certaines circonstances, les conséquences les plus graves. Les mêmes paroles peuvent être innocentes dans une conversation et subversives dans une harangue publique; innocentes dans une lettre et criminelles dans un imprimé. Rarement le peuple a connu les bornes de ses droits et de ses devoirs, et il a trouvé souvent une autorisation de désobéissance dans les raisons que la loi existante peut avoir contre elle. Il y a donc des cas dans lesquels l'expression publique de l'opinion particulière contre la loi existante peut causer dans l'état des secousses dangereuses : il résulte de ceci que le législa-

teur *doit prévenir ou réprimer les abus de la parole ou de la presse, qui peuvent exciter des révoltes et compromettre la sûreté de l'état.* La manière dont il doit remplir ce devoir, la plus ou moins grande latitude qu'il doit laisser à l'expression des opinions, sont des points qui dépendent de circonstances qui peuvent varier à l'infini. La forme du gouvernement, le degré de développement de la société, les moyens dont s'appuie l'autorité pour se faire respecter, et un grand nombre d'autres considérations doivent entrer dans la balance, lorsqu'il est question de fixer les bornes dans lesquelles chacun doit manifester au public sa manière d'envisager les choses. Il y a aussi des matières dans lesquelles on doit laisser plus ou moins de liberté à ceux qui en parlent ou les traitent par écrit. Enseigner, par exemple, dans une chaire ou défendre dans un ouvrage des maximes contraires aux lois fondamentales qui régissent un état, est plus dangereux que

de répandre ses propres idées sur des lois secondaires; attaquer une loi politique, l'est plus que d'attaquer une ordonnance purement civile. Traiter de points religieux, sous de certains rapports, peut être un bien dans un pays, est un grand malheur dans un autre. Voici, après l'obéissance, le second sacrifice que tout sujet doit faire de son opinioin aux lois existantes dans le pays où il vit.

Autant toutefois que cela est compatible avec la sûreté de l'état, il est très convenable de donner à l'expression des opinions le champ le plus vaste. Ainsi le gouvernement qui manifeste dans son autorité une confiance suffisante pour se soutenir malgré ceux qui ne participent pas à ses idées, présente à ses subordonnés un grand caractère d'impartialité, se montre desireux de voir juste, et disposé à recevoir la lumière des hommes instruits et zélés. Ceux qui n'approuvent pas ses dispositions, au lieu de tomber dans le désespoir, se consolent dans

l'espérance d'une amélioration ultérieure. La discussion des points qui se débattent peut non-seulement éclairer le gouvernement pour sa marche successive, mais il peut par elle connaître les effets que les peuples ont éprouvés de tout ce qu'il a fait.

Nous ignorons si une situation différente changerait pour nous la face des choses; mais il nous paraît que si la Providence eût placé dans nos mains le sort d'une partie de nos semblables, la domination que nous exercerions reposerait sur la loyauté d'une grande majorité de nos sujets; notre personne serait aimée et nos droits reconnus; nous nous plairions à assurer notre empire, en donnant aux opinions particulières toute la liberté qui serait en notre pouvoir de lui donner. En vain une minorité impuissante exposerait ses opinions contraires aux principes que nous aurions embrassés pour notre gouvernement; si elles étaient contraires à la raison, elles se briseraient contre

le rocher de l'opinion générale. Nous continuerions dès-lors à rendre nos lois, que nous établirions de manière qu'elles fussent plutôt respectées et bénies par tous les citoyens qu'approuvées et applaudies par les écrivains. Nous nous servirions de leurs lumières pour les améliorer; nous recueillerions d'eux les éloges que Tacite donnait à Trajan (1); nous ferions cas de leur zèle, respecterions leurs principes, et après les avoir examinés et convaincus, nous les entendrions encore avec plaisir au milieu de leur soumission et de leur déférence aux volontés du prince, s'écrier avec une noble franchise : *victrix causa Diis placuit, sed victa Catoni.*

(1) Rara temporum felicitate ubi sentire quæ velis et quæ sentias dicere licet. (Tacit., hist. lib. 1.)

CHAPITRE VI.

Conduite des Français après la capitulation de Barcelone. — Anecdote d'un jeune aide-de-camp. — Trait de magnanimité du général Farning.

De sages mesures avaient conjuré l'orage. L'horizon politique de Barcelone s'était éclairci; malgré les préventions sans nombre contre lesquelles les Français avaient à lutter, par des motifs qu'il n'était pas en leur pouvoir d'éviter, ils surent si bien en atténuer les effets, qu'au bout de quelque temps ils étaient par-

venus, sinon à se faire aimer, au moins à se concilier l'estime des habitans. Ils y attachaient eux-mêmes tant de prix, que rien ne pouvait les fâcher davantage que de trouver les moindres indices du contraire. Nous pourrions citer plusieurs exemples à l'appui de ce fait, mais nous nous bornerons à un seul dont nous pouvons parler avec une confiance entière.

L'auteur était logé à l'hôtel de l'Ecu de France. Il était un jour à dîner, lorsque des sabres traînans sur l'escalier de la maison annoncèrent l'arrivée de quelques militaires. Par une habitude qui tient à la nature de son caractère, il ne leva pas les yeux dans l'instant qu'ils passèrent devant lui. Un moment après qu'ils furent dans un autre appartement, un jeune lieutenant aide-de-camp en sortit, et lui dirigea une apostrophe qui marquait de l'humeur. L'auteur lui ayant demandé ce dont il avait à se plaindre, il lui reprocha de n'a-

voir point salué le colonel qui venait de passer avec lui. L'âge, l'uniforme dépouillé de tout insigne que l'auteur avait adopté, avaient peut-être contribué à lui attirer cette sorte de reproche. L'idée qu'une telle méprise ne serait point arrivée, si on avait maintenu la capitulation, et la vivacité avec laquelle ce jeune aide-de-camp s'était exprimé contre une faute innocente, excitant à-la-fois sa colère et ses larmes, un regard fut toute sa réponse. Ce langage fut si bien entendu, que l'auteur ayant quitté la table pour s'en aller, l'aide-de-camp le suivit et lui dit en lui donnant la main : « Nous avons des cœurs français. »

Le duc de Conégliano avait par sa conduite, tracé la marche à ses successeurs, et en partant de Barcelone il n'a point perdu le fruit de ses sages mesures. Ne pouvant refuser l'entrée dans la place à des insurgés isolés ni à des corporations désarmées, en faveur des-

quelles les lois du malheur et de la justice parlaient si hautement, on l'avait cependant interdite aux troupes auxiliaires. Ces dispositions assurèrent la tranquillité de Barcelone; le premier choc était passé, la population avait repris son aplomb, et tout y marchait dans le plus grand ordre. Les Français paraissaient ne plus songer qu'à faire oublier qu'ils étaient étrangers. Des traits comme le suivant, donnent la mesure de leur conduite.

Le ciel était couvert, le vent fort, la mer grosse, et les yeux du général Farning, gouverneur de Barcelone, étaient fixés sur un bâtiment qui entrait dans le port; impatient de se trouver en sûreté il jeta l'ancre sur la barre. Chargé, comme il était, il eût été perdu sans un prompt secours et on ne pouvait lui en porter sans partager son danger. Le général sortit aussitôt de sa maison, gagna le port à grands pas, et excitant de la voix ceux qu'il encourageait par son exemple, il fit mettre

tout le monde à remorquer le bâtiment qui fut sauvé. Ce ne fut pas tout : pour ajouter un acte de générosité à sa bonne action, il le déclara libre de toute espèce de droit. Ce bâtiment était Génois; j'étais accouru sur le môle; le danger d'un vaisseau qui portait les couleurs de mon pays faisait palpiter mon cœur, et du fond de mon exil, je bénissais le général Farning.

LIVRE VI.

REVUE DE BARCELONE A LA FIN DE 1823.

CHAPITRE PREMIER.

Avant-propos.

L'ANNÉE 1823 vit se terminer avec elle une des époques les plus remarquables de l'histoire de Barcelone. En jetant un coup-d'œil sur cette époque, un esprit porté à la méditation et à la philosophie y découvrirait des exemples nombreux de l'égarement du cœur humain et

de l'instabilité des choses de ce monde. Lorsque tout est tranquille et obéit à un système connu, lorsque les élémens du corps politique observent entre eux les lois d'une ancienne harmonie, lorsque tous les objets sont poussés dans une même direction par le mouvement paisible des siècles antérieurs, on n'y aperçoit rien qui puisse appeler extraordinairement l'attention de l'homme impartial et philosophe. Mais si l'équilibre d'une machine aussi compliquée vient à manquer, si les anciennes digues rompues laissent le passage libre au talent, à la vertu et aux passions, on voit alors la société agitée par ces puissans agens, et on contemple le cœur humain comme dans son véritable théâtre. Les peuples entraînés par le torrent même des évènemens, tantôt abandonnés à la poursuite d'illusions éclatantes, tantôt à celle de vertus magnanimes, comme capables en même temps d'entreprises les plus héroïques et des plus grands crimes, ne méritent pas

tant qu'on empiète sur leurs défauts que l'on tire parti de leurs faiblesses et de leurs passions pour faire briller leurs qualités avantageuses.

Ces considérations générales nous firent concevoir combien serait importante l'histoire de Barcelone, dans ces dernières années. Rien ne fait une impression aussi profonde dans notre esprit que de voir un tableau où les vertus et les vices se montrent sous des couleurs animées, où les vicissitudes soient rapides, les oscillations toujours incertaines et les peuples succombent en conservant une certaine magnanimité dans le malheur. Et qui aurait l'art de peindre au naturel le déchaînement des passions, le choc des affections, les bruyans desirs et les transports de fureur, sans être frappé de surprise et porté à faire de salutaires réflexions? Ici on verrait l'origine et le progrès des partis, leur prodigieuse influence, et la destruction des obstacles qui se seraient opposés à leur marche; là, les malheurs que

l'ambition entraîne, la lutte perfide du fanatisme et la rencontre inévitable des ressentimens; ailleurs, enfin, l'influence des causes sur l'introduction d'autres mœurs et usages, et la manière dont un nouvel ordre d'idées, soit morales ou politiques, viendrait à remplacer l'ancien.

Il est naturel que le grand évènement politique qui venait de dissiper la concurrence des causes qui avaient attiré les regards de l'Europe ait plongé notre âme dans une sorte de stupeur, et que revenue à elle-même, elle essayât de chercher philosophiquement dans les passions de l'homme le principe d'où dérive l'élévation rapide des empires et leur chute si imprévue et si subite. Toutefois, nous ne pensons pas qu'il eût été prudent de tracer alors une histoire semblable, soit parce qu'il aurait été indiscret d'irriter des plaies qui n'étaient pas encore cicatrisées, soit aussi parce que beaucoup ne se trouvaient pas à même

de juger avec impartialité un ouvrage de cette nature. Tous ceux qui avaient figuré dans les dernières années vivaient encore, et non-seulement nous devions des ménagemens aux malheureuses victimes des évènemens, mais à ceux même qu'une généreuse compassion intéressait en leur faveur. Accoutumés à respecter l'infortune, s'il n'est pas dans notre main de la soulager, aurions-nous osé rouvrir tant de blessures funestes, en rappelant les circonstances qui les avaient causées? Laissons, disions-nous, au temps le soin d'apaiser l'exaltation des fanatiques et de calmer les haines invétérées; laissons-lui le soin de dissiper les illusions d'une vaine gloire, et que les hommes en voyant la terre dévastée, les arts déchus, l'édifice de leur pouvoir ruiné, commencent à comprendre que la paix et l'union sont le seul fondement du vrai bonheur; laissons, enfin, une philosophie pacifique faire entendre sa voix là où tonne encore le bruit

des passions, et alors l'histoire pourra tracer un tableau aussi intéressant qu'instructif avec l'énergie et l'impartialité qui lui sont propres (1). Conséquens à nos principes de ne pas nous mêler d'affaires politiques qui auraient eu quelque rapport à la diplomatie générale de l'Europe, nous avions à cœur de prévenir tout reproche de contradiction avec nous-mêmes; et cette considération aurait suffi seule pour nous arrêter, quand un sentiment de patriotisme ou des prétentions littéraires nous eussent inspiré la tentation d'écrire.

Mais à la fin d'une année qui paraissait être la dernière d'une période si agitée, nous avons cru à propos de revenir sur ce grand sujet, au

(1) Puisse l'époque être arrivée; puissent ces *Mémoires* être l'avant-coureur de l'histoire qu'envisageaient les éditeurs de l'*Européen !* Si on venait me dire que je me suis hâté de publier mes pensées, je pourrais répondre qu'en rédigeant mes souvenirs militaires j'avais pour maxime:

Odio guerrier non dura oltre la pugna.

moins autant que pouvait le comporter notre plan ; d'ailleurs, si nous eussions persisté dans notre silence, on aurait pu nous accuser d'avoir négligé un objet du plus grand intérêt et duquel on aurait pu tirer des vérités très utiles. Pénétré de la justesse de ces reproches, nous nous sommes décidé à présenter sur cette matière quelques données esquissées d'une main rapide, sans que cependant nous ayons épargné ni soins ni recherches pour leur assurer toute la confiance des lecteurs, et surtout pour offrir à ces derniers les traits distinctifs d'un peuple qui a été célèbre dans tous les âges par ses vertus et par ses malheurs.

Pacifique par caractère et par système, attaché à cette philosophie consolatrice qui établit dans la société la tolérance d'opinions, il n'était pas dans notre intention d'aller déterrer ces levains de discorde qui bouleversent quelquefois un état jusque dans ses fondemens, et

brisent les liens de l'amitié innocente qui devraient unir les hommes; car nous ne voulions ni flatter les passions ni déclamer contre elles, d'autant plus qu'on était peu disposé à entendre notre voix.

Notre desir aurait été de donner une idée complète de Barcelone, pendant l'époque dont nous avions à parler, sous le rapport statistique et littéraire, mais dans notre position cela nous a été entièrement impossible. On ne peut pas calculer combien nous ont coûté de recherches les notices isolées que nous avons présentées relativement à ces deux points; et si nous avons eu besoin d'indulgence, ce fut surtout en offrant au public les résultats d'un travail entièrement nouveau, et où nous avons eu si peu de modèles. (1)

Rechercher les causes des progrès ou de la

(1) Nous tenons à honneur de déclarer que tout le mérite de cette revue statistique appartient à M. Aribau.

décadence de la richesse publique dans les sciences, dans les arts et dans la morale, pendant cette époque célèbre, était un sujet qui nous donnait des droits à espérer que nous n'aurions pas trouvé de sévérité de la part de nos lecteurs, non-seulement par la difficulté de l'entreprise et la nature des obstacles qu'il fallait vaincre, mais encore par le peu de temps que nous avions pour l'exécuter, et l'immense étendue qu'elle devait embrasser.

L'influence des innovations dans la marche progressive des lumières est, selon nous, aussi remarquable que celles qui ont lieu dans les changemens politiques des nations. L'Europe se partage de nos jours en deux grandes divisions morales; les sciences et la diplomatie. Le génie et l'étude accordent aux états la première de ces prérogatives, et la force leur donne les moyens d'acquérir la seconde. Quelle que soit celle des deux que les peuples puissent obtenir, ils figurent honorablement sur le théâtre

du monde. Il serait peut-être même plus glorieux pour eux de posséder le titre de sages que celui de puissans et de machiavéliques, particulièrement depuis qu'on a assuré leur indépendance par l'adoption d'une balance européenne qui nivelle les nations, leur sert comme d'ancre pour fixer leur sort commun, et empêche l'anneau qui les lie de se rompre.

Quoi qu'il en soit, nous avons cru nous rendre aux vœux de nos lecteurs en recueillant et publiant alors les divers fragmens que nous reproduisons aujourd'hui.

Il est convenu qu'il n'est permis à des écrivains contemporains que de réunir et de présenter des documens authentiques, et tout au plus d'écrire des mémoires et des tableaux où les faits se trouvent rangés dans leur ordre, et où ils doivent briller des seules couleurs de la vérité, sans qu'un esprit de partialité ou de flatterie cherche à les embellir;

car de tels écrits sont destinés à la postérité qui ne se laissera pas éblouir par le vain éclat de la gloire ni par la brillante célébrité des héros de l'époque. Un historien qui n'attend pas plus la faveur qu'il ne redoute la haine en traçant ses pages, peut dire sans exagération qu'il ne craint ni n'espère rien des Othons, des Galbas, ou des Vitellius (1). C'est un fait que la position tranquille du philosophe qui décrit les grands évènemens des empires, leur donne une certaine valeur et leur communique une autorité qu'ils n'avaient pas sans cela.

Mais les hommes s'offensent de ce qu'on leur montre leurs défauts, beaucoup plus qu'ils ne sont flattés des éloges qu'on donne à leurs vertus. Ils ont plaisir à voir censurer les erreurs de leurs aïeux, et ils ne veulent pas

(1) La vie de l'homme publique est attachée à son emploi. La plupart de ceux qui figurent dans cette histoire étant en exil peuvent être considérés comme morts.

voir relever celles qu'ils pourraient avoir commises eux-mêmes, quoique le cœur humain ait été essentiellement le même dans tous les pays et dans tous les âges. Ouvrez les annales des nations, parcourez les affreux intervalles de leurs dissensions intestines et ceux de leurs époques les plus brillantes, sondez le cœur jusque dans ses replis les plus secrets, et vous y découvrirez toujours les traits élémentaires que lui a gravés le Créateur, et qui indiquent les causes qui ont existé depuis sa formation; de même qu'en remuant les ruines d'un édifice écroulé, on trouve encore les traces de sa distribution, et on y distingue la main de l'architecte.

Néanmoins nous pouvions bien accompagner de quelques légères réflexions le peu de renseignemens qu'il nous avait été possible de recueillir, comme appartenant à des objets purement statistiques ou de notoriété publique, lesquels, à la différence des sujets po-

litiques, admettent sans contredit toute espèce de censure, dès qu'ils sortent de la presse.

Si l'abondance des matières nous eût fourni de quoi former un ouvrage achevé, elle aurait peut-être suppléé par elle-même à l'aridité et à l'inexactitude qui peuvent se trouver dans nos opinions particulières. Accoutumé à offrir à la patrie nos faibles travaux dénués de toutes prétentions, nous n'avons consulté que notre cœur pour lui présenter celui-ci; nos lecteurs y retrouveront cependant des aperçus nouveaux et en assez grand nombre, pour justifier le dessein que nous avons eu de les publier.

CHAPITRE II.

Population.

L'INDICE le plus sûr de la stabilité et des progrès d'un état, a dit un écrivain, c'est le mouvement progressif de sa population; en l'examinant, un gouvernement voit si ses dispositions ont été bonnes, et lorsqu'on l'attaque de ce côté, ce serait en vain qu'il recourrait à d'autres signes équivoques : on peut répondre à des raisonnemens et non à des chiffres.

Les tableaux de la population se trouvent bien défectueux en Espagne. Même en supposant que celui formé dernièrement soit

exact, ce qui serait accorder beaucoup, il est survenu dans ce pays plusieurs guerres et des révolutions intestines; des villes ont prospéré, tandis que d'autres ont beaucoup souffert; on a établi des nouvelles colonies et il y a eu des émigrations générales. C'est en vain que le gouvernement s'est efforcé d'exiger des villes les renseignemens nécessaires pour les avoir sous les yeux lorsqu'il est question de partager les impositions, ses agens ont été frustrés ou séduits; les corps municipaux ont presque toujours procédé de mauvaise foi, les uns pour se délivrer des charges justes, et d'autres pour se délivrer des injustes et ne pas être victimes de la sincérité de leurs déclarations. De là vient la disproportion énorme et très souvent monstrueuse des répartitions et le défaut d'un thermomètre approximatif pour connaître les provinces qui souffrent et les effets des améliorations sur chacune d'elles.

On voit donc par là combien il serait diffi-

cile et même dangereux de donner avec une moyenne exactitude le cens de la population de Barcelone. En peu d'années cette ville a éprouvé des changemens considérables. Avant la guerre de l'indépendance elle était arrivée au degré le plus florissant. La voix commune, que nous ne saurions garantir, lui donnait alors cent cinquante mille âmes. Jusqu'à l'année 1814 que les troupes françaises évacuèrent la ville, il y eùt une grande diminution dans la population. Elle s'accrut ensuite, mais elle ne remonta pas à son état de splendeur primitive, soit parce que beaucoup de monde périt pendant la guerre, soit parce que les circonstances mettaient des entraves aux mariages, soit enfin parce que l'industrie avait reçu un coup fatal dont elle n'a pas encore pu se relever. Les espérances de prospérité qu'on conçut en 1817 attirèrent visiblement quelque population, mais qui, à ce qu'il paraît, resta stationnaire jusque vers la moitié de 1821

que survint l'épidémie. Les ravages qu'elle a faits sont connus. La population n'a pas été seulement diminuée par ceux qui furent victimes de la maladie exterminatrice, mais aussi par l'émigration de nombreuses familles qui s'établirent dans d'autres points avec leurs capitaux et leur industrie, et qui n'osèrent pas retourner, de crainte que le fléau ne reparût les années suivantes. Dans l'année 1822, les circonstances politiques amenèrent à Barcelone beaucoup de fugitifs. A plusieurs reprises dans le courant de 1823 on aperçut la même augmentation jusqu'à ce que depuis le commencement de juillet on remarqua une émigration assez considérable à cause du blocus. Celui-ci ayant été levé le 4 de novembre par l'entrée des troupes françaises, la ville recouvra ses habitans, et en gagna un grand nombre de nouveaux par la sûreté qu'offrait l'état de tranquillité dans laquelle elle s'est maintenue. Telles

sont les causes des augmentations et des diminutions sensibles que la population de Barcelone a éprouvées dans ces dernières années. Réduire à des nombres précis celle qu'elle a eue à chaque époque, est une entreprise supérieure à nos moyens. De ce côté tout ce que nous pouvons faire c'est de réunir et offrir la comparaison de plusieurs cens, quoique nous soyons intimement convaincus de leur inexactitude.

En prenant pour base un tableau, daté du 1er janvier 1819, et qui se trouve dans une des salles de la municipalité de Barcelone, on trouve qu'il y avait alors dans cette ville cinq mille sept cent quatre-vingt-dix-sept maisons, dix-neuf mille six cent dix feux, vingt-trois mille deux cent seize hommes et trente-huit mille six cent dix-neuf femmes, sans comprendre les chefs de famille. On ne comprenait pas non plus dans ce nombre les ecclésiastiques séculiers et réguliers, ni les individus

dépendans des maisons de réclusion, correction et bienfaisance, ni ceux qui jouissent du droit (1) militaire et de marine, ni les autres exempts. De toutes ces catégories réunies, il résulterait une population de quatre-vingt-un mille quatre cent quarante-cinq âmes.

Dans une relation publiée par le gouvernement politique de Catalogne le 23 mars 1822, on donne à Barcelone, conjointement avec le village de Gracia, dix-huit mille huit cent soixante-seize feux. Il faut cependant avertir que cette relation est la plus défectueuse qui puisse être imaginée. Il y a des endroits où on compte plus de deux cent cinquante habitans et qui dans cette relation étaient indiqués comme n'en contenant que huit!

Dans un *Manuel des voyageurs* qui fut imprimé dans le mois de mars 1822, on donne

(1) *Fuero.*

à Barcelone quatre-vingt dix-huit mille cinquante habitans; évaluation dont nous ignorons la source.

Nous avons vu de plus un cens qui, d'après le canal par lequel il est arrivé à notre connaissance, doit être considéré comme le plus approximatif. On y donne à Barcelone vingt mille cent quatre-vingt dix-huit feux, qui, suivant la proportion d'un à cinq devraient former cent un mille habitans.

Mais si nous ne pouvons pas compter sur ces tableaux pour obtenir une certitude rigoureuse sur le nombre des habitans, nous pourrons en parler avec un peu plus d'assurance, d'après ceux qui ont été dressés par naissances et décès.

Dans le *Guide des étrangers*, pour l'année 1821, que publia la municipalité, nous trouvons les données suivantes :

Notice des mariages, naissances et décès qui ont eu lieu dans cette ville pendant l'année 1820.

		NAISSANCES. SEXE		DÉCÈS. SEXE	
Trimestres.	Mariages.	Masculin.	Féminin.	Masculin.	Féminin.
1°	181	474	474	377	381
2°	321	502	460	407	400
3°	284	429	439	370	358
4°	351	510	474	465	368
	1137	1915	1847	1619	1457

Naissances.	3762
Décès	3076
Accroissement de population . . .	686

Voilà les seuls renseignemens que nous ayons pu réunir relativement à chaque trimestre. Dans les naissances du second trimestre il y a cent cinq enfans naturels mâles, et quatre-vingt-six de l'autre sexe : total cent quatre-vingt-onze; dans celles du troisième il y a soixante-quatre enfans naturels mâles, et

soixante-huit de l'autre sexe : en tout cent trente-deux. D'où il résulte que l'un dans l'autre dans les trimestres moyens de 1820 le nombre des enfans trouvés s'éleva au-dessus du sixième de celui des naissances. Dans la même période moururent deux cent cinquante-quatre enfans trouvés, nombre considérable vu les trois cent vingt-trois qui entrèrent dans cet asile : ceci nous oblige à appeler en passant l'attention du gouvernement et l'intérêt des citoyens sur ces pauvres créatures.

Dans le *Guide des étrangers* pour l'année 1822 manque l'état qu'on a vu dans le précédent, et la raison fut sans doute l'impossibilité de fixer le nombre des victimes de l'épidémie. Néanmoins nous avons la note de trois trimestres : il nous manque celui de juillet, août et septembre qui nous offrirait un nombre assez considérable de décès. Voici les renseignemens que nous avons pu recueillir sur l'année 1821 :

		NAISSANCES.		DÉCÈS.	
		SEXE		SEXE	
Trimestres.	Mariages.	Masculin.	Féminin.	Masculin.	Féminin.
1°	148	441	403	285	349
2°	358	601	579	489	506
3°					
4°	228	337	320	2193	2345

Des deux mille vingt-quatre naissances des deux sexes du premier semestre en 1821, quatre cent trente-sept furent des enfans naturels, savoir : deux cent quatre mâles et deux cent trente-trois de l'autre sexe. D'où il résulte que les enfans trouvés formèrent plus du cinquième du total des naissances. Dans la même période, il en mourut quatre cent soixante-trois, c'est-à-dire vingt-six de plus qu'il n'en était entré cette année. Du total de seize cent vingt-neuf il mourut dans l'hôpital deux cent vingt-un adultes. Nous ne pouvons parler avec exactitude de l'effrayante mortalité qu'essuya le dernier semestre ; et quant

aux décès, nous avons des motifs de regarder comme erronée la table correspondante au quatrième trimestre, car elle embrasse l'époque la plus désastreuse, où l'on ne pouvait tenir compte des cadavres qu'on portait à la dernière demeure. Néanmoins, en comparant l'opinion de plusieurs observateurs, nous penchons à croire que, du 1er juillet au 31 décembre 1821, il ne périt guère moins de dix mille personnes.

L'année 1822 on ne publia pas de *Guide pour les étrangers;* nous avons dû puiser à d'autres sources, et nous en avons tiré les détails suivans :

		NAISSANCES. SEXE		DÉCÈS. SEXE	
Trimestres.	Mariages.	Masculin.	Féminin.	Masculin.	Féminin.
1° 2° 3°	1234	1457	1360	1062	1002
4°	280	530	496	412	399
	1514	1987	1856	1474	1401

Naissances	3843
Décès	2875
Accroissement de population	968

Des trois mille huit cent quarante-trois nouveau-nés, six cent quarante furent des enfans trouvés, savoir: trois cent trente-sept mâles, et trois cent onze de l'autre sexe, d'où l'on voit qu'ils s'élevèrent à peine au sixième des naissances : il en mourut cinq cent vingt-neuf, il en resta cent dix-neuf; les adultes morts dans l'hôpital furent au nombre de quatre cent quatre-vingt-cinq.

Pour former l'état qui suit les trois premiers trimestres de 1823 nous n'avons pu avoir connaissance du nombre des enfans trouvés pendant le mois de septembre, et pour remplir le vide, nous l'avons supposé proportionnel à celui des deux mois antérieurs. C'est pour nous mettre à couvert de toute responsabilité que nous faisons cette observation.

Trimestres.	Mariages.	Naissances.	Décès.
1°	288	1095	918
2°	269	860	1060
3°	179	721	1346
	736	2677	3324

Naissances.	2677
Décès	3324
Décroissement de population	547

L'état ci-dessus nous montre une diminution progressive dans les mariages et naissances et un accroissement assez visible dans les décès. De ces deux effets le premier est dû à des causes morales et le second à des causes physiques bien connues. Dans les trois trimestres, il est mort dans l'hôpital quatre cent quatre-vingt-sept adultes, et trois cent trente-neuf enfans naturels, et il n'en était entré que deux cent vingt-neuf. Cette considération nous engage à insister davantage sur la recommandation que nous avons faite à cet égard. Dans

les états que nous donnons nous ne tenons pas compte des décès des hôpitaux militaires.

Voilà tout ce que nous pouvons offrir sur la population de Barcelone. Nous laissons à la sagacité de nos lecteurs les réflexions que ces résultats peuvent faire naître, selon le point de vue sous lequel on les considérera. Le médecin et le naturaliste observeront l'influence des saisons et des passions sur la vie humaine; dans le rapport du nombre des enfans trouvés avec le total des naissances, le moraliste pourra se former une idée des mœurs; le publiciste et l'ami de l'humanité y verront les défauts des établissemens, les améliorations dont ils sont susceptibles, les obstacles qui s'opposent à la propagation de l'espèce et les moyens les plus propres à les vaincre.

Nous aurions bien voulu terminer ce chapitre par d'autres renseignemens relatifs à cet objet; mais les circonstances nous obligent à attendre des temps plus opportuns. Nous au-

rions parlé, par exemple, des suicides qui avaient eu lieu depuis quelque temps ; nous aurions fait la nécrologie des hommes dignes de souvenir dont la patrie avait eu à déplorer la perte, et passé en revue les maladies qui avaient le plus désolé et dépeuplé le pays. Cet ensemble aurait présenté un tableau varié et instructif en même temps. Nous nous serions aussi fait un devoir de parler des infanticides, crime horrible, lequel, à ce qu'on nous assura, était très fréquent quelques années auparavant, et qui réclame toute la sagesse et la modération des lois pour le prévenir ; plutôt que leur sévérité pour le punir.

CHAPITRE III.

Branches d'industrie.

Nous n'avons pas besoin de présenter des renseignemens numériques pour faire connaître l'état déplorable dans lequel les sources de la richesse sont tombées dans ces dernières années ; les phénomènes de la nature paraissent avoir conspiré avec les évènemens politiques pour les tarir. La perte des Amériques, une contrebande scandaleuse, l'épidémie, l'état d'inquiétude dans lequel on a vécu, la guerre que l'on a eue à soutenir, le grand nombre de contributions qu'on a exigées du commerce, ont été autant de coups mortels pour

lui et pour les arts qui formaient auparavant l'éclat et la puissance de la capitale de la Catalogne. La plupart des fabriques avaient été fermées; les ateliers étaient abandonnés, les artisans mendiaient dans les rues, les laboureurs déploraient le bas prix auquel la concurrence des grains étrangers avait réduit les leurs, le haut commerce était sans mouvement, et celui de détail réduit au strict nécessaire. Il n'y a donc pas lieu de douter que les capitaux aient diminué considérablement.

Quoique nous soyions convaincu que le célèbre problème de trouver la balance du commerce ne peut pas se résoudre, nous n'aurions pas omis, si cela avait été dans notre pouvoir, de présenter approximativement la comparaison des genres importés et exportés, avec le calcul de leur valeur, les prix moyens qui se sont maintenus dans le marché, les entrées et les sorties du dépôt, la consommation des grains et des viandes, et enfin, tout ce qui pourrait

répandre de la clarté sur le progrès et la rétrogradation de notre richesse. Mais ceci aurait été l'ouvrage de plus de temps que nous n'en avons eu pour exécuter ce projet de revue.

Nous devons citer, pour la conclusion, une notice qui est tout à l'avantage des navigateurs, c'est l'érection du fanal sur la pointe du môle commencé. La tour qu'on appelle la Lanterne en était trop séparée. Nous savons qu'on avait conçu le projet de le faire à girouette, et nous ne saurions trop recommander à cette ville d'adopter une invention à laquelle l'humanité doit tant de vies et tant de richesses, qui sans cela, seraient ensevelies sous les flots de la mer. Un gouvernement sage, par des vues dictées par l'amour du bien et une économie éclairée, peut encore rendre à l'industrie catalane sa vigueur et mériter la reconnaissance de la population. Puissions-nous joindre notre voix à ses bénédictions !

Dans l'année 1820, on vit entrer dans le port

de Barcelone sept bâtimens de guerre; trois mille six cent vingt-cinq marchands espagnols, et deux cent six étrangers; total trois mille huit cent trente-huit; en 1821 seize mille bâtimens espagnols et cent six étrangers, total onze cent vingt-deux; dans le nombre, trois cent trente-trois étaient à voile carrée et sept cent quatre-vingt-six à voile latine : on compte, en outre, mille quatre cent quarante-huit bâtimens latins du cabotage de la province.

Au commencement de 1822, on fit une exposition dans la *Casa lonja* (bourse de commerce) des manufactures de la province qui vraiment étonna, à cause du haut degré que, malgré tant de malheurs, le génie laborieux de ce peuple avait atteint. Le temps qui depuis lors s'écoula n'a pas été le plus favorable pour les progrès des arts et métiers. Nous aimions à croire qu'une nouvelle exposition aurait présenté encore plus d'éclat que celle-là, qui n'était que le premier essai.

CHAPITRE IV.

Bienfaisance.

Les établissemens principaux de cette classe que Barcelone possède sont : l'hôpital général de *Santa Cruz*, pour les malades, les enfans trouvés et les fous, fondé en 1229 et réédifié en 1638; celui de *San Lazaro*, agrégé au précédent, pour le traitement des lépreux, depuis 1405; celui de *San Pablo*, fondé en 1629 pour les convalescens; celui des *Orphelins*, créé en 1370; celui de *Pedro Desvilar*, ou de *Santa Marta*, établi en 1308 pour les pélerins; la *Maison de charité*, érigée en 1803 pour re-

cueillir les mendians, et la *Maison de miséricorde* pour les femmes, fondée en 1583, aux instances du vénérable docteur Diego Perez de Valdivia, et servie par les religieuses de l'ordre de Saint-François. Chacun de ces établissemens charitables avait son administration particulière, lorsqu'en exécution du réglement donné par les cortès, en 1821, ils furent tous réunis sous l'inspection de la junte municipale de bienfaisance. En vertu de dispositions ultérieures, ils ont recouvré leur ancienne organisation.

Ce serait pour nous une tâche extrêmement douce et consolante à remplir que de pouvoir présenter au public le nombre des infortunés qui ont été secourus dans ces dernières années, malheureusement si fécondes en calamités de toute espèce. Nous sommes persuadé que cette relation ne serait pas moins agréable pour les cœurs philanthropes, qu'honorable pour les habitans de Barcelone. Cependant, nous n'a-

vons pu acquérir que des renseignemens incomplets sur l'hôpital de *Santa Cruz* et sur les maisons de charité qui, à la vérité, sont les établissemens les plus importans de cette nature.

Pour ce qui regarde le premier, nous ne ferons plus mention des enfans trouvés. Nous avons déjà dit sur ce sujet, dans le chapitre de la population, tout ce qui est arrivé à notre connaissance. Nous nous bornerons aux malades et aux fous qu'il y eut dans les années 1820 et 1821, et les onze premiers mois de 1823, car nos recherches sur l'année 1822 n'ont pas eu de succès.

MALADES.

Années.	Présens.	Entrés.	Guéris.	Morts.	Restans.
1820	469	3800	3369	405	495
1821	495	3866	3664	754	243
1822	243	»	»	»	388
1823	388	3456	3031	539	304

FOUS.

Années.	Présens.	Entrés.	Guéris.	Morts.	Restans.
1820	142	131	74	39	160
1821	160	113	76	55	142
1822	142	»	»	»	»
1823	»	73	54	43	»

Parmi les malades entrés dans les onze premiers mois de 1823, trois cent quatre-vingt-dix-huit venaient des autres établissemens de bienfaisance. Nous n'avons pu vérifier les dépenses de cet hôpital dans les années mentionnées; mais nous savons que son budget en métallique est calculé de quatre-vingt-dix mille à quatre-vingt-treize mille liv. catalanes tous les ans, et en y joignant la valeur de ce qu'il distribue en espèce pour rentes et aumônes, on peut évaluer sa dépense à environ cent vingt mille liv. (trois cent vingt mille fr.)

Passant à la maison de charité, nous ne pouvons faire moins que de nous arrêter un instant dans un établissement digne d'avoir de

plus grandes ressources pour correspondre à son plan vaste et même gigantesque. Extirper la mendicité de la province, tel a été l'objet de cette maison, au milieu de la misère universelle, des préjugés invétérés, et sans autres moyens que les ruses d'une bienfaisance ingénieuse qui tire parti du jeu et des amusemens publics, pour soutenir un grand nombre de malheureux. Il ne faut pas nous attendre à voir rempli l'objet philanthropique que ces fondateurs se sont proposé, avant que l'expérience et la civilisation progressive ne fassent connaître le véritable moyen de faire le bien à son semblable, et que les cœurs sensibles n'aiment mieux assurer l'existence d'un infortuné en échange de quelque sacrifice de sa liberté, que de le voir exposé aux rigueurs de la faim, au milieu d'un vagabondage dangereux. Dans cet asile, on enseigne aux enfans qu'on y recueille à lire, écrire et compter, la grammaire castillane et la géographie : on leur fait apprendre

un métier, et même on choisit ceux qui montrent un talent particulier pour les arts ou les sciences, et on les garde jusqu'à ce qu'ils aient recueilli le fruit de leurs études. La propreté qui règne dans la maison est vraiment admirable, et il n'y eut qu'elle qui put la sauver de l'épidémie. L'économie est portée à un degré qui paraît impossible, laissant uniquement à desirer des ressources plus étendues pour offrir plus d'abondance. Sur ce sujet, nous ne pouvons pas laisser de consigner ici notre opinion. Il est préférable d'augmenter le nombre plutôt que la commodité des bénéficiés, mais non pourtant jusqu'à les priver du nécessaire. Ceux des deux sexes qui sont propres au travail, sont employés à nettoyer le coton, à le carder, le filer au tour et à la mécanique, à le tisser en plusieurs formes, ainsi que le chanvre et la filasse, dont les débris leur servent à la fabrication de mantes. On y fait aussi des espadrilles, et six classes d'ai-

guilles qui peuvent soutenir la concurrence avec celles des meilleures manufactures étrangères. Voici les états que nous avons pu former des dernières années.

PAUVRES.

Années.	Présens.	Entrés.	Sortis.	Restans.
1820	1081	1325	1151	1249
1821	1249	1011	1247	1013
1822	1013	1518	1039	1492
1823	1492	»	»	1078

Outre les mille soixante-dix-huit pauvres qu'on y secourait à l'épòque de cette revue, il y en avait douze en permission temporaire, quatre-vingt-treize qui étaient apprentis, et soixante-cinq à l'hôpital, ce qui forme un total de mille deux cent quarante-huit.

Les rentes de cet établissement se composent principalement de l'aumône que Sa Majesté lui a fixée, et qui depuis quelques années lui avait été payée en mandats sur la trésorerie, du produit des loteries hebdomadaires,

des bals masqués, des denrées qu'on y fabrique, et de celui des aumônes qu'on recueille. En 1820, l'entrée en réaux de *vellon* métalliques fut de 854,867, et la sortie de 773,510: en 1821, la première s'éleva à 749,653 et la seconde à 748,227. Il y existait en papier 292,090, et en valeur d'effets, 31,319 réaux de *vellon;* depuis ce temps, on n'avait pas publié d'autres états.

En 1820, la dépense journalière de chaque individu, compris les hommes et les femmes de service, montait à peine à 39 maravédis (1); en 1821, à 40 maravédis; mais celle de 1822 et de 1823 resta au-dessus de 30 maravédis (économie remarquable). Il est à observer qu'on ne tient pas compte, dans ce calcul, de ceux qui, par la nature de leur constitution, ou le genre de leur travail, re-

(1) Un franc correspond à cent vingt-six maravédis : trente-quatre maravédis font un réal de vellon.

çoivent ration double, et qu'on peut assurer monter à trois cents.

Les dignes patriotes qui étaient à la tête des établissemens de bienfaisance pendant 1823 ont tous les titres à la reconnaissance publique : il serait difficile de trouver une époque où les besoins aient été plus grands et les ressources plus bornées.

Nous ne parlerons pas de plusieurs actes de bienfaisance publique, tels que distributions de soupes, etc. Il faut cependant faire mention de l'ouvrage de la conduite de l'eau au milieu des salles de l'hôpital de *Santa Cruz*, exécuté au moyen d'une souscription.

Ce que nous ne pouvons nous empêcher de citer avec le plus grand éloge, c'est le dépôt de jeunes forçats, que D. Antoine Puig, major de la citadelle, connu sous le nom d'Espolin, établit en 1820, sous le système de l'enseignement mutuel. Parmi les malheureux qui, par leurs crimes, sont condamnés à la chaîne,

il y a des jeunes gens dans lesquels les vices ne se sont pas encore enracinés au point d'être incorrigibles. L'objet de cet établissement a été de les séparer de ceux chez lesquels l'habitude du mal est déjà une seconde nature, et de faire que, lorsqu'ils seraient rendus à la société, ils y puissent paraître comme des membres utiles. On les y appliquait à différens métiers, selon leur inclination et leur disposition physique ; on leur enseignait à lire, écrire et compter, et l'on voyait régner en tout un ordre et une économie admirables. Il y avait lieu d'espérer que ce naissant essai surpasserait en peu de temps ceux qui, jouissant d'une plus grande renommée et de moyens plus puissans, florissent chez les nations étrangères. Depuis l'ostracisme du 5 octobre 1822, dans lequel a été compris ce bienfaisant fondateur, nous ignorons si l'on a continué cet ouvrage de sa sollicitude.

CHAPITRE V.

Académies.

Nous nous souvenons d'avoir lu, dans une histoire de Jeux floraux que célébraient à Toulouse les troubadours provençaux, parmi lesquels, au moyen âge, acquit tant de célébrité la poète Clémence Isaure, nous nous souvenons, disons-nous, qu'un roi d'Aragon avait appelé de cette ville quelques amis des lettres, pour établir à Barcelone de pareils jeux. Si ces renseignemens sont justes, c'est peut-être là que nous devons chercher l'origine de l'académie de *los Desconfiados*. Celle-

ci, depuis, se fondit dans celle des *Bonnes-lettres* qui subsiste aujourd'hui. En mai 1820, elle fit dans son organisation des changemens importans, et se proposa de marcher dorénavant sur des ressorts tout différens de ceux qui l'avaient régie jusque-là. En effet, elle s'occupa jusqu'à la moitié de 1821 à discuter le projet de ses statuts. Son but était de répandre les lumières sur ses membres et sur toutes les personnes qui s'occupent des différentes branches de la littérature, et particulièrement de travailler à la continuation de l'histoire de Catalogne, qui avait été jusque-là l'objet principal de son institution. Nous nous dispenserons de parler de ces innovations, parce qu'étant en quelque sorte partie intéressée, nous voulons éviter avec soin le risque de montrer quelque partialité dans nos écrits. Survint tout-à-coup l'épidémie, et même depuis les sciences se continuèrent; les troubles s'accrurent à cette époque et écartèrent les membres de leurs

travaux; tellement, qu'en 1822, à peine avons-nous autre chose à citer qu'une recherche sur l'origine de l'écu d'armes de Barcelone, et un fragment d'un poème didactique sur l'économie politique qu'on se réserva de faire imprimer dans des circonstances plus favorables. En 1823, nous croyons qu'on ne s'est réuni qu'une fois; dans cette séance M. Bofarull prononça, comme vice-président, un court discours d'inauguration, et M. Mariezcurena lut une belle ode sur l'histoire.

Le manque de fonds a été une des causes qui ont empêché cette société de se relever; sans cet inconvénient, il n'était pas difficile de lui donner une plus grande importance; on aurait pu former une petite bibliothèque, faire un programme et accorder une récompense aux productions les plus remarquables.

L'académie des *Sciences naturelles et des arts* commença, en 1764, par une assemblée que le marquis de Llupia tenait avec quel-

ques autres personnes qui cultivaient cette partie. En 1765, elle obtint l'approbation royale, sous le nom de *conférences physiques*, et en 1770, les statuts avec leur titre actuel; elle possède une bibliothèque, un cabinet de physique, une collection d'objets d'histoire naturelle et un revenu qui lui fournit les moyens de doter deux chaires, une de *mathématiques*, et l'autre de *cosmographie*. Elle est partagée en sections, savoir *mathématiques* et *mécanique*, *pneumatique* et *électricité*, *optique* et *cosmographie*, *zoologie* et *minéralogie*, *botanique* et *agriculture*, *chimie* et *classe d'artistes*. Ainsi que tous les autres établissemens, elle s'est ressentie des circonstances peu favorables au repos et à la méditation. Néanmoins, on y a lu des mémoires dignes de toute considération; par exemple, un de M. Armet, sur le moyen de trouver de suite le résultat des puissances des polynômes, imprimé et publié; un autre du même auteur, sur la mesure

de l'élasticité des corps, au moyen de certaines machines de son invention; un autre de M. Magriñá, sur un nouveau compas de graduation générale du cercle; plusieurs de M. Montiu, sur d'importantes améliorations qu'il avait introduites dans plusieurs instrumens d'agriculture; un autre de M. Fors, sur la manière de fabriquer le fer-blanc dans la péninsule; un autre de M. Alegret, sur plusieurs couleurs permanentes, avec lesquelles il teint l'osier dont il fait usage, comme vannier; un autre de M. Janer, sur le magnétisme animal; un autre de M. Yañez, sur les indices qui feraient croire que la Catalogne a été jadis ensevelie sous les eaux; plusieurs enfin de M. Llaró, dans lesquels on aperçoit autant de profondeur dans les sciences que de connaissances des livres sacrés : il établit l'analogie du système de Copernic avec eux; fait un rapport des monnaies, poids et mesures des Hébreux, des Grecs et des Romains,

avec le système métrique décimal tiré de la nature, et avec les monnaies, poids et mesures de la Catalogne et de l'Espagne. Ce dernier mémoire fut destiné à l'impression, mais on ne l'a pas effectué. L'académie offrit, dans un de ses programmes, une médaille d'or de la valeur de 320 réaux à l'inventeur d'une machine pour nettoyer le coton, qui triplerait les avantages de celles en usage; un prix égal à celui qui proposerait le meilleur plan exécutable pour ouvrir le canal d'Urgel, sans dépense ni charge du trésor public : à ce qu'il paraît, ceci n'eut pas d'effet, faute de concurrens.

L'académie de médecine pratique fut créée en 1770, et obtint en 1786 l'approbation et la protection de Sa Majesté. En 1796 on lui confia la cure des épidémies qui affligeaient alors la province, et pour ce, des moyens d'exécution. D'elle dépendent les deux chaires de *clinique* dont nous parlerons à leur place.

Dans les dernières années, on l'avait chargée de plusieurs commissions, comme d'aller à Tortose, lorsque s'y était propagé le *tifus ictérodes;* à Premiá, lorsqu'on soupçonna la contagion dans cette partie de la côte de Catalogne. Elle fut encore employée lors de la lèpre qui commença à faire ses ravages dans le camp de Tarragone, et aussi pour empêcher les mauvais effets de la vapeur du chanvre en fermentation, et pour vacciner. Elle fit plusieurs rapports au gouvernement, entre autres un sur l'épidémie de 1821, qui est imprimé. Le nombre des membres a été dernièrement augmenté de professeurs distingués : voilà tout ce qui est arrivé à notre connaissance.

Dans cette ville florissait une académie de jurisprudence pratique qui avait publié plusieurs travaux estimables. Nous ignorons l'époque de sa fin; nous savons seulement qu'on avait tenté de la réformer et qu'on n'a pu y réussir.

CHAPITRE VI.

Chaires.

Depuis un temps immémorial on enseignait à Barcelone la *grammaire*, la *philosophie*, le *droit civil* et *canonique*, et la *médecine*. En 1524, les conseillers instituèrent une chaire de *politique*, et en 1544 on fonda l'université générale de toutes les facultés, ce que depuis l'année 1398 le roi don Jean I[er] avait promis. Semblable établissement continua jusqu'en 1714, où on réunit à Cervera les écoles de Barcelone, Lérida, Tarragône, Vich et Girone. Cependant on détacha bientôt

les chaires de *médecine*, celles de *grammaire* et de *rhétorique* qui jouirent pendant long-temps d'un certain degré de considération dans la ville de Barcelone et défendirent les disciples de ces écoles du mauvais goût qui entachait à cette époque toutes les branches de la littérature espagnole. Depuis, l'enseignement de la jeunesse fut confié uniquement au séminaire épiscopal, érigé en 1595 par l'évêque don Jean Dimas Loris; suivant le concile de Trente, c'est là que doivent se préparer pour leur état ceux qui aspirent au sacerdoce. Cet établissement a subi bien des changemens, et se compose actuellement de trois chaires de *grammaire*, une de *rhétorique*, trois de *philosophie*, deux de *théologie scolastique*, une de *théologie morale*, un autre de *saintes écritures*, une autre de *droit canon*, et une académie de *prédication*.

Le collège a l'usage de donner tous les ans

des exercices publics littéraires; ils consistent en thèses de théologie et philosophie, examens de grammaire et rhétorique, discours tant en prose latine qu'en vers latins ou castillans. Nous ne pensons pas qu'en 1823 ces exercices aient eu lieu. En 1820, les élèves qui assistaient aux cours de cet établissement étaient au nombre de huit cent quatre-vingt-cinq; savoir : quatre cent quatre-vingts pour celle de *grammaire*, cent vingt pour celle de *rhétorique*, cent soixante-dix-huit pour celle de *philosophie*, vingt-quatre pour celle de *théologie scolastique* et trente-cinq pour celle de *droit canon;* l'académie de *prédication* eut vingt-cinq disciples : nous ne savons rien des années postérieures.

En 1762 fut créé le collège royal de *chirurgie médicale*, lequel en 1820 comptait trois cent quarante-huit disciples. Il se composait de six professeurs en titre, de deux surnuméraires et d'un démonstrateur d'anatomie. En

1806 on fonda le collège de *pharmacie*, qui par disposition ultérieure fut appelé de *San Victoriano*. En 1820 il avait cent soixante-onze élèves, et était composé de trois chaires, savoir : une de *physico-chimie*, une de *matières pharmaceutiques* et une d'*histoire naturelle* et *pharmacie expérimentale*. Depuis l'année 1799 on avait formé la classe de *clinique* divisée en deux chaires sous la direction de l'Académie royale de médecine pratique. Tous ces établissemens en vertu de dispositions données à la fin du 1821 par la direction des études, furent réunies avec les professeurs de médecine de l'université de Cervera, et formèrent *l'école spéciale de la science de guérir*; on y comptait en 1822 cinq cent dix disciples et elle continua de subsister jusqu'à la fin de 1823.

Plusieurs chaires de la plus grande importance, tant pour le commerce et l'industrie que pour l'instruction en général, ont brillé

sous la protection de l'illustre junte de gouvernement du commerce de Catalogne; entre autres celle de *navigation* qui a produit tant d'excellens marins. Un de ses premiers professeurs fut le P. Augustin Cañellas, connu parmi les astronomes de plus grande réputation de notre siècle. En 1805 on institua l'école de *sténographie ;* peu de temps après une chaire de *chimie*, et ensuite une autre de *statique* et *hidrostatique*. Les malheurs de la guerre interrompirent successivement la carrière brillante qu'on avait commencée, jusqu'à ce qu'en 1814 on retablit les anciennes chaires, et on y joignit celles d'*économie politique* et *physique expérimentale*, et en 1815 celle d'*arithmétique commerciale* et de *botanique*. On adopta en 1816 dans celle de *statique* la méthode technographique de l'école Polytechnique. L'académie des sciences naturelles et arts conservait d'ailleurs deux chaires de *mathématiques pures* et une autre de *cosmographie*. Toutes ces chaires,

excepté celle de *statique* et *hidrostatique* qui furent interrompues en 1821 par le décès de son directeur le docteur Sampons, se sont conservées jusqu'à présent. Au commencement de 1822, la municipalité, grâces à quelques individus qui s'offrirent volontairement, organisa les chaires qui manquaient pour compléter celles qui devaient composer l'université de deuxième et troisième enseignement que le réglement alors en vigueur assignait à Barcelone. Ce tout forma ce qu'on appelait l'établissement gratuit composé des chaires suivantes: Une de *géographie et chronologie*, une de *littérature et histoire*, une de *physique*, une de *chimie*, une de *botanique et agriculture*, une de *logique et grammaire générale*, une d'*économie politique et statistique*, une de *morale et droit naturel*, une de *droit public*, une des *principes de la législation universelle*, une d'*histoire et des élémens du droit civil romain*, une d'*histoire et institutions du droit espagnol*,

une d'*histoire et élémens du droit public ecclésiastique*, une d'*histoire ecclésiastique* et des *sommaires des conciles* et une autre de *langue grecque*.

Cet établissement était fréquenté par quatre cent soixante disciples. Quelque temps après, la direction des études établit l'*université littéraire* qui fut installée avec une grande solennité dans le mois d'octobre de la même année, et réunit environ neuf cents élèves. Elle se composait des mêmes classes que l'établissement dont nous venons de parler, d'une de plus de *littérature*, de deux de *mathématiques pures*, une de *minéralogie et géologie*, une de *zoologie*, une d'*études préparatoires à la théologie, et histoire théologique*, une d'*institutions dogmatico-morales*, une de *Saintes-Ecritures*, une autre de l'*histoire et des élémens du droit politique espagnol*, outre celle qui existait déjà de la *pratique du barreau*, une enfin de *bibliographie*.

Il n'y a nul doute que si l'on eût conservé toutes ces institutions, et qu'elles eussent été dirigées par des professeurs habiles, tels que les réclame une instruction vraie et solide, nul doute que Barcelone et les sciences en général n'eussent reçu une puissante impulsion et un relief éclatant.

CHAPITRE VII.

Education primaire.

Les principales notions que nous ayons sur ce chapitre sont de 1822 : nous ne croyons pas que depuis lors il se soit rien passé d'important dont le public n'ait eu connaissance. A cette époque il y avait huit écoles élémentaires, où était en vigueur le système mutuel ou lancastrien, et trente-trois où l'on suivait les anciennes méthodes que modifiait à son gré le professeur. Il y avait en outre neuf couvens, où par des ordres supérieurs l'on recevait une instruction gratuite. Mais ces écoles

disparurent avec la suppression de ces maisons religieuses. Dans tous ces établissemens les enfans recevaient des principes de religion, apprenaient à lire, écrire, compter et la grammaire castillane. Les établissemens particuliers avaient plus de deux mille élèves et les couvens plus de douze cents. Dans l'école de charité dont nous avons parlé dans le chapitre de *bienfaisance*, on instruisait plus de trois cents enfans. Dans le collège des *écoles pieuses*, établi en 1815 dans le bâtiment qui appartenait à l'ordre des *antonins*, outre les premiers élémens d'éducation on apprenait la latinité, la rhétorique, la poésie et les mathématiques pures. En 1822 il contenait sept cent trente-six élèves. Il y a loin des livres qu'on mettait dans les mains des enfans pour leur inspirer le goût de la lecture, à ceux d'un effet plus important qu'on avait introduits dernièrement dans cette école, tels que celui intitulé *Simon de Nantua*, écrit par M. L. P. Jussieu

qui en 1818 obtint le prix de la *société d'instruction élémentaire* de France, comme le meilleur livre et le plus convenable pour la jeunesse. Quant à nous, nous penchons à croire que les anecdotes de Berquin offrent de plus grands avantages. Mais, en adoptant ce petit ouvrage, c'est déjà un grand pas qu'on a fait. Il est à regretter que la traduction soit déparée par quelques gallicismes.

Le P. Catalá, trinitaire chaussé, avec la protection des autorités de cette époque fonda en 1820 sous le titre d'académie civique un établissement dont le but était d'instruire ceux d'un âge plus avancé qui dans leur jeunesse n'avaient pu recevoir d'éducation. Les espérances qu'avait fait concevoir ce plan vraiment d'un philanthrope, furent frustrées par la mort de ce zélé ecclésiastique, victime, pendant l'épidémie, de son amour pour l'humanité. Depuis lors nous ignorons qu'une si généreuse idée ait eu des suites. Trois religieux don-

naient les premières leçons à deux cent trente-quatre adultes; un prêtre, les élémens de la grammaire castillane à quarante-sept; deux séculiers, la langue française à cent soixante-quinze; un autre la langue allemande à vingt-huit, un autre enfin, l'anglais à trente-sept élèves. On prenait toujours pour base le système mutuel. Dans cet établissement il y avait et il y a encore aujourd'hui une classe pour apprendre aux aveugles, au moyen de planches et instrumens nouveaux, à lire, écrire, compter, et la musique. On avait aussi depuis quelques années institué l'académie des sourds-et-muets; on y recevait trente-cinq élèves à qui l'on apprenait la grammaire castillane, la géographie et la religion.

Nous regrettons de ne pouvoir nous étendre davantage sur des institutions qui nous rappellent les noms de Sanderson, Guillié, Sicard, de l'Epée et d'autres hommes bienfaisans auxquels l'humanité est tant redevable.

En 1820 on forma un gymnase militaire qui se composait d'un bataillon de jeunes gens de dix à seize ans qu'on instruisait dans l'ordonnance, la tactique et le dessin militaires, dans les mathématiques, l'idéologie, la musique et la lecture des actions héroïques des grands capitaines. Ce qui étonnait le plus, c'était l'excellente musique composée de ceux d'entre eux qui avaient le plus de goût pour cette partie. Dans le mois d'octobre dernier on avait dissout cette école qui, établie sur d'autres bases, serait aussi importante que le sont pour la jeunesse les exercices du gymnase.

L'éducation si négligée des filles n'a pas reçu d'améliorations sensibles depuis qu'en 1651 on établit les *religieuses enseignantes* qui apprennent à lire, écrire et toutes les occupations du sexe. Dans cette école bienfaisante on reçoit régulièrement environ six cents élèves. Pour ce qui est des autres écoles particulières, nous ne pourrions guère en

citer qui offrent les avantages qu'on aurait pu espérer des lumières de Barcelone. Les jeunes personnes qui possèdent d'autres connaissances ont dû les acquérir dans des leçons particulières ou dans des pensions à l'étranger. Cet objet réclame impérieusement l'attention du gouvernement.

CHAPITRE VIII.

Bibliothèques, Cabinets et Archives.

La plus importante bibliothèque publique, à Barcelone, paraît être celle du séminaire épiscopal : elle se compose de seize mille volumes. On l'a formée petit à petit des bibliothèques particulières de tous les évêques : tout ce qu'il y a de plus précieux est dû à MM. Climent et Valladares. Nous avons entendu faire beaucoup d'éloges de la bibliothèque choisie de M. Diaz de Valdés, et nous croyons qu'il n'en a pas encore doté cet établissement. Dans une

pièce contiguë et vers l'année 1817, on a formé une bibliothèque appelée Catalane, sous les auspices de l'illustrissime seigneur Sichard. Quoique encore à sa naissance, elle ne laissait pas de contenir, en 1821, plus de quinze cents ouvrages d'auteurs tous natifs de la province.

La bibliothèque du couvent de Sainte-Catherine n'était pas aussi choisie. Cependant elle contenait vingt mille volumes, quelques manuscrits et cartes de géographie; celle du couvent de Saint-François d'Assise contenait neuf mille six cent dix-huit volumes, et celle des carmélites déchaussés huit mille cent soixante et quelques manuscrits précieux. Il paraît que les bibliothèques de tous ces couvens, et quelques autres, furent réunies à celui de Saint-Augustin, où elles sont encore sous clef.

Les cabinets de *Casa Salvador*, les écoles de chirurgie et pharmacie, l'académie des sciences naturelles, la junte de commerce n'ont pas fait, à ce que nous croyons, des

acquisitions bien importantes, et l'on peut dire qu'ils sont, à peu de chose près, dans le même état que les années précédentes.

Nous pouvons nous féliciter de ce que, dans les troubles qui nous ont divisés, on a sauvé les précieux documens qui existaient dans les différens monastères qu'on supprima. On les gardait avec beaucoup de soin dans les archives générales de la couronne d'Aragon; et nous faisons des vœux, puisque c'est à cette circonstance que ces objets ont dû leur conservation, pour qu'ils restent tous en dépôt dans cette capitale, afin de servir à l'instruction des amis de l'antiquité. Combien ne s'en sera-t-il pas perdu dans la marche des siècles, pour ne pas avoir été mis dans des lieux de sûreté?

Nous devons faire mention dans ce chapitre de la souscription pour la lecture ouverte chez don Thomas Gorchs. La collection se compose d'ouvrages estimables en espagnol, français

et italien; mais elle mérite particulièrement notre citation, vu qu'elle est la seule entreprise en ce genre qui se soit tentée à Barcelone.

CHAPITRE IX.

Beaux-Arts.

Les écoles de dessin, peinture, sculpture et architecture qui ont prospéré depuis tant d'années sous les auspices de la junte de commerce, se sont toujours maintenues sur le même pied, et ont remporté les prix dans différens concours. Cependant les causes générales de découragement, et le défaut de moyens qu'éprouva cette association protectrice, furent extrêmement défavorables à la jeunesse qui se destinait à cette carrière. Dans une expo-

sition générale de tableaux, on en remarquait un fort beau qui représentait les Innocens, par le professeur don Salvador Mayol. En peu d'années les beaux-arts en Catalogne ont fait des pertes qu'ils répareront difficilement: celle du jeune don Ramon Planella, mort à Rome, où il était pensionné; celle de don Salvador Gurri, statuaire célèbre qui, sans avoir vu les grands modèles de l'antiquité, était parvenu lui seul à une perfection admirable; celle de don Juan Carlos Anglès, qui de simple amateur s'était élevé au rang d'excellent et savant professeur (1); et s'il est permis de dé-

(1) A la vue de ce qui se passe de nos jours dans plusieurs belles contrées de l'Europe, et en Espagne en particulier, on serait d'abord tenté d'ériger en sentence: « là où la nature fait le plus pour les hommes, les hommes font le moins pour elle »; mais en fixant les yeux sur M. Gurri et M. Anglès on est obligé de modérer ce jugement et de les reconnaître comme une preuve évidente que le génie n'est point ingrat envers le ciel qui l'inspire. Si les beaux-arts en Espagne sont loin d'avoir atteint le point d'élévation auquel ils pourraient arriver, on ne doit

plorer des espérances ravies, comme on pleure des fruits déjà mûrs, nous citerons avec douleur la mort de don Joaquin Rigal qui, à l'âge de dix-huit ans, faisait pressentir un célèbre architecte.

Les édifices les plus remarquables qu'on ait construits dans les derniers temps, sont la chapelle funèbre du cimetière rural, la maison de Kennet dans la rue du baron de Biure, tous les deux ouvrage de M. Ginesi, architecte florentin, et le portail de la maison de Dóu, dans la rue basse de Saint-Pierre, par M. Cel-

pas l'attribuer au talent qui se méconnaît, mais au fanatisme qui le repousse.

Un sculpteur de Vich, qui de toute sa vie n'était guère sorti de l'enceinte de cette ville, avait su élever au milieu de la grande place une colonne magnifique, couronnée d'une statue d'un goût si pur et si délicat, que les meilleurs artistes ne l'auraient pas désavouée. La première chose que firent les insurgés à leur entrée à Vich, fut de réduire ce monument en un monceau de ruines, et de chercher à lapider son auteur avec les débris de sa statue.

lès. M. Soler a restauré en outre l'ancien salon de Saint-George, où le régent de l'audience faisait son habitation. Quant à l'architecture hydraulique, on a fait également quelques travaux pour la conduite des eaux de Moncade et pour faciliter l'écoulement des eaux des égoûts. On a de même avancé l'ouvrage du port; mais comme les malheurs publics n'ont guère permis de bâtir, les améliorations consistent plus à avoir démoli qu'édifié; c'est à cela que Barcelone doit quelques places publiques, quoiqu'elle ait à déplorer la perte d'un de ses plus précieux monumens, le portique de San Jaime. Il était composé de cinq arcs de front et de deux latéraux d'une architecture gothique fort élégante, où se distinguait aussi bien l'harmonie des masses que la finesse et l'achevé des détails. Les débris se trouvent en si mauvais état qu'ils ne peuvent plus servir: on aurait pu en numéroter les pierres, et ainsi relever ailleurs l'édifice; alors nous aurions

pu nous consoler de la perte de la voûte, dont la peinture aurait suffi pour immortaliser François Tramullas.

On venait de faire part aux amis du goût d'un cahier *in-folio* de soixante-dix pages, avec d'excellentes gravures d'Estruch : il contenait la méthode de Milizia sur la manière de juger les beaux-arts, traduction posthume de don Ignacio March, et un Traité des ombres et ornemens d'architecture, par Ginesi, traduit par don Pedro Serra. Le mérite si reconnu de leurs auteurs et traducteurs nous dispense d'analyser ces ouvrages.

Il serait très intéressant de donner une relation des dernières productions musicales qui ont paru dans cette ville, la plus philarmonique d'Espagne : elles sont très nombreuses et très renommées. On y remarque deux opéra du maestro Carnicér, *Elena y Constantino*, et *don Juan Tenorio*. Le premier eut un succès de fureur, et le second, quoique plus savant de

musique, dut à l'extravagance du poème la froideur avec laquelle il fut reçu.

La singularité du fait nous engage à parler des compositions de la jeune demoiselle Dolores de Vadruna, qui a déjà un rang marqué parmi les enfans célèbres.

Depuis 1815 cet art enchanteur a fait de grands progrès parmi les Catalans. Les jeunes gens des deux sexes le cultivent avec ardeur : le piano est déjà un meuble presque nécessaire dans une maison de quelque aisance.

CHAPITRE X.

Théâtres.

On dit communément que la scène est l'école des mœurs ; cette maxime serait vraie si l'art théâtral était poussé au degré de perfection dont il est susceptible. Mais si nous analysons quelques-uns des drames qu'on y représente, surtout ceux qu'on donne en Espagne pour compléter la soirée à la fin de la première pièce, nous ne trouverons pas aussi étrange qu'elle le paraît d'abord, l'aversion que certaines personnes timorées ont pour cette sorte de spectacles. De même qu'elle peut être l'école des mœurs, elle peut aussi être

celle de la corruption. Dans les temps d'effervescence, par exemple, le théâtre se prostitue d'ordinaire aux passions du moment. On reçoit avec enthousiasme des sujets qui vus de sang-froid ne pourraient supporter l'examen. On rit des scènes de barbarie et l'on applaudit à des expressions qui dans la suite nous transportent d'indignation. Nous n'envisagerons pas le théâtre de Barcelone par l'influence qu'il peut avoir eue sur la moralité de ses habitans; on y a donné, comme partout, des préceptes de vertu mêlés à des maximes pernicieuses. C'est comme le type du bon goût et de la civilisation que nous le considérerons.

Aux représentations, le public de Barcelone garde une contenance de modération et de décence; rarement il manque d'égards pour les acteurs, et s'il est arrivé quelquefois que la rivalité d'un d'entre eux ait excité l'esprit de parti et échauffé les têtes, la sagesse n'a pas tardé à recouvrer ses droits. Il aime passionnément le

théâtre; malgré cela nous doutons fort qu'un autre puisse se soutenir. On tenta en 1820 une entreprise de ce genre qui eut le plus fâcheux résultat. Il faut dire aussi qu'elle était peu digne de cette capitale. Les grands ballets ont fait ses délices jusqu'en 1808 : depuis ce temps elle en est privée. A cette époque on les suspendit ainsi que les opéras italiens, qui en 1815 furent rendus et reçus avec le plus grand enthousiasme. Le goût pour la musique de Rossini s'accrut progressivement et passa par tous les degrés qui séparent l'*Elisabeth* de l'*Italienne*. Quelques acteurs ont eu un accueil qui approchait de l'idolâtrie. On peut regarder la troupe italienne comme de toute nécessité à Barcelone; et ce ne serait pas exagérer que de dire qu'elle soutient le théâtre, quoique les frais de son entretien soient très considérables et que M. Prieto relève de la manière la plus brillante la réputation de la scène espagnole.

Malgré les objets d'une plus haute importance qui cette année occupaient les esprits, l'opéra ne laissa pas d'être aussi fréquenté que jamais. Voici les pièces qu'on y représenta: *Elisa e Claudio*, musique de Mercadante. Cette pièce qui pendant un certain temps fit les délices du théâtre de la *Scala* n'eut ici qu'un médiocre succès. *La Donna del Lago*, musique de Rossini, du plus grand effet. Elle eut un succès digne de son mérite. *Paolo e Virginia*, en trois actes, du maestro Guglielmi. Sa beauté consiste dans la simplicité de la composition, parfaitement adaptée au poème. Elle fut bien reçue. La *Gazza Ladra*, musique de Rossini assez connue pour que nous nous dispensions d'en parler; le public de Barcelone l'a vue mille fois représentée par différentes troupes et néanmoins s'y porte toujours en foule. Il semble l'avoir choisie pour la pierrè d'achoppement de tous les acteurs. *La Schiava di Bagdad*, brillante musique de Paccini; on l'applaudit

avec la même ardeur que l'année précédente. La *Scala di Seta* (*farsa*), musique de Rossini, une de ses premières productions et pas encore marquée au coin du génie de son auteur; aussi fut-elle froidement reçue. *Ricciardo e Zoraide*, musique du même; elle dédommagea le public et le compositeur du désagrément de la représentation précédente. C'est là que M. Monteggia, notre compagnon d'exil et de rédaction dans l'*Européen*, ému par les accens qui lui rappelaient sa patrie, et transporté vers elle par l'harmonie pathétique et divine de quelques morceaux, s'écria presque involontairement:

Terra diletta e misera,
Cui per estremo vanto
Solo rimane il canto,
Interprete del cor!

Il Carnavale di Milano, musique de Paccini, faible et de peu de mérite. En y ajoutant quel-

ques autres morceaux, d'une farce on en fit un opéra. Ce fut à tort qu'on la reçut, la distribution fut manquée; on la siffla. *I Pretendenti delusi*, musique de Mósca, assez estimée; on avait déjà entendu Ambrosi dans cette pièce, et quoique cette fois aucune des premières virtuoses n'entrât dans son exécution, le public la reçut encore avec bienveillance.

Nous ne pourrons offrir une relation aussi exacte sur les représentations qu'a données la troupe espagnole. Nous nous bornerons à rappeler celles qui nous viendront à la mémoire. La *Muerte de Cesar*, traduite du français; elle fit la plus grande sensation. *El Lanuza*, tragédie de Saavedra Ramirez de Baquerano; on goûta quelques scènes intéressantes, mais son dénoûment fut sifflé. *El Marido ambicioso*, comédie du théâtre français, traduite par Carnerero : son succès fut très brillant. *El Filósofo soltero*, d'Alberto Nota, traduit de l'italien par le général Porras; elle fut applaudie.

El Enemigo de las mugeres, différente de celle qu'on connaît sous le titre de la *Posadera ;* le sujet est tiré d'une farce italienne et mis en deux actes en prose; elle fut sifflée. *Los Jurados de Valencia*, de Llonin, jeune premier de la troupe ; le poème n'est pas sans intérêt, quoique la versification n'en soit pas très correcte; on l'a reçu avec plaisir.

Il n'y a pas grand'chose à dire sur les nouvelles décorations de cette année. Un des changemens plus importans qui se soient faits dans le réglement a été la liberté aux deux sexes de se réunir dans le parterre et les galeries; cette nouveauté, à ce que nous sachions, n'a produit jusqu'ici aucun des inconvéniens qu'on craignait.

CHAPITRE XI.

Ouvrages publiés.

Il ne faut pas s'étonner que, durant l'époque dont nous parlons, on n'ait pas publié à Barcelone un grand nombre d'ouvrages scientifiques ou littéraires. On écrivait beaucoup sur les évènemens du jour, mais peu sur les sciences ou les arts. On sait combien les muses ont besoin de repos : à l'ombre des lauriers elles s'abandonnent aux abstractions les plus élevées, et n'aiment pas à être interrompues dans leurs mélancoliques et sublimes transports. C'est pour cette raison que les temps féconds en changemens politiques ne sont pas les

plus convenables pour produire des ouvrages de cette nature; soit que l'effervescence et l'enthousiasme distraient l'esprit des sages, soit aussi que les peuples soient peu disposés à prêter de l'attention à des objets qui ont peu d'analogie avec les évènemens publics. Quand toutes nos craintes, toutes nos espérances sont attachées au nouvel ordre des choses, quel attrait auraient pour nous les utiles leçons de l'histoire, les plus belles maximes de la morale, la découverte de vérités philosophiques ou les plus brillans élans de la poésie? Sûrement avant que le cours de quelques années n'ait consolidé un nouveau système, il ne faut pas espérer que l'on rende aux sciences toute la prédilection dont elles auraient pu jouir auparavant.

Malgré ces causes dont l'effet est reconnu par l'expérience de tous les siècles, on imprima à Barcelone pendant les années 1821, 1822, 1823, quelques ouvrages de diverses branches des

sciences et de la littérature, et que l'on peut regarder comme très dignes de l'attention du public. Nous consacrerons ce chapitre à donner un aperçu des principaux, ou du moins de ceux parvenus à notre connaissance que nous considérons comme tels.

Leçons d'histoire naturelle données dans le collège de pharmacie, par D. Agustin Yañez. L'auteur de cet estimable ouvrage peut se glorifier d'avoir été le premier qui ait publié en Espagne des leçons de cette nature, au niveau des progrès que les sciences naturelles ont faits. Il y réunit avec clarté et précision les notices et les connaissances suffisantes, et les développe avec beaucoup de tact et d'habileté. Il serait à desirer que cet auteur, connu déjà par des productions littéraires qui lui font honneur, ne se bornât pas à des écrits purement élémentaires, et qu'il employât son érudition et ses talens à la poursuite de nouvelles découvertes.

de Cortez, de quelques fragmens d'un poème didactique, *Diane*, et des tragédies de *Lucrèce*, *Hormesinde* et *Guzman*. Il serait superflu de nous arrêter à peser le mérite de ces compositions, quand elles sont connues de tout le monde, et quand les plus estimables journaux du temps ont fait leur éloge. Qu'il nous suffise de dire que ce célèbre écrivain a osé parler de nos jours le castillan des poètes du siècle d'or de l'Ibérie, sans qu'il ait rien perdu dans sa bouche de son abondance, de son harmonie et de sa majesté antiques. Là où nous le trouvons vraiment inimitable, c'est dans les romances moresques et de la chevalerie, à cause de l'exactitude et de la magnificence de ses descriptions, de l'étonnante facilité avec laquelle il manie et fait briller les trésors cachés de sa langue, enfin des séduisantes couleurs du moyen âge et des idées nobles et tendres, toujours pleines de courtoisie et de décence qu'il y a répandues.

Ces poésies sont précédées d'un discours de l'éditeur (que nous croyons être Moratin le fils, si célèbre en Europe par ses comédies), discours écrit avec une pureté, une fine critique et une habileté qui a peu d'exemples. Il y décrit la vie de l'auteur, et fait par conséquent mention des évènemens tant politiques que scientifiques qui contribuèrent à la restauration des lettres sous le règne dont nous avons parlé; de sorte qu'on le doit regarder comme un des mémoires les plus précieux et les plus fidèles à consulter pour l'histoire littéraire de ce temps-là.

Traité de physique complet et élémentaire, écrit en français par Antoine Libes, et traduit par le docteur D. Pedro Vieta, professeur de physique, membre de divers corps littéraires, etc. L'édition que nous citons, qui est la seconde de cet ouvrage, est fort recommandable; la première fut publiée en 1818. Certes, il était à desirer, vu les nouvelles découvertes dont

s'enrichit tous les jours cette vaste science, que ceux qui s'y adonnent, trouvassent un traité où la distribution des matières, l'art de les approfondir, la clarté et la méthode analytique de les exposer fussent également remarquables. Dans le choix de l'original et dans la version qu'il nous en a offerte, le traducteur a donné une nouvelle preuve de ses grandes connaissances dans cette partie et du goût exquis avec lequel il écrit sa langue. Il nous dit dans un avant-propos qu'incertain s'il traduirait ou s'il composerait, il choisit le premier moyen, quoiqu'il puisse paraître le moins glorieux. Quant à nous, s'il est permis d'émettre notre opinion, nous dirons qu'il est à regretter qu'il n'ait pas préféré le second, lorsqu'il aurait pu le faire si facilement et avec tant d'avantages. Toutefois, nous aimons à payer notre tribut d'éloges et de gratitude au monument qu'il nous a laissé de son instruction et de son zèle infatigable.

Élémens de pathologie générale, par le docteur D. Juan Ribot, professeur de physiologie, etc. Ce traité peut être considéré, ainsi que nous le dit l'auteur, comme un extrait de l'ouvrage français par Chomel. Consacré à une branche aussi intéressante de la médecine, qui a pour objet tout ce qui regarde le corps humain en état de maladie, il est plein d'intérêt et de bonnes idées exprimées dans un langage simple, approprié au sujet et présenté dans une méthode digne d'attention et d'estime. Nous devons aussi à ce laborieux professeur d'autres élémens de physiologie qui furent très bien accueillis par un public qui encourage tout ce qui a rapport à la propagation des lumières.

Essais poétiques de D. Juan Larios de Medrano. La réputation que s'était faite l'auteur par l'insertion de quelques-unes de ses poésies dans les journaux faisait vivement désirer la publication de ses œuvres. Mais à peine le recueil se composait-il de quelques

pièces fugitives, qu'il fallut en interrompre l'impression à cause de l'épidémie de 1821. Les morceaux qui ont paru sont pleins de grâce et de facilité, et nous promettaient d'autres beautés pour le reste de l'ouvrage. Il faut espérer que lorsque les circonstances le permettront on complétera la collection.

Exposition du système du docteur Gall sur le crâne et sur le cerveau, commenté par le docteur Mayer, et mis en ordre et augmenté par D. Charles Ernest Cook. On connaît la grande célébrité que s'est acquise en Europe le système cranéologique du docteur Gall. Nous nous dispenserons donc de faire l'éloge d'un ouvrage qui a pour but d'expliquer ses principes, comme de parler des additions qu'on y a faites; car M. Cook étant un de nos collaborateurs dans l'*Européen*, nous préférons nous en rapporter au jugement des autres, que d'émettre nos propres idées sur ce sujet.

La Constitution religieuse de Llorente fit naître plusieurs autres ouvrages pour défendre et combattre son système. On remarque une réfutation de ses doctrines par M. Olzinellas, moine bénédictin, à cause de la simplicité et de la modération vraiment évangélique avec lesquelles il expose ses raisons.

Voilà tous les ouvrages qu'on a publiés; toutefois on pourrait encore citer quelques autres traités sur l'arithmétique ou les langues étrangères qui font honneur à leurs auteurs.

CHAPITRE XII.

Journaux.

En octobre 1792, don Pedro Huson commença à publier avec privilège royal le *Diario de Barcelone.* Ce n'est qu'en 1787 que parut à Madrid le *Journal économique, scientifique et commercial;* en 1790 celui de Valence, et en juillet 1792 celui de Séville. On avait fait antérieurement quelques efforts pour établir celui de Barcelone, mais ils n'avaient abouti à rien. On se bornait à y réimprimer la *Gazette de Madrid* jusqu'en 1808, qu'elle cessa. Pendant l'occupation des Français le *Diario*

fut continué par différens rédacteurs et ne fut légèrement interrompu que vers la fin. A cette époque on publia aussi l'*Abeille*, mais elle ne dura que quelques mois. Après l'entrée des troupes espagnoles le *Diario* fut continué à l'imprimerie de don Antonio Brusi, et se conserve encore aujourd'hui sans aucun changement. En même temps parurent l'*Estafette* et le *Journal du Commerce*, qui cessèrent quelque temps après. En juillet 1815 la junte du commerce de Catalogne excitée, à ce qu'il paraît, par le baron Castellet, fit l'essai d'un journal mensuel in-4°, de six feuilles d'impression, intitulé : *Mémoires sur l'Agriculture et les Arts*, et sur lequel, vu les rapports qu'il avait avec le nôtre, nous nous arrêterons davantage. Les rédacteurs étaient le docteur Bahi, professeur de botanique, le docteur Carbonell, professeur de chimie, et le docteur Sampons, professeur de mathématiques, dans les établissemens qu'avait sous sa

protection cette junte. La division du journal était conforme aux parties de chacun des rédacteurs. Dans son application des sciences naturelles aux arts, il n'intéressait que les artistes et les propriétaires desireux de s'instruire, classe peu nombreuse; et comme les autres parties nécessitaient des planches dont la souscription était assez coûteuse, il n'eut pas beaucoup de succès, malgré la réputation dont jouissait en Espagne le corps qui le protégeait. Outre les propres idées et les expériences des rédacteurs, ils se servaient souvent des *Annales des arts et manufactures* et de la *Bibliothèque physico-économique* qui paraissaient tous les mois à Paris. Ce journal ne se continua plus en juin 1821.

Les évènemens de 1820 produisirent une multitude de journaux politiques. Vers le milieu de mars commencèrent le *Diario constitutionnel* qui finit dans les derniers jours d'octobre 1823; et le 15 janvier 1822, l'*In-*

dicateur catalan qui se termina à la même époque que le précédent. Au 1er mai de la même année on publia l'*Echo de la loi*, qui ne se continua que jusqu'au mois de janvier 1823. Voilà ceux qui eurent le plus de durée. Il serait trop long d'énumérer tous ceux qui eurent une existence éphémère. La manie des journaux était la maladie du jour. On publia le *Rédacteur universel*, l'*Hebdomadaire politique*, l'*Hebdomadaire populaire*, les *Variétés*, le *Marqueur*, la *Revue nationale et patriotique*, très peu connue, quoique du meilleur style, et bien d'autres dont nous ne nous rappelons pas même les titres. Le tourbillon politique laissait à peine le temps de s'occuper d'intérêts plus paisibles. Malgré cela on vit paraître deux journaux religieux, l'*Ami de la religion* et le *Vrai Ami de la religion*. Au commencement de janvier 1821 on publia aussi un *Journal universel de sciences, littérature et arts*; toutes les semaines on donnait un nu-

méro de vingt-quatre pages in-4°. Outre les branches générales des connaissances humaines, il s'appliquait à l'histoire et aux antiquités, particulièrement du royaume d'Aragon et de la principauté de Catalogne; et en effet dans le peu de numéros imprimés on remarque des notices de beaucoup de mérite; entre autres une lettre précieuse du célèbre antiquaire Caresmar au baron de la Linde sur l'ancienne population de la Catalogne qui est du plus grand intérêt. En 1821 on imprima le *Journal du Comité de santé publique* de Catalogne, rédigé par des médecins de réputation. On devait publier tous les trois mois un numéro d'environ cent pages in-4°, et il en parut jusqu'à quatre. L'importance de cette terrible époque de l'histoire médicale de Catalogne, celle des questions qu'on y traita d'une manière si brillante lui donnait toute considération. Qu'il nous suffise de dire pour son éloge que les journaux de médecine étrangers s'empres-

saient de traduire presque tous ses articles. Nous avons regardé sa suspension comme une véritable perte pour les lumières et un malheur pour le pays.

Le sort fâcheux qui avait été le partage des ouvrages littéraires de cette nature à Barcelone, la fatalité et l'instabilité de l'époque où nous projetâmes l'*Européen*, furent des obstacles que nous surmontâmes pour établir un journal auquel nous avions attaché des intérêts plus élevés. Notre dessein aurait été de lui donner dans la suite toute l'étendue, tout l'éclat et toute l'utilité que nos facultés nous auraient permis.

Nous crûmes toujours qu'en renonçant à tout espoir de gain, que faisant une entreprise patriotique de ce qui pour d'autres aurait pu être une affaire de commerce, et qu'en sacrifiant pour le bien général et liberté et repos nous aurions pu acquérir quelque titre à la reconnaissance publique. C'est par

ces sentimens que notre entreprise s'est soutenue jusqu'à la fin de décembre, et que nous avons vu se réaliser en quelque sorte nos espérances.

Mais la nouvelle année, au lieu de répondre aux intentions les plus pures, aux engagemens les plus solennels, aux besoins les plus pressans; au lieu de s'annoncer par des mesures de sagesse et de modération capables de ranimer la confiance, concilier les intérêts, fondre les partis, et amener à un ordre de choses juste et éclairé, portant en soi-même la garantie de sa stabilité, ne fit que présager une nouvelle ère d'infortunes et de désolation pour la péninsule. L'auteur de ces *Mémoires* se décida alors à quitter Barcelone, et peu de temps après il eut le regret d'apprendre que l'*Européen* avait cessé.

FIN.

TABLE

DES MATIERES. (1)

LIVRE PREMIER.

DEPUIS LE COMMENCEMENT DE L'INSURRECTION JUSQU'A L'ARRIVÉE DU GÉNÉRAL MINA.

(1) Cette Table des matières doit être regardée comme la rectification de quelques fautes qui se sont glissées dans les têtes de chapitres.

LIVRE II.

DEPUIS L'ARRIVÉE DU GÉNÉRAL MINA EN CATALOGNE JUSQU'A L'ENTRÉE DES FRANÇAIS EN ESPAGNE.

LIVRE III.

DEPUIS L'ENTRÉE DES FRANÇAIS JUSQU'A LA CATASTROPHE DE NURIA.

Opérations militaires
depuis le 13 avril 1823 jusqu'au 5 de mai.

Depuis le 5 jusqu'au 14 mai.

Depuis le 14 mai jusqu'au commencement de juin.

LIVRE IV.

DEPUIS LA CATASTROPHE DE NURIA JUSQU'A LA CAPITULATION DE BARCELONE.

Depuis le commencement jusqu'à la moitié de juin.

Depuis le commencement d'août jusqu'au 3 novembre.

LIVRE V.

EFFORTS POUR ÉVITER UNE RÉACTION ET PROTÉGER LES CONSTITUTIONNELS.

LIVRE VI.

REVUE DE BARCELONE A LA FIN DE 1823.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

